This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06736473 1

5767

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

MARY
Mercier

(Mercier)
NADB
v.3.

MON

BONNET

DE NUIT.

MON BONNET DE NUIT.

Par M. Mercier.

TOME III.

A LAUSANNE,

Chez Jean-Pierre Heubach et Comp.

M. DCC. LXXXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
274067A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

MON BONNET DE NUIT.

L'AUGUSTE ASSEMBLÉE.

SONGE.

J'ÉTOIS enſeveli dans un profond ſommeil, lorſque je crus entendre une voix près de mon oreille ; cette voix foible qui reſſembloit au murmure du vent, me cauſa plus de ſurpriſe que n'auroit fait une voix forte & terrible : que veux-tu ? lui dis-je : *tais toi*, me répondit la voix, *tais toi*, & je me ſentis entraîné bien loin dans un ſallon où étoient vingt-perſonnages, la tête ornée de diadêmes qui n'a-

voient entre eux aucune ressemblance : des couronnes rondes, pointues, pyramidales, ceintrées, fermées, fleuronnées, perlées, radiales, rayonnées, tourrelées, me montroient tous les souverains de l'Europe, & quelques-uns des autres parties du globe.

Tu vois, me dit l'*esprit* qui m'avoit parlé, ceux qui gouvernent les humains. Par une étrange combinaison des choses d'ici-bas, vingt hommes commandent à cent quarante millions de leurs semblables; les voilà, ces mortels doués de cette inconcevable puissance, dépositaires d'une force terrible, quoique passagere, & qui agit à une si grande distance : les volontés individuelles semblent être concentrées dans leur main; car au moindre mouvement, armées, bandes, troupes, soldats, milices, flottes & matelots, se répandent pour tout ravager; faut-il s'étonner si la plupart, rêvent *gloire*, *conquêtes*, *triomphes* ? contemple leur physionomie.

Je contemplai avec curiosité ces hommes qui n'étoient presque plus mes semblables,

tant ils étoient élevés au-dessus de moi en puissance & en grandeur : heureusement qu'ils ne faisoient pas plus d'attention à moi qu'à la mouche qui vole ; l'un tenoit un livre dont il arrachoit des phrases qui devoient se changer en loix ; l'autre sourioit au portrait d'une jeune beauté ; celui-ci composoit un dit, celui-là dormoit : un des plus anciens faisoit signe à un tambour, & soixante mille hommes devoient tourner à ce signe ; un autre rêvoit profondement à ce qu'il auroit dû faire ; un autre avoit l'air de ne penser à rien.

On en pesoit un en cérémonie ; il avoit pesé 250 livres l'année précédente, il en pesoit aujourd'hui 260. Grande joie pour ses sujets, grande fête par-tout l'Empire !

J'en vis un au teint noirâtre, qui regardoit fierement son voisin ; & un autre richement vêtu qui jetoit sur tous un œil inquiet ; tel la main sur son épée restoit dans cette attitude menaçante, & la conservoit par choix ou par politique.

Errant en liberté parmi ces colosses de grandeur, je considérois tout à mon aise leur figure; rien de plus curieux que cette noble assemblée: tous avoient leur habit national, j'en vis d'antiques, d'armoiriés, de grotesques, de majestueux, & je m'imaginois être au foyer d'un théâtre où l'on alloit représenter une tragédie universelle, près de laquelle celles de Shakespear seroient devenues des modeles d'unité.

Ces robes magnifiques, ces manteaux précieux, ces broderies, ces turbans, ces écharpes éclatantes qui soutenoient des poignards enrichis de pierreries, ces cimeterres m'éblouissoient; l'un d'eux, assis sur un fauteuil, avoit un triple diadême; mais il étoit vieux, podâgre, & sans armes: on le saluoit en passant devant lui, mais on ne faisoit pas attention à ce qu'il disoit, quoiqu'il semblât montrer par ses gestes qu'il étoit le distributeur des empires; on le laissoit marquer du doigt de vieilles cartes géographiques qu'il regardoit en soupirant.

Trois de ces individus royaux prirent sur ses genoux une de ces cartes, & la déchirerent en trois morceaux; les autres les regarderent faire dans une surprise immobile.

Ils vouloient parler entre eux des affaires de ce monde; mais leur langage différoit encore plus que leurs habits, & ils ne pûrent s'entendre; on fut obligé de faire entrer vingt interprêtes qui écoutoient d'une oreille, & rendoient à l'oreille voisine le discours translaté: au milieu de ce manege, l'un portoit la main sur son glaive, & le tiroit à moitié du fourreau, l'autre montroit un canon, celui-ci developpoit un parchemin où je lisois distinctement au haut: *au nom de la très-sainte Trinité*, &c.

Toutes ces figures royales prenoient tour à tour un air complaisant, ou farouche; les traits de leur visage changeoient avec une mobilité surprenante: au sourire le plus doux succédoit une contenance hautaine, & les interprêtes étoient effrayés les premiers de ces gestes rapides & terribles.

Alors entrerent des hommes qui portoient ſur leurs épaules des ballots de marchandiſes; ils en préſentoient des échantillons à tous ces ſouverains; les échantillons paſſoient de main en main, & parurent les calmer: l'un après l'autre, ils s'offroient du coton, de la ſoie, du cuivre, du fer, ou une poignée de ſel, &c.

Un de ces monarques arracha de la terre un petit lingot d'or & le donna à ſon voiſin. Ce lingot paſſa ſucceſſivement de main en main; chacun le pétriſſoit à ſa maniere, & le dernier qui le reçût, le remit en terre; ce que je ne vis pas ſans un grand étonnement.

Ils paroiſſoient tous d'accord, & prêts à s'embraſſer, malgré quelques œillades fieres & impérieuſes qu'ils ſe lançoient au ſujet du plus ou moins de révérences, lorſque tout-à-coup ſurvint une querelle: il s'agiſſoit d'une morue que deux des plus forts vouloient avoir excluſivement. En vain un interprête faiſoit ſigne de la couper en deux, ils s'ar-

merent tous l'un contre l'autre, & j'entendois ces mots, *sucre*, *café*, *poivre*, *moruë*, *thé*, *mousseline*, *indigo*.

Le mot *thé* rétentissoit comme un écho lointain, & je l'entendois encore une demi-heure après qu'il avoit frappé mon oreille.

D'abord cinq se rangerent contre un, ensuite quatre contre deux, puis en parties à-peu-près égales; ils sembloient jouer aux barres, tant le peloton changeoit de forme; une multitude de feuilles volantes tomboient du plancher, & à force de les lire on n'y comprenoit plus rien; les faits démentoient les raisonnements, & les raisonnements démentoient les faits; les interprêtes allant venant en bottes fortes, étoient tout en eau; car ils ne faisoient que courir de l'un à l'autre, & leur version abondoit sans doute en contre-sens; car elle n'aboutissoit qu'à aigrir les superbes contestants: bientôt les interprêtes effrayés se sauverent leur plume à la main, & moi curieux de voir ce qui en résulteroit, je grimpai adroitement sur le chapiteau d'une colomne.

Aussitôt la salle devint d'une étenduë immense; tous ces personnages me parurent hauts de trente coudées; ils tirerent l'épée, mais ces épées flamboyantes étoient si longues qu'il n'y avoit que la pointe qui touchât la pointe; aucun d'eux ne fut blessé personnellement, la longueur des lames ne le permettoit pas: il étoit seulement tombé de leurs robes, de leurs couronnes, de leurs vêtements, quelques diamans, quelques perles, quelques émeraudes. Quand la pointe de leurs épées fut émoussée, ils les remirent tranquillement dans le fourreau; les interprêtes rentrerent, taillerent de nouveau leurs plumes, & passerent de main en main quelques nouveaux échantillons de marchandise.

Alors je vis un visage bazané, & un visage blanc qui se caressoient de l'œil: tous prenoient avec joie, l'un du gérofle, l'autre du bois de teinture, l'autre de la poudre d'or: après plusieurs gestes de satisfaction, il entra des musiciens, & le vieillard à la triple couronne se leva de son coin, & entonna

un cantique qui fut suivi d'une simphonie propre à l'ouverture d'un bal; un artificier prit un reste de poudre à canon, & en forma des fusées volantes.

Les grandes figures ne danserent point, leur gravité s'y opposoit: les interprêtes danserent pour eux, & s'ils n'avoient pas des graces dans leurs mouvements, au moins suivoient-ils réguliérement la mesure: qu'y a-t-il de plus compassé qu'un ballet diplomatique?

Le bal fini, une grande table magnifiquement servie se trouva au milieu de la salle: les interprêtes n'étoient pas dignes de s'y asseoir, & ils s'enfuirent avec les musiciens qui se voilerent respectueusement d'un rideau pour jouer des sérénades.

J'avois déja dit en moi-même: où sont les augustes épouses de ces sérénissimes majestés; n'aurai-je point le plaisir de les admirer? car une princesse n'est jamais laide.

Dans ce moment la visiere d'un casque s'abbaissa, & le personnage que j'avois pris

pour un homme, montra un visage de femme: son œil étoit fier & gracieux tout à la fois; elle étoit obéïe, ceux à qui elle commandoit, adoroient ses ordres & sa personne; son sceptre étoit d'une grandeur démesurée, il étoit même mal proportionné: cependant elle le portoit sans peine; & même à table, elle sembloit le porter encore.

Quand elle prit place à cette table où tous les souverains s'asseyoient, les reines & les princesses en firent autant, & ce n'étoit pas pour moi une mince satisfaction, de voir les épouses d'empereurs, de sultans, de rois, de princes; enfin, de tout ce qui avoit l'honneur de commander à l'espece humaine: il me sembloit même que la plupart de ces princesses, jouissoient encore mieux que les monarques des plaisirs attachés à la royauté; car elles n'avoient rien à faire qu'à choisir, chaque jour, entre des voluptés nouvelles.

Chaque monarque avoit apporté des productions de son pays: quel festin! tel ne figuroit que par les épiceries; tel au lieu de

vin donnoit de la bierre en paroissant s'excuser; tel autre ne devoit briller qu'au dessert; mais le plus heureux de tous par la position de son royaume, dédommagea l'assemblée.

Rien ne rapproche les hommes comme de manger ensemble; bientôt la bonne chere portée aussi loin qu'on puisse l'imaginer, & les bons vins de France, chasserent la morgue ainsi que l'idiome politique, dériderent les fronts, & égayerent les propos: les princesses, je ne puis trop deviner pour quelle raison, ne se lasserent pas de regarder l'autocratrice, & leurs réflexions se lisoient pour ainsi dire, dans leurs regards attentifs & curieux.

Les échansons & les valets, témoins importuns, s'éloignerent; toutes ces figures se mirent à converser librement en françois, en conservant néanmoins l'accent de leur pays. C'étoit nos heureux vignobles qui avoient opéré ce prodige, le vin ouvroit les secrets replis de leurs cœurs: ils paroissoient tous aimer le plaisir & la joie; car à quoi sert

d'être puissant si l'on ne sait pas se réjouir?

Sans savoir comment cela s'étoit fait, je me trouvois enfermé dans un vaste pâté qui fut placé au centre du service par un des grands officiers des couronnes. J'écoutois tout, tapi sous la croute, qui, comme un dôme me couvroit en entier; je reposois mollement sur des couches de lard & de morilles, suçant mon matelas, & je riois tout bas de l'entretien de ces potentats illustres, qui mangeoient & parloient comme des auteurs, & qui comme eux goûtoient le plaisir de la table dans toute son étendue.

C'est bien ainsi que mes confreres & moi avons maintes fois diné, donnant carriere à notre facétieuse imagination: la chere étoit délicate, mais la liberté joyeuse & vive étoit meilleure encore: les auteurs sont des êtres indépendants, des especes de rois dans leur invisible domaine; ils ne sacrifient aucune idée en face de leurs amis; leurs livres ne contiennent jamais que la moitié d'eux-mêmes; & pourquoi les rois, un jour dans leur

vie, ne converseroient-ils pas comme des auteurs? de tous les plaisirs de la société, c'est assurément le plus agréable.

Que de bons mots échapperent à ces têtes couronnées! le doyen d'entr'eux avoit à tout propos des reparties pleines de sel: celui qui étoit en face de lui, étoit vraiment littérateur, aussi avoit-il pris son parti en philosophe: j'écoutois attentivement, lorsqu'un des plus jeunes qui mangeoit beaucoup & parloit peu, prit son couteau, en ouvrit le pâté, & ne me toucha heureusement du fer que vers le haut de la cuisse; je ne dirai point qu'une blessure d'une main royale ne fait point de mal; sauf l'honneur, la douleur m'éveilla: les yeux ouverts je crus entendre la voix grêle & foible qui m'avoit déja parlé, & qui me disoit encore, *tais toi*, *tais toi*.

peau de loutre; animal qui vit de rapine; mais animal adroit, nouvel emblême du vol ingénieux qu'il est permis aux poetes de faire aux anciens; ce qui les distingue éminemment du lourd & effronté plagiaire.

La queue de sa longue robe étoit portée par une fille échevelée, déchaussée & couverte d'une peau tigrée: il n'est pas besoin de dire qu'elle annonçoit l'enthousiasme; car elle portoit en plein midi un flambeau ardent.

Le poëte ainsi équippé, descendit de la salle du palais des Colonnes dans la cour, où il trouva un char fait en forme de mont-parnasse, avec Apollon & les neufs Muses: les symboles dd divinités fabuleuses étoient peints autour de ce char, parce que la mythologie est encore l'ame de la poësie.

Le trône sur lequel le poëte fut assis étoit supporté par un lion, par un tigre, par un léopard, par une panthere; ce qui faisoit entendre que les poëtes, à l'imitation d'Orphée, ont le pouvoir de dompter & d'apptivoiser les monstres: les trois Graces demi-

demi-nues, & les mains entrelacées, l'accompagnoient ſur le char comme ſes fideles compagnes : la rèverie ſous la figure d'une jeune fille couronnée d'étoiles, étoit à ſes pieds.

Deux grands chœurs de muſiciens rangés ſur deux lignes, marchoient à pied, tandis que des ſatyres & des faunes danſoient autour du char ; parce que la muſique & la danſe ſont invariablement ſubordonnées à la poëſie : ces muſiciens chantoient tour à tour des vers latins & italiens à la louange du triomphateur ; les fleurs tomboient des fenêtres jetées par la main des plus belles femmes, qui de l'autre verſoient des eaux odoriférantes (1).

---

(1) Une d'entre elles, dit-on, s'étant trompée, vuida une phiole qui renfermoit un coſmétique, dont la compoſition étoit ſi violente, que les cheveux tomberent au triomphateur à tous les endroits qui furent touchés de cette eau. Mais ce récit pourroit être encore emblématique, & ſignifier la jalouſie & la rage cauſtique de quelque poëte infortuné.

Arrivé au Capitole, le poëte fit un discours; & le sénateur chargé de le couronner, lui mit sur la tête une couronne de lierre pour la poësie Dythirambique, une de laurier pour l'Héroïque & une de myrthe pour la Lyrique. Les quatre filles les plus distinguées de Rome, lui apporterent leurs ouvrages de broderie en signe de reconnoissance, de tout ce que l'amant de Laure avoit publié en l'honneur de leur sexe.

Du Capitole, le poëte marcha à pas lents par la ville, distribuant au peuple diverses pieces de monnoie, selon l'usage des anciens triomphateurs. C'étoit encore une signification de la généreuse & noble libéralité des poëtes, qui donnent abondamment au peuple des idées, des sentiments & des plaisirs vifs, sans en rien recevoir que quelques applaudissements.

Il descendit de son char lorsqu'il fut au Vatican, entra dans St. Pierre de Rome, rendit graces à Dieu de son triomphe, & appendit ses trois couronnes au tombeau du prince des

apôtres; témoignage non moins visible que l'immortelle célébrité ne sauroit appartenir au poete irréligieux: les acclamations dûes à sa piété, l'accompagnerent jusqu'au palais des Colonnes & les principales dames de Rome vinrent lui toucher la main.

Eh bien! poetes célebres dont la nation Françoise se glorifie, avez-vous obtenu parmi nous quelque triomphe qui approche de celui-là? Les applaudissements reçus au théâtre s'envolent dans la minute, & les cris impudens des folliculaires vous poursuivent & vous outragent pendant six mois.

Rapprochez du couronnement de Pétrarque, celui de Voltaire: que celui-ci est maigre en comparaison! Eh! peut-il être mis en parallele avec le suffrage de ces princes, de ces prélats, de ces principaux personnages qui fêtoient le poete Italien dans le séjour & le centre des beaux arts, qui par les emblêmes les plus ingénieux honorerent Pétrarque d'une maniere haute & solemnelle en présence de tout un peuple, pour-

compenser dignement de ses beaux vers, de ses images brillantes, de ses sentiments puissants & nobles.

V Œ U.

Les maîtres de la terre ont un souverain qui ne meurt point; c'est le public choisi des nations éclairées: il a les mêmes idées sur des objets très-différents, & c'est son jugement d'abord tacite, puis bientôt solemnel, qui cite les rois au tribunal où il n'y a plus d'appel.

Je voudrois donc que la majesté des peuples de l'Europe dont les idées se correspondent, sçut établir de nos jours une fête annuelle pour célébrer la mémoire de chaque potentat pacifique, mais ferme, qui respecté de ses voisins pendant toute sa vie, auroit laissé en terre la *hache* des combats guerriers, pour augmenter chez lui la population, & les progrès de la culture des arts & du commerce.

Je voudrois que la même majesté devant

laquelle toute autre s'abaisseroit, sçut rendre vils & odieux tous les usurpateurs, les conquérans iniques, les pertubateurs de leurs états & des états voisins ; de sorte que tous les rois de l'Europe missent leur gloire à ne perdre pas un pouce de terre, & à ne pas s'aggrandir d'un pouce de terre pendant tout leur regne ; ce seroit une loi fondamentale & sacrée : ils conserveroient leur lot tel qu'ils l'ont reçu des mains de la Providence ; & telle seroit la politique paisible qui honoreroit un siecle jaloux enfin, de se distinguer de tant de siecles barbares.

Je voudrois aussi qu'il fut licite à chaque citoyen d'âge mur, d'ôter exprès un des boutons des manches de son habit, en signe du mécontentement d'une guerre injustement entreprise : l'improbation de tout ce qui tendroit à ruiner la liberté politique des nations, pourroit se manifester d'un bout de l'Europe à l'autre par des signes conventionnels, & de la plus grande simplicité. On dit bien d'un boutde l'Europe à l'autre, *on prendra le deuil*

pour telle princesse enfant, décédée tel jour : est-ce que les généreux citoyens de la société Européenne, ne pourroient pas prendre le deuil pour la violation d'un traité, pour une irruption, une ligue ambitieuse, pour un édit violent & déraisonnable, pour un impôt oppresseur, pour la trahison d'un ministre, pour la lâcheté ou l'ineptie d'un général, pour l'exil ou l'emprisonnement d'un grand homme ? & les gazetiers diroient en annonçant l'événement : *Ceux qui s'intéressent au bien général, mettront un bas noir & un bas blanc pour quinze jours, ils s'ôteront une manchette pour trois semaines en signe d'improbation.*

Quelle force n'auroit pas ce langage muet, & quelle éloquence imposante que ces attributs silentieux de l'opinion publique ! C'est bien alors qu'elle régiroit le monde sans clameur, sans sédition, & presque sans murmure : un bouton de moins sur tous les habits, feroit rentrer en lui-même le despote le plus absolu, & le plus audacieux.

En vain quelques courtisans flatteurs, ou quelques-uns de ceux qui trouvent leur avantage dans les maux de l'Etat, voudroient montrer le contraire par leur habillement; confondus par la multitude dont ils seroient hués, la honte les obligeroit à prendre les signes de la façon de penser générale : ainsi ce témoignage universel contrebalanceroit les projets tyranniques.

L'art de faire parler un bouton étoit donc encore inconnu, & le voilà trouvé! On adopte tant de modes différentes en un clin-d'œil, que cette mode nouvelle, cette mode politique pourroit circuler avec la même rapidité; du moins, cette maniere innocente de dire tout haut son avis, sur tous les objets importants qui intéressent & divisent l'humanité, vaudroit bien, je crois, la futile science des signaux vulgaires, dont on s'occupe si vivement depuis quelques années.

Le rôle de gazetier seroit annobli par de telles fonctions, *l'oreille d'un soulier*, *pliée ou découpée* pourroit devenir l'interprête de

la raiſon publique, & une *manche d'habit*, le hérault indomptable des droits de l'humanité : les reſſources de l'imprimerie ne ſont ni auſſi faciles ni auſſi rapides.

Pâliſſez, coupables adminiſtrateurs des Etats, mauvais miniſtres ; pâliſſez devant *une manchette de moins !* oh ! que je ſuis content de cette idée ! *Dixi.*

ARISTOTE.

ARISTOTE eſt plaiſant, quand diſtinguant la bonté morale de la bonté poëtique, & établiſſant que la bonté morale ne ſe trouvant que dans la vertu, la bonté poëtique peut ſe trouver dans l'imitation d'un caractere imparfait ou vicieux, il ajoute que les femmes peuvent être bonnes, *priſes poëtiquement.*

Les livres qui nous viennent de l'antiquité ſont moins l'éloge des femmes que les livres modernes ; oppoſez les galanteries de nos

brochures au livre de la Sageſſe qui dit en propres termes, *la folie d'un homme vaut mieux que la ſageſſe de la femme :* liſez St. Paul qui dit, *femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris.* Parcourez Horace & Juvenal, vous verrez que ces poëtes ne ſont pas ſi polis que nos élégans verſificateurs. La femme eſt honnête ou diſſolue, point de milieu ; toutes nos productions en vers reſpirent un encens fade : les livres anciens, en parlant des femmes, diſent que leur ſexe toujours extrême dans ſon audace comme dans ſa timidité, ſort plus facilement que le nôtre des bornes de la modération. Pourquoi y a-t-il tant de femmes impérieuſes, acariâtres, capricieuſes ? c'eſt qu'il y en a peu qui ſachent aimer ; l'amour détruit ces vices & ne laiſſe au cœur qu'il domine, que le ſentiment du repos & du plaiſir.

Les femmes ſont adorables, charmantes ; mais c'eſt lorſqu'elles aiment : l'amour développe en elles toutes les vertus, leur donne tous les talents : il les métamorphoſe & les enchaîne, & le génie d'Homere, l'eſprit de

Voltaire, le cœur de Fénelon ne ſont rien auprès de leurs inventions, de leur éloquence, de leur abandon; mais le tems de l'amour paſſé, ou pour tout autre homme que celui qu'elle aime, la femme en général eſt ce qu'eſt une fleur; une belle fleur ſans parfum.

Ayez une femme qui vous aime; la douceur, la fermeté, la patience, le courage, la hardieſſe, tout ſe trouvera en elle: les contraſtes les plus frappants lui ſeront familiers; il n'eſt rien en un mot dont le penchant qui la maîtriſe ne la rende capable, & cependant vous n'en connoîtrez qu'une. Mais la femme eſt-elle indifférente? la moindre liaiſon avec le premier homme que vous rencontrerez vous vaudra mieux; ſoyez donc l'amant ou l'ami d'une femme, ou ne la fréquentez pas.

La femme accoutumée aux hommages, attend des ſervices & en rend peu: l'éducation la rend artificieuſe; elle cache un ſentiment ſecret pendant de longues années, &

cet effort paroît ne pas lui coûter : son orgueil est plus souple que celui de l'homme ; elle le dépose quelquefois, mais elle l'arme dans tous les moments qui ne sont pas donnés à la tendresse : toutes les observations que vous ferez sur les femmes, ne signifient rien si vous ne les voyez que par ces superficies qui paroissent dans la société : il n'y a que la découverte d'un sentiment caché qui vous fera lire dans leur ame ; sans l'amour ou sans l'amitié, la fleur sera inodore.

Il faut que la femme aime pour que son ame ne soit pas altiere ou dissimulée : soyez donc, je le répète, son amant ou son ami ; si vous n'êtes ni l'un ni l'autre, elle pourra vous entendre, mais vous ne l'entendrez point.

Le cœur de la femme est un abîme plus profond que celui de l'homme : ce que celui-ci a reçû en génie, l'autre l'a reçû en instinct, & cet instinct est vraiment indéfinissable ; mais quand les convenances se trouvent d'accord chez les femmes avec leur penchant (ce qui est bien rare), & que l'ob-

jet de leur tendreſſe eſt leur époux, tout en elles devient ſincérité & vertu ; l'héroïſme leur appartient : on pourroit en citer un grand nombre, qui, comme Arie & Eponine, ont donné au monde des exemples extraordinaires.

Pluſieurs d'entr'elles ſont le ſupplice de très-honnêtes gens, qui oppoſent en vain l'égide de la patience aux traits journaliers de leur mauvaiſe humeur ; elles ſemblent ſe faire un jeu de troubler le repos d'un galant homme, & tel que ſon état rend maître de toute une province, tremble en rentrant chez lui du ton dont ſa femme ordonne une minutie. Pourquoi ? c'eſt qu'elle n'a pas rencontré l'homme fait pour la ſubjuguer : dès que la femme aime, ſon caractere devient ſouple & aimable.

On dit tant de fadeurs aux femmes en vers & en proſe, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la vanité ſe développe chez elles avant la raiſon, & ne combatte le penchant que la nature leur a donné à la douceur & à la tendreſſe.

Il faut que l'eſprit des femmes ſoit cultivé pour qu'elles ſoient véritablement aimables ; on loue la douceur, les graces naïves de la jeune fille élevée dans la retraite, ces qualités lui ſuffiroient ſi ſa vie étoit bornée aux ſoins & aux devoirs domeſtiques ; mais dans nos mœurs actuelles, les femmes tenant une place, & même la premiere place dans la ſociété ; les femmes allant, venant, agiſſant, protégeant, ſe mêlant de tout, il faut que leur eſprit ſoit orné, & qu'on leur donne de bonne heure l'habitude de réfléchir : il faut que ce tact ſi fin dont elles ſont douées, s'éxerce en grand & ſur les objets importants, ſans quoi la femme retombant inſenſiblement dans les bornes étroites de ſa ſphere, ne ſera que tracaſſiere, intriguante, vaine, médiſante, toute occupée d'elle-même ; & ſi cette femme par la froideur de ſon tempérament, n'a jamais connu l'amour, plus elle avancera en âge, plus elle deviendra dangereuſe, triſte & inſupportable.

Le bonheur répandu ſi diverſement ſur la

terre, eſt-il plus ou moins le partage des femmes que des hommes? C'eſt une queſtion qui ne ſera jamais réſolue: les femmes dépendent moins de l'opinion en grand, & ſont eſclaves des bienſéances, mais elles s'arrangent très-bien avec celles-ci; elles ont rarement en tête la chimere de la renommée, & ne traçent pas autour d'elles un ſi grand cercle.

La route de l'ambition & de la fortune leur eſt en quelque façon fermée; mais elles n'en ont pas beſoin: il leur eſt plus facile de vivre, d'exiſter, de ſoutenir l'adverſité qu'aux hommes; & ſi elles ont beſoin d'en être protégées, c'eſt de leur dépendance même que naît leur empire: tandis que notre eſprit nous repréſente ſouvent une paſſion comme une ſottiſe, notre cœur nous la peint comme un plaiſir; malgré la profondeur du jugement & l'élévation du génie, on ſait qui des deux l'emporte; ainſi les femmes nous gouverneront dans tous les tems.

Il importe de les bien connoître, pour

parvenir à la connoiſſance du cœur humain ; car la ſociété, les mœurs, les rapports, les différences parmi les hommes raſſemblés, voilà ce qui fixera de préférence, l'attention du philoſophe : il aimera les ſciences & les arts ; mais il reviendra à la morale, ſi ſimple dans ſes principes & ſi étendue dans la pratique, par la foule des devoirs que les inſtitutions ſociales impoſent à l'homme.

Je crois avec pluſieurs, que l'amour conſidéré comme paſſion active & véhémente, eſt moins fort dans le cœur des femmes que dans celui des hommes ; elles ſemblent, ſur-tout en France, appercevoir tout le danger de ce ſentiment, & ne vouloir en ſaiſir que les ſenſations agréables : la femme s'attache toujours au moment ; plus ſenſible une fois ſans doute, & moins ſenſible le reſte de ſa vie : enfin toutes les femmes voulant ajouter à l'aſcendant de leurs charmes, aſpirent au deſpotiſme ; mais un petit nombre excepté, elles ſont créées pour obéir.

DIALOGUE.

Un Prédicateur & un Philosophe.

LE PRÉDICATEUR.

AH ! quel triste emploi que celui de parler aux hommes, sans pouvoir jamais les corriger !

LE PHILOSOPHE.

Est-ce que vous auriez eu cette prétention ?

LE PRÉDICATEUR.

Sans-doute ! c'est le but de tout prédicateur.

LE PHILOSOPHE.

Ce que les hommes connoissent le moins, c'est eux-mêmes ; il leur est donc très-difficile d'agir sur cet être inconnu : nous approfondissons les mathématiques, nous savons faire des vaisseaux, des aërostats, des télescopes,

télescopes ; & nous n'avons pas encore une théorie simple & claire de l'homme sous tous ses rapports ; il faut donc commencer par l'étudier, & on lui donnera ensuite des préceptes de morale.

LE PRÉDICATEUR.

De la morale ! mes sermons en sont remplis ; j'y fais même entrer de la rhétorique ; car en disant aux hommes leurs vérités, il faut encore leur plaire ; un avare, un débauché, un méchant viennent examiner mon style.

LE PHILOSOPHE.

Ils vous ont entendus & ils ne sont pas corrigés.

LE PRÉDICATEUR.

Tant s'en faut.

LE PHILOSOPHE.

Vous voyez donc que les hommes n'ont jamais eu besoin qu'on les éclairât sur leurs

défauts, car ils les ſentent; ils ont la conſcience de leur méchanceté.

LE PRÉDICATEUR.

C'eſt dire en d'autres termes que tout ce que je dis eſt ſuperflu.

LE PHILOSOPHE.

Je ne dis point cela; prêchez, je vous y exhorte; la morale doit être diſtribuée comme l'eau journellement, & abondamment: que la fontaine coule ſans ceſſe, elle invitera ceux qui voudront avoir les mains nettes. C'eſt à diminuer la ſomme des défauts que vous devez tendre, car l'homme entre nous n'eſt pas fait pour la vertu.

LE PRÉDICATEUR.

Qu'oſez-vous dire?

LE PHILOSOPHE.

L'expreſſion eſt peut-être trop forte; je voulois ſeulement vous engager à demander moins pour obtenir davantage.

LE PRÉDICATEUR.

Je ne saurois composer ainsi avec eux, & ce n'est pas en me relâchant qu'ils deviendront moins pervers. Si la masse n'opere point sur leur esprit, que feroit-elle donc si elle étoit divisée?

LE PHILOSOPHE.

Beaucoup plus, je le crois: ils s'attendent à tous vos anathêmes, ils savent tout ce que vous allez leur dire, ils entendent d'avance vos reproches foudroyants.

LE PRÉDICATEUR.

Tranchez net, nos sermons ne servent à rien.

LE PHILOSOPHE.

Je vous répete que je ne dis pas cela; vos sermons empêchent de plus grands maux: s'ils ne font pas l'homme bon, ils l'arrêtent du moins sur la pente du mal, ils ôtent quelque chose à sa perversité.

LE PRÉDICATEUR.

Mais, c'est à les rendre meilleurs que j'aspire....

LE PHILOSOPHE.

Ah! c'est-là toute autre chose.

LE PRÉDICATEUR.

Quoi, point d'amélioration sur la terre!

LE PHILOSOPHE.

Des vices de moins, vous dis-je, & c'est déja avoir beaucoup gagné: le peuple aime la morale un peu plus pour les autres que pour lui-même à dire vrai; mais enfin il l'aime; & comme je vous le disois tout à l'heure, à force de voir le jet pur de la fontaine, il s'y lave enfin le bout des doigts.

LE PRÉDICATEUR.

Eh! pourquoi n'est-il pas net des pieds à la tête, après mon sermon auquel il n'a rien à objecter?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt qu'il ne ſe lave que quand il le veut bien, & qu'il ſait enſuite que l'eau ne lui manquera pas....

LE PRÉDICATEUR.

Comment! que voulez-vous dire?

LE PHILOSOPHE.

Ne vous êtes-vous pas engagé pour le carême prochain?

LE PRÉDICATEUR.

Oui! & je dois prêcher un avant à St. Sulpice dans trois ans.

LE PHILOSOPHE.

Fort bien! vous répéterez, n'eſt-il pas vrai, à-peu-près les mêmes ſermons? ne ſont-ils pas déja compoſés & appris?

LE PRÉDICATEUR.

Oui! voulez-vous que je reſte court en chaire?

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes donc bien sûr que l'homme ne sera pas changé? Vous comptez fermement sur ses vices & ne croyez pas à l'abolition d'un seul, puisque vous vous êtes préparé à les censurer tous & méthodiquement; chaque vice a déja son jour marqué sur la réprimande, vous avez donc décidé par le fait que l'homme est incorrigible.

LE PRÉDICATEUR.

Ce que vous me dites là m'embarrasse, mais si sur la masse j'en touche deux ou trois!

LE PHILOSOPHE.

Bien cela! vous corrigerez partiellement; vous ne détruirez pas les vices, mais vous adoucirez leur férocité: tel sans devenir absolument bon sera moins mauvais; vous pouvez faire naître quelques idées salutaires chez les uns, & réveiller quelques vertus endormies chez les autres: un école de morale est toujours bonne, excellente, quoique l'espece

humaine ne change pas pour cela : il n'y auroit plus perſonne dans le temple, qu'il faudroit que le prédicateur continuât ſon diſcours, car la morale eſt plutôt faite pour l'homme que l'homme pour la morale.

LE PRÉDICATEUR.

Mais ſi ſelon vous, elle ne ſert point à perfectionner notre nature.

LE PHILOSOPHE.

Il ne s'agit pas, vous dis-je, de perfectionner, il s'agit d'inſtruire, de maintenir le ſentiment de la juſtice, de prévenir le calus, l'endurciſſement abſolu, voilà le plus preſſé : ſi avec vos futurs ſermons, vous diminuez la maſſe des vices, vous aurez beaucoup fait ; il s'agit moins de porter l'homme à la vertu que d'empêcher qu'il ne rétrograde : l'eau eſt faite pour faire diſparoître les ſouillures, mais elle ne change pas la qualité de la peau ; entendez-vous ?

LE PRÉDICATEUR.

Que trop; ainsi vous me permettez de débiter mon avant & mon carême.

LE PHILOSOPHE.

Prêchez! prêchez tous les jours; que l'eau de la fontaine tombe & murmure sans cesse à l'oreille de ceux qui voudront se laver, c'est le moyen que tôt ou tard, les passants trempent ou leurs mains, ou leurs pieds, ou leurs jambes, ou le reste du corps dans l'onde salutaire: ils ne seront pas blancs, mais ils seront moins sales.

LE PRÉDICATEUR.

Je vous prêcherai, monsieur le philosophe.

LE PHILOSOPHE.

J'irai vous entendre, monsieur le prédicateur.

ANTHROPOLOGIE.

CE mot tiré du grec, signifie, *traité de l'homme* : ce traité nous manque, mais tous les livres, pour ainsi dire, sont consacrés à nous faire connoître l'homme ; ils sont tous de main humaine, & chacun s'y montre observateur de soi ou des autres : point d'homme qui n'ait étudié son voisin, & son antagoniste ; histoire, critique, littérature, philosophie, physique, discours, sermons, tout parle de l'homme ; tous les auteurs ne relevent leur matiere qu'en faisant voir son rapport avec l'humanité.

Le métaphysicien, le moraliste, le logicien, tous les philosophes disent pour prouver l'excellence de leur art, qu'il intéresse l'homme spécialement : combien de volumes, n'a-t-on pas écrits sur nos passions ? l'amour seul en a produit des milliers : comment l'homme n'est-il pas encore connu à fond ?

les tribunaux n'ont-ils pas exposé tous les effets des passions portées à l'excès, & les comédies, les artifices de la vanité & toutes les ruses de l'amour propre?

Malgré ces innombrables mémoires sur le cœur humain, on peut demander encore aujourd'hui, *qu'est-ce que l'homme?* & la réponse sera aussi difficile à faire qu'elle l'étoit il y a trois mille ans.

Ce seroit donc un bien bel ouvrage qu'une *théorie de l'homme*; mais comment réunir les connoissances nécessaires pour traiter ce sujet important? il tient à toutes les sciences: puis comment l'homme peut-il bien s'appercevoir lui-même? où trouver l'historien désintéressé qui ne donnera rien à l'orgueil ou au désespoir de sa foiblesse?

Avant d'écrire une seule ligne, l'écrivain devroit faire un cours d'anatomie, c'est-à-dire, entrer dans le détail du mécanisme du corps humain, voir les organes que la nature a donnés à l'homme; car elle a voulu qu'il fut tel, & rien ne peut contrebalancer

une volonté auſſi marquée, auſſi abſolue : le phyſique de l'animal nous révéleroit ce qu'on ne démontre pas dans les raiſonnements de la métaphyſique, qui aura ſon tour après l'examen phyſique des objets.

Le premier chapitre d'un ouvrage ſur la légiſlation pourroit être intitulé, *de l'eſtomac de l'homme*; le ſecond, *des parties ſexuelles*; le troiſieme, *des dents.* Des dents de telle ſtructure ! un eſtomac ! des dents ! humilie-toi, moraliſte ! la nature a voulu que ce corps organiſé fut ſoumis à pluſieurs appétits très-diſtincts : vois l'empreinte de ces loix ſouveraines dans ces dents molaires & inciſives : l'homme eſt un être mixte ; toi qui écris ſur la morale, conſulte-donc le naturaliſte qui enviſageroit d'abord l'homme comme purement matériel, c'eſt-à-dire ſoumis aux loix qui conſtituent ſon eſpece.

Le métaphyſicien viendroit enſuite, & le conſidéreroit comme un être penſant, doué de facultés morales & intellectuelles ; il détailleroit les traits de ſupériorité, de perfec-

tion, qui l'élevent au-dessus des brutes: si les observations du physicien nous lient quelquefois à la matiere, le psychologue nous affranchit de ses chaines honteuses: combien nous différons des animaux! combien ils resteront toujours infiniment inférieurs à l'homme!

N'avons-nous pas la faculté de décomposer, ou de généraliser des idées individuelles? N'avons-nous pas l'imagination, qui donne naissance à des choses toutes nouvelles par de nouveaux assemblages d'idées? N'avons-nous pas la curiosité, ce desir vif & précieux, qui nous tourmente, qui nous force à connoître tout ce qui nous environne, qui nous contraint à toucher ce qui est loin de nous, à savoir une multitude de choses éparses, isolées, comme si nous sentions par instinct que c'est d'une multitude de petites vérités que résultent les vérités générales?

N'avons-nous pas le sens moral qui nous fait admirer & sentir la beauté, & qui nous met dans la confidence des rapports de l'or-

ète & de l'harmonie touchante de la vertu, qui nous rend ſenſibles au charme des beaux arts, & aux plaiſirs intimes d'une bienfaiſance univerſelle ou même particuliere?

N'avons-nous pas la faculté de parler, de peindre toutes les nuances fugitives de nos idées & de nos ſentiments, de les tranſmettre loin de nous & après nous, d'immortaliſer enfin notre penſée?

N'avons-nous pas la perfectibilité qui nous fait monter une échelle viſible & qui nous donne l'orgueil légitime d'avoir ajouté à notre raiſon, ou d'avoir combattu nos penchants déſordonnés? N'avons-nous pas la faculté d'apprendre à connoître la nature, à voir dans ſes productions merveilleuſes les traits de l'infinie perfection? Ne nous élevons-nous pas par la penſée vers l'Etre qui a tout fait, & n'entrons-nous pas en rélation avec lui par le ſentiment religieux d'une adoration muette & profonde?

Ne découvrons-nous donc pas enfin, au-delà du tombeau, une autre exiſtence, une

perſpective encourageante de félicité & de grandeur? Ne tremblons-nous pas tous devant ce moment qui doit juger notre vie entiere, & n'avons-nous pas appris à nous condamner nous-mêmes? oſons-nous prétendre à cette félicité d'une autre vie, ſans l'intervention de la puiſſance & de la bonté de l'Etre éternel de qui nous tenons tout? Il y a donc en nous une étincelle divine qui nous fait ſentir tout à la fois notre excellence & notre foibleſſe; nous jugeons de la convenance de nos actions par des rapports moraux indépendamment de l'intérêt phyſique.

Si d'après l'aſſemblage de ces traits, tel homme dégradé ſe reléguoit dans la claſſe des brutes, il faudroit l'y laiſſer.

Le moraliſte viendroit enſuite, & faiſant à ſon tour l'anatomie du cœur humain, détaillant tous les ſentiments dont il eſt ſuſceptible, amour, amitié, tendreſſe paternelle & filiale, compaſſion, miſéricorde, reconnoiſſance, il en feroit réſulter par une conſéquence naturelle tous ſes devoirs: ſes leçons

ne feroient ni triftes ni féveres, ce qui n'eft réfervé qu'aux attrabilaires efprits, qui n'ont pas vû tout l'enfemble de l'homme: il le confidéreroit fans-ceffe fous ces trois rapports, qui fe contrebalancent l'un & l'autre, & fon *traité* terminant l'ouvrage, en feroit la partie la plus néceffaire.

Voilà le *plan* du livre; mais combien de tems faudra-t-il pour fon exécution? nulle connoiffance complette n'eft donnée à l'homme, il marche dans la carriere des fciences, il ignore jufqu'où elle s'étend, & plus il avance, plus il voit s'augmenter l'efpace qui lui refte à franchir: l'homme! quelqu'intelligent que tu fois, penfe-tu que ta vie prolongée jufqu'à cent ans, fut affez longue pour te connoître parfaitement? non: ce plan vafte plaît d'abord à l'imagination; mais quand on veut tracer les premiers chapitres, la réflexion vous dit bientôt qu'il faut s'en tenir au *plan* du livre: ainfi j'ai fait.

TRENTE ANNÉES.

Les anciens bornoient le ſiecle à trente ans, parce que c'eſt l'eſpace d'une génération; cela s'accorde parfaitement avec pluſieurs obſervations nouvelles, qui donnent à cette durée une période harmonique : tout ſe renouvelle dans l'eſpace de trente années; la magiſtrature, le miniſtere, les académies, les profeſſions mécaniques, les régiments, offrent des membres nouveaux: ſur trente vivans à-peu-près, la mort en prend un chaque année: au bout de ſix luſtres nous pouvons dire, avoir enterré toute une génération.

Réformons donc notre maniere de parler: il eſt ridicule de dire *mon ſiecle*, comme ſi l'on vivoit cent ans; il faudroit mieux imiter les anciens, & quand nous parlerons d'un ſiecle, n'entendons parler que de trente ans: alors pluſieurs pourront ſe vanter d'avoir vu tout un ſiecle.

Les

Les trente années qui ont précédé l'inſtant où j'écris, ſont enſevelies dans le néant ; c'eſt-à-dire qu'elles ſont comme ſi elles n'avoient pas été : elles ont cependant exiſté, ainſi que le moment préſent exiſte ; elles ne ſont plus !

Quel anneau tient cette longue chaîne de ſiecles, compoſés d'années, de mois & de jours ? de quel abyme s'élancent-ils ? ils ſont & ne ſont plus ! Je remonte la chaîne de leur durée, je la redeſcends pour ſavoir où elle s'arrête : aux deux bouts je ne trouve que l'éternité.

Profondeurs, ténébres majeſtueuſes ! j'aime à vous contempler : à côté de mon ſéjour, ſur la pente du Jura, eſt un torrent qui coule avec une affreuſe impétuoſité ; il roule ſous l'ombre noire d'une forêt d'antiques ſapins ; on contemple ſon onde écumeuſe, on recule, on s'avance juſque ſur le bord ; car on ne ſauroit détacher ſes regards de cette ſcène effrayante ; la rapidité des eaux, leur bruiſſement ; ce cours égal, intariſſable &

majeſtueux vous retient dans une eſpece d'extaſe: bientôt vous vous plaiſez à conſidérer ce torrent fougueux, à ſuivre ſa chûte retentiſſante dans les gouffres profonds où il ſe précipite; vous vous perdez pour ainſi dire avec lui, & votre effroi eſt mêlé d'un certain plaiſir.

Ainſi quand l'imagination s'enfonce dans la ſucceſſion rapide des années & des ſiecles, qu'elle ſuit leur marche & leur diſparution; lorſqu'elle conſidére ces milliers d'hommes qui ſont tombés & qui tombent, cette multitude de faits écoulés, ces trônes enſevelis dont il reſte à peine la mémoire, l'ame éprouve un certain frémiſſement; on revient malgré ſoi à cette contemplation, on ne peut s'écarter de ces idées graves qui ſubjuguent, parce qu'elles ſont profondes, & la réflexion court ſe perdre avec les heures, dans l'abyme des choſes éternelles.

SPALANZANI.

GRACES, à l'abbé *Spalanzani*, ce naturaliste Italien, je sais aujourd'hui comment je digére : c'est à la suite d'une foule d'expériences neuves & hardies que toutes les ingénieuses hypothéses sur ce mystere sont tombées : la nature avoit caché son élaboration au fond de nos visceres, l'abbé *Spalanzani* y a porté le flambeau, & a surpris son secret : qui l'eût cru ?

Les naturalistes *faisant des systêmes*, nous avoient entretenus de trituration & de fermentation : le nouveau scrutateur doué d'une attention patiente, & d'une prodigieuse sagacité, cherchant le vrai, a trouvé dans les sucs qui baignent le fond de l'estomac, la seule cause efficiente de la digestion.

Ce sont les sucs gastriques qui attaquent & dissolvent l'aliment ; ces sucs agissent graduellement sur leurs parties à-peu-près, comme fait la *flamme* sur le *bois* ; ils sont

ſi puiſſants, qu'ils conſervent leur énergie, même après la mort de l'animal, & que l'eſtomac d'un coq-d'inde qu'on vient de tuer, digére encore.

On étoit ci-devant étonné de trouver dans l'eſtomac de pluſieurs oiſeaux, des corps aigus; c'eſt que leur eſtomac devient invulnérable à toutes les pointes, puiſqu'il les émouſſe, les briſe, les pulvériſe.

Ainſi, une des plus myſtérieuſes opérations de la nature a vu tomber ſes voiles: les phyſiologiſtes & les médecins, n'ont avancé que des erreurs; Spalanzani par des expériences délicates, exactes, répétées, & variées, a donné à l'action des ſucs gaſtriques, l'évidence la plus complette.

On eſt effrayé des eſſais que ce naturaliſte a fait ſur lui-même, pour nous apprendre que les aliments ſe décompoſent par degrés, & que c'eſt par leur ſurface ſeulement qu'ils ſont attaqués: ainſi plus ils ſont diviſés & broyés, plus la digeſtion eſt facile & prompte: la maladie de l'homme qui ne digére plus,

ne provient que de l'appauvrissement, ou de la dépravation des sucs gastriques : tant qu'ils sont en bon état, ils soutiennent l'économie animale.

C'est donc cette liqueur précieuse, laquelle abreuve nos intestins, qui fait le chile sans fermentation ni putréfaction : ce suc de l'estomac est un neutre ; il est sans saveur, & presqu'inodore.

Après tant de recherches & tant d'obstacles vaincus, le naturaliste a vû du premier coup-d'œil, qu'il pouvoit donner à l'animal, un estomac factice, c'est-à-dire, y faire descendre des sucs gastriques, empruntés des animaux chez qui la digestion a le plus d'énergie.

L'importance de la mastication est pleinement démontrée, sur-tout pour l'homme qui n'a qu'un estomac, puisque c'est la division des aliments qui favorise la digestion.

Il est démontré que la fluidité de la bouillie alimentaire est dûe au suc gastrique ; mais l'abbé Spalanzani n'a pû pénétrer encore dans

les ſecrets de la véritable compoſition du ſuc pancréatique ; cependant il ne ſeroit pas étonnant de voir dans peu, la chymie mettre à profit les différentes préparations des ſucs gaſtriques, leſquels opéreroient la digeſtion lorſque notre eſtomac ſeroit malade, ou affoibli ; on vous offriroit chez les apothicaires ou chez les confiſeurs, des tablettes compoſées avec le ſuc membraneux des oiſeaux gallinacées : vous choiſiriez de l'eſtomac d'un *corbeau*, d'un *duc*, d'un *faucon :* ceux qui voudroient digérer à la maniere de quelques autres oiſeaux de proie, auroient encore le choix.

Ne voilà-t-il pas les ſucs gaſtriques dont on n'appercevoit point toute l'importance, qui vont jouer un grand rôle dans l'économie animale? on diſoit, j'ai un mauvais eſtomac, on diſoit mal : il falloit dire, j'ai les ſucs gaſtriques épuiſés, alterés ; mais aujourd'hui que l'on peut les emprunter ſi facilement, point de doute qu'il ne ſe faſſe bientôt un commerce en ce genre: les marchands d'épiceries perdant d'un côté, ga-

gneront de l'autre, & ne tarderont pas à nous offrir ſous la forme de piſtaches, des ſucs eſtomacaux à notre guiſe & volonté.

Il en a coûté beaucoup de ſucs gaſtriques à l'abbé Spalanzani, pour nous révéler le procédé de la nature: des milliards d'hommes ont digéré ſans ſavoir ce qu'ils faiſoient; l'abbé Spalanzani a failli s'étrangler cent fois; car pluſieurs de ſes expériences laborieuſes, & quelquefois terribles, il les a faites ſur lui-même: ainſi la phyſique moderne a ſes héros, & même ſes intrépides martyrs.

Et ce qu'il va nous dire ſur la génération eſt encore bien plus étonnant; il prouve la préexiſtence des germes; nous exiſtions tous dans la premiere femme.

Rien ne prouve mieux notre ignorance que l'étonnement où nous jette la moindre découverte; tout tient du prodige, dès que nous avons acquis la moindre lueur ſur le ſyſtême de la végétation, les propriétés des arbres, l'uſage des ſels répandus dans te la nature, l'action cachée de l'air: notre

enthousiasme & notre incrédulité annoncent que les productions de la nature nous sont presqu'inconnues.

Les observations modernes ont amené des expériences qui nous confondent, & qui doivent nous rendre circonspects, dès que nous voudrons nier un des miracles dont nous sommes environnés.

SONGE.

JE rêvois que j'étois enchaîné dans une stupeur immobile, qu'un silence éternel & profond m'environnoit; & je commençois à m'allarmer de cet état, lorsque j'entendis le son foible d'une trompette qui sembloit rétentir dans l'éloignement; ce son augmenta par degrés, devint formidable, & tout-à-coup je reconnus avec effroi, le son de la trompette universelle!

Ce son terrible brisoit la pierre des tombeaux, & reveilloit la race humaine ensevelie

tresie depuis l'origine du monde : je me levai du fond de mon sépulchre , & j'entendis une voix qui crioit, *humains, vous pouvez choisir de retomber dans le néant, ou de vous élever avec confiance vers le Dieu qui vous jugera.*

Aussitôt je vis de grandes figures, qui s'élevoient avant les autres, & qui se couvrant le visage de leurs mains noires & desséchées, s'efforçoient de crier, *le néant*, *le néant.* C'étoient Néron, Caligula, Domitien, Tibere, Philippe II, tous les méchants rois, & leurs ministres plus coupables encore, tous les vexateurs des peuples, tous les monstres énivrés de sang , tous ceux enfin qui avoient tramé des conspirations contre la liberté, contre le bonheur de l'homme: ils avoient effroi de leur propre existence, ils imploroient la nuit du néant, comme devant les dérober à eux-mêmes.

Les bons & les justes, s'écrioient, *nous craignons Dieu, mais nous nous confions en sa clémence: qu'il nous châtie, mais qu'il ne nous anéantisse pas.*

Un ange aux aîles étendues, dont l'envergure, embrassoit la voûte du firmament, répètoit pour la seconde fois ces paroles; & la foule des assassins, des calomniateurs, des ingrats, des égoïstes, des parents dénaturés, des amis perfides, crioient de leur côté, *le néant*, le *néant*, & avoient peur de n'être pas exaucés: les justes levant leurs timides regards vers la splendeur éternelle, disoient, *la vie*, la *vie à venir*.

La différence de ces acclamations servit à séparer le troupeau des humains: je vis d'un côté les empoisonneurs, les parricides, les fourbes, les imposteurs, ceux qui avoient reçu de l'or pour leurs sentences iniques; je vis de l'autre les philosophes, les ministres équitables, les écrivains généreux, tous ceux que la charité avoit animés: cette séparation, étoit un jugement irrévocable, que chaque homme avoit pour ainsi dire dicté; le cri de la conscience avoit formé l'arrèt éternel: je vis une balance qui touchoit à la voute des cieux, & qui panchoit dans

les abymes de l'espace : ceux qui avoient demandé la vie, monterent vers les voûtes radieuses, où je les perdis de vue ; les autres, s'enfoncerent dans des gouffres ténébreux, d'où j'entendis sortir des gémissements qui ressembloient aux accents prolongés du désespoir.

TISONNER.

Qui n'aime point à tisonner ? Louis XIV & le pere La Chaise au coin du feu, prirent querelle pour tenir les pincettes ; le confesseur jésuite les arracha des mains de son pénitent ; & Madame de Maintenon, témoin & juge de la rixe, ordonna qu'il y auroit une paire de pincettes, aux deux coins de la cheminée, & que chacun tisonneroit de son côté.

Ce que c'est que de regarder son feu attentivement, en remuant les tisons ! les idées viennent, elles se précipitent. Un physicien, faisant son thé, vit le couvercle de sa théière, qui s'éle-

voit après qu'il l'avoit abaissée, & réfléchissant sur la force de l'évaporation de l'eau bouillante, il conçût la *Pompe à feu.* Montgolfier a peut-être imaginé l'idée sublime d'habiller la fumée, en tisonnant au coin de son feu: chacun avoit devant les yeux la fumée qui s'enlevoit & qui enlevoit le papier brulé; là résidoit tout le secret de nos étonnants, de nos admirables aërostats: la plus pompeuse invention, dont l'homme puisse encore se glorifier.

Un autre a vû toute la politique, & toute l'histoire des gouvernements, dans un petit pot qui bout: il étoit environné d'un brasier ardent, le petit pot crioit: *Eh! ne m'échauffez donc pas tant, de grace Messieurs les charbons, ralentissez votre furie; reculez vous un peu, vous me brulez les flancs; si vous persistez, je me vengerai*: les charbons ne tinrent aucun compte de ses plaintes & de ses menaces, le petit pot, trop échauffé & poussé à bout, souleva ses petits flots, écumant de colere, & les souleva si bien, qu'il en ré-

falta par dessus ses bords un déluge, qui éteignit les charbons, de sorte qu'ils devinrent noirs & confondus avec les cendres de l'âtre : ainsi le petit pot fut vengé.

Tisonnons, remuons nos buches, puisque nous y avons trouvé *la Pompe à feu*, la *Navigation Aërienne*, & une parabole morale & politique.

L'ENVIE.

SONGE.

Dès que l'envie ne peut se satisfaire, elle répand la bile sur la superficie du corps ; mais principalement sur le visage : ainsi un auteur jaloux a un teint de saffran, & il faudroit comparer le visage de plusieurs poëtes, au souci & à la jonquille, ainsi que l'on compare le teint d'une belle, à la rose & au lys.

L'auteur jaloux se soulage par des critiques ameres : il exhale le dépit qui le ronge, & la médisance devient pour lui un triste be-

ſoin. Je reconnois dans la ſociété un homme qui a des prétentions à l'art d'écrire, & qui s'en eſcrime ſans oſer encore l'avouer; je reconnois dis-je, cet auteur honteux, à la maniere dont il parle de ceux qui marchent dans la carriere, à front découvert. Si l'épigramme tranchante perce dans ſes diſcours, il ne tardera pas à produire auſſi un ouvrage. Les véritables gens de lettres ſont modeſtes, & prononcent avec modération; ceux qui en uſurpent le titre, ſont travaillés de je ne ſais quelle jalouſie, qui rend leurs jugements durs & inſupportables.

Je m'endormis hier en traçant ces mots, lorſqu'un ſonge me transporta dans un déſert effroyable: je vis tout d'un coup s'avancer vers moi une des plus affreuſes figures que l'imagination puiſſe ſe repréſenter: elle étoit livide du pied à la tête; la peau de ſon viſage étoit couverte de mille rides; ſes yeux étoient enfoncés dans leur orbite & lançoient un feu pâle: elle me dit: *j'ai à te montrer un objet encore plus*

hideux que moi. Grand-merci! lui criai-je! mais elle m'ouvrit une caverne & je vis dans le fond, un monſtre féminin qui vomiſſoit ſans-ceſſe de petits monſtres qui grandiſſoient: ces monſtres naiſſans, avoient une gueule ferrée qui mordoit tout ce qu'ils rencontroient; mais leurs dents quoiqu'inciſives, s'émouſſoient & tomboient: le monſtre femelle étoit environné d'une multitude de dents rompues.

Tu vois l'envie, me dit la figure conductrice: ſes yeux tantôt fixes, tantôt détournés, étoient pleins de fureur & de malignité: le monſtre appliquoit à ſa prunelle qui avoit un mouvement convulſif, un eſpece de microſcope qui groſſiſſoit les défauts & atténuoit les bonnes qualités.

L'envie devint un prothée; mais une voix terrible qui partoit de la voute du ciel, lui cria à pluſieurs repriſes, *prends un état ſur la terre, ou tu vas rentrer pour jamais au fond du Tartare.*

Je crus que le monſtre dans une nouvelle

métamorphose, alloit se faire peintre, poëte, ou académicien; il hésita à prendre le masque de comédien, puis il balança pour s'emparer du bâton de général d'armée; mais à ma très-grande surprise, il endossa tout-à-coup la robe d'un médecin.

MUSIQUE.

IMAGINEZ un peintre faisant des tableaux, avec la même rapidité que le musicien crée des sons; eh bien, la peinture ne l'emporteroit pas encore sur la musique: nous serions bientôt rassasiés de cette foule d'images; mais la musique, qui parle à l'ame, la remplit toute entiere, & ne l'abandonne enfin, que parce qu'il y a un terme à toute volupté.

Pourquoi de tous tems, les musiciens ont-ils été les hommes qui aient le plus violemment déraisonné sur leur art? ils ressemblent en cela aux poëtes qui, en général, ne savent

veut pas rendre raison de ce qu'ils pratiquent, & qui ont des préjugés de machines, tout en se montrant des hommes supérieurs. Ce n'est pas tout d'entendre un orateur, un poëte qui déclame, un chanteur ; on veut voir les levres qui prononcent, le geste du déclamateur, le gosier de celui qui chante : c'est que tout est voix dans un musicien, & qu'il y a des nuances abstraites & fines : l'oreille devient pour les saisir un organe insuffisant. Il faut l'œil pour décomposer toutes les langues qui parlent dans un seul homme.

SÉNÈQUE MOURANT À NÉRON.

HÉROÏDE.

TU t'abuses, Néron, & tu trompes ta rage
Si tu crois que la mort ébranle mon courage.
D'un œil ferme & serein j'apperçois le trépas ;
Je n'ai point de remords ; je ne les connois pas.
Le glaive des tyrans & leur fiere insolence
N'a jamais fait pâlir ma tranquille constance.

Heureux d'être puni comme ami des vertus ;
J'expire au lit d'honneur comme expira Burrhus.
Mourant, j'étoufferai les ſerpens de l'envie,
Son ſouffle envenimé reſpectera ma vie.
Ce moment fortuné qui doit briſer mes fers
Va me juſtifier aux yeux de l'univers.
Les peuples avilis que la douleur égare
(Je leur pardonne, hélas! le malheur rend barbare.)
M'accuſoient, me voyant près d'un trône odieux
De ces forfaits cruels qui font rougir les Dieux.
Si les bienfaits trompeurs ont dequoi me confondre,
Qu'ils écoutent ma voix..... ma mort va leur répondre.
Fidele à mes devoirs, je t'aimois généreux ;
Mais lorſque tu commis un parricide affreux,
Je ne vis plus en toi qu'un barbare, un impie
Que je jugeai moi-même indigne de la vie.
Tu fus pendant cinq ans le modele des rois ;
Tu méditas cinq ans tes tyranniques loix,
Et jouant la vertu ſous un maſque hypocrite
Tu parus tout-à-coup à la terre interdite,
Levant avec effroi ſur les pâles humains
Le ſceptre tout ſanglant qui dégoute en tes mains.
La vérité ſe tut ; l'impuiſſante juſtice
Ne ſut plus que gémir ſous l'empire du vice.
Ton trône, cimenté du ſang des malheureux,
Repréſentoit la mort tenant ſon glaive affreux ;

Et, comme elle, ton bras intimidant la terre,
Achevoit chaque jour de braver le tonnerre.
On vit entre les bras du vil gladiateur,
A la face du ciel expirer la pudeur.
Les temples consumés, le capitole en cendre,
Et tout ce que ta rage ose enfin entreprendre....
O mortels vertueux ! ô vengeurs des Romains !
Le crime est vigilant, vos efforts furent vains.
Sous les coups d'un tyran, tombez en sacrifice;
Il n'a que le pouvoir, vous avez la justice.
Des meilleurs citoyens sa main perce le flanc,
Les mortels seront-ils avares de son sang!
Sans avoir projetté ce meurtre légitime,
Je subis comme vous un trépas magnanime.
Enchaîné par des nœuds qui me faisoient rougir
A vos desseins secrets je n'ai pu qu'applaudir.
C'est mériter ses maux que d'être sans courage,
De respecter un monstre avide de carnage,
Qui, rendu plus cruel par notre lâcheté
Fait sous un joug de fer gémir l'humanité.
Pour braver les remords qu'inspire la nature
De forfaits impunis tu combles la mesure.
Et l'abreuvant de sang, tu veux nous faire voir
Jusqu'où le crime altier peut porter son pouvoir.
Triomphes ! l'univers abattu sous ta chaine
Consterné par l'effroi ne respire qu'à peine.

Tu troubles les eſprits, tu ſemes la terreur ;
Et je vois l'avenir, qu'étonne ta fureur,
Liſant en traits de ſang ton hiſtoire effrayante,
Frémir à chaque page & pâlir d'épouvante !
Mais auſſi le deſtin que t'apprêtent les dieux
Semble égaler l'horreur de tes crimes affreux.
Ah ! qu'un jour en effet, la nature outragée
Soit de tes propres mains ſur toi-même vengée !
Pour arrêter le cours de tes noirs attentats
Que la foudre s'élance & prévienne ton bras !
Quoi ! Rome dont tu fis une ſeconde Troye
Pour donner un ſpectacle à ta brutale joie,
Ne receleroit point dans ſes débris fumans
Des cœurs déſeſpérés, ennemis des tyrans ?
Va, du ciel irrité, le châtiment s'apprête ;
Le glaive ſuſpendu va fondre ſur ta tête.
Les Dieux ne feroient plus que des fantômes vains
S'ils voyoient ſans pitié les malheurs des humains.
Si du haut de leur trône, ils lançoient le tonnerre,
Pour punir ſeulement & non venger la terre.
Je quitte ſans regret un monde criminel,
Où l'auguſte vertu ne trouve plus d'autel.
La mort eſt un tribut qu'il faut que chacun rende,
La nature le veut, & Néron le commande.
Par la douce faveur du trépas que j'attends,
Bientôt Céſar & moi ſerons tous deux contens !

Mes yeux ont aſſez vu le cours de la nature,
Ses mouvemens divers, ſa divine ſtructure.
Dans un corps languiſſant, que puis-je ſouhaiter?
C'eſt un ordre nouveau qui va ſe préſenter.
Ton orgueil m'accabla du poids d'une opulence
Plus dangereuſe encor que la triſte indigence.
Toujours indépendant en différents états
Ces immenſes tréſors ne me poſſédoient pas,
Je crus en diſpoſer, tu veux me les reprendre,
Le malheureux perdra ce qu'il devoit attendre.
Hélas! ils vont ſervir à reſſerrer ſes fers,
A ſoudoyer le crime, à troubler l'univers.
Il approche l'inſtant où mon ame tranquille
Va goûter le repos dans un plus ſûr aſyle!
D'aucun trouble honteux, ce cœur n'eſt agité,
Mon ame ſent le prix de l'immortalité.
Enfin, je te verrai ſans ombre & ſans nuage,
Seule divinité que reconnoît le ſage,
Seul être bienfaiſant, ſource de toute paix,
Qui récompenſe en Dieu par d'éternels bienfaits.
Egaux par le bonheur, libres par ta juſtice
Tous les cœurs t'offriront un même ſacrifice.
Un amour éternel enflammant les eſprits
De leur félicité fera le digne prix.
Acheve de briſer ma malheureuſe chaîne
O mort!.... là, des tyrans j'irai braver la haine:

Eloigné d'un séjour où régne la fureur,
La clémence d'un Dieu viendra remplir mon cœur.
Mais, ciel!... j'ai trop vécu... Quel spectacle terrible!
Tu me gardois ce coup, ô vengeance inflexible,
Pauline!... je ne puis condamner ta grandeur;
Mais ta tendresse, hélas! me déchire le cœur.
O sensible amitié! que tu deviens cruelle!
Quel plus affreux trépas pour moi se renouvelle!
Je vois couler les flots de ce sang généreux,
Néron, sois satisfait, j'expire malheureux.
Oui, tu viens d'ébranler ce courage stoïque,
Je pleure sur le sort d'une femme héroïque.
Ses vertus méritoient un destin fortuné;
Mais d'où l'attendre, hélas! le crime est couronné.
Trop tendre épouse, adieu; tu vis dans ma pensée,
Qu'aux yeux de l'avenir ta gloire soit tracée.
L'excès de mon amour a fait tout mon bonheur,
Dans les siecles futurs il sera mon honneur.
O Dieu libérateur! principe de tout être
Dieu, des cœurs fortunés, seul monarque & seul maître!
Mon ame vient de toi, tu fais seul mon espoir;
Dieu clément, en ton sein, daignes la recevoir.

A SANCHO-PANÇA.

SANCHO-PANÇA, mon ami, toi qui fut écuyer de Dom-Quichotte de la Manche, & gouverneur pendant un tems de l'isle de Barataria, salut! Oh! que j'aime tes proverbes! que tu es sensé, lorsque tu disois à ton Grison fidelle! *mon enfant, tous les maux avec le pain sont bons.*

Tu disois vrai : l'âne & le philosophe, à l'égard de la faim, sont d'une même étoffe.

Tu consolas ton cher Grison, en tirant de ton bissac un morceau de pain; & il sembloit que tu lui disois la larme à l'œil, *todos los duellos, con pan son buenos.*

Il y a le vieux proverbe qui dit *libertas & pain cuit*; mais ne vaut-il pas mieux dire, *pain cuit & liberté?* Ah! que d'idées dans ces paroles! mon enfant, *tous les maux avec le pain sont bons.*

Tu n'aimois pas qu'on allongeât d'un *dom*, le nom qu'on avoit reçu de la nature ; je vois ton bon ſens à côté de la folie de ton maître : Heureux qui ne demande au ciel que pain & liberté ! le reſte eſt ſottiſe, j'aime celui qui diſoit d'après toi :

> Libre ſur mon pallier je puis lever la crête,
> Manger en paix chez moi mes choux & mes oignons ;
> Je ne connois les grands qu'à peine par leurs noms
> Je fuirai leurs palais ; malgré ſa bonne chere,
> La cour ſera pour moi le ventre de ma mere.

Tu te trouvois aux noces de Gamaches, dans ton véritable élément, & l'écuyer dont le terrible nez te fit tant de peur, qu'eſt-il devenu ?

Je t'apperçois ſur toutes les verdures, tu es connu autant que les héros de l'hiſtoire : ton griſon a autant de renommée que *Bucéphale* : que j'aime ton griſon ! ô mon cher *Sancho-Pança !* tu as rehabilité l'âne encore mieux que ne l'a fait *Buffon* : quand il peint ſa patience, ſa tranquilité, ſa ſoumiſſion ;

l'écrivain te doit ſes principales idées.

L'âne eſt devenu mon maître de philoſophie ; il faut que je te conte cela. J'avois lû Epictecte, Séneque, & tous les philoſophes conſolateurs ; je n'étois pas conſolé, & je me promenois dans un ſentier, le cœur ſerré de chagrin, & rêvant à ma triſteſſe : un âne vint à paſſer, il marchoit tranquillement, lorſque ſon brutal conducteur lui appliqua un grand coup de bâton ſur les reins ; le pauvre animal fit une légere ruade ; mais à trois pas de là, il trouva un chardon appétiſſant, & le mangea en ſecouant les oreilles : l'action de l'âne fut pour moi la plus grande leçon de philoſophie ; *& moi auſſi*, me ſuis-je dit, *je ſuis ſous le bâton ;* je marche dans le ſentier de la vie, ſous la verge inviſible de la néceſſité ; le bâton deſcend ſur moi, il me frappe lorſque je m'y attends le moins, mais la nature compatiſſante, a placé à côté de moi mon chardon, mangeons-le : & j'allai de ce pas chercher le regard que j'aime, & manger mon chardon.

O fidele écuyer du plus extravagant des maîtres ! c'étoit à bon droit que tu chérissois ta paisible monture ; mais si jamais un démon ennemi de ton repos, réveille en toi l'espérance de te voir gouverneur, ne franchis point le seuil de ta cabane, gouvernes en paix ta Thérese & ton Grison ; & retiens toujours cette dévise : *Pain cuit & liberté, le reste est folie.*

Tu m'as donné une recette qui vaut un trésor ; c'est d'attendre que le besoin devienne pressant : enfin, tu m'as enseigné une vertu usuelle qu'on place avantageusement au milieu de la folie des autres ; c'est la patience ; car comme tu le dis fort bien, nous souffrons en venant au monde, nous souffrons tant que nous vivons ; la patience nous apprend à diminuer la plainte qui ne touche personne & qui aigrit le mal.

Lorsque tu fus réduit à quitter le gouvernement de l'isle de *Barataria*, & que tu tombas lors de cette nuit désastreuse avec ton cher Grison, dans une fosse profonde ; tu sentis qu'il

étoit plutôt fait de se rendre maître de la douleur que de s'abaisser à des gémissements superflus : oui, mon cher *Sancho - Pança*, l'homme patient, à la longue, acquiert toutes les autres vertus ; tu sçus céder aux événements : heureux l'homme qui apprend comme toi, à devenir fort contre lui-même !

Le sacrifice d'un bon mot, voilà ce qui te coûtoit le plus ; mais tu revenois bien vîte à la simplesse & à la bonhommie : tels sont les deux sauve-gardes dans la vie ; on n'est pas heurté, si l'on ne choque personne.

Que je t'aime encore, lorsque ton bon sens te découvrit que la subordination est nécessaire ; que tout homme doit obéir à un autre ; que la chaîne est entiere, égale, inévitable ; que tout ce qui compose la société, est subordonné à un devoir.

L'égalité est donc une chimere, je le pense comme toi ; celui qui tient l'anneau ou le premier chaînon, est lui-même lié à la chaîne de l'autorité : tu aspirois à la solitude & tu étois las de courir le monde ; oui, plus on

vit ſeul, & plus on eſt libre; lorſqu'on a connu les hommes, auſſi-tôt on aime la retraite.

Adieu, mon cher *Sancho-Pança*, je retournerai bientôt m'entretenir avec toi; l'impatience trouble l'ordre des choſes, tu me l'as appris : il faut ſavoir attendre & ſouffrir, & les vertus turbulentes, actives, ne valent pas ces vertus paiſibles qui donnent à l'ame tout ſon reſſort.

Ton perſonnage eſt l'emblême de la ſageſſe placée à côté de l'extravagance, je te prends déſormais pour modele; il eſt fort, l'homme patient: cet empire ſur ſoi, éteint le chagrin des privations. Adieu encore une fois, quand j'éleve les yeux au-deſſus de moi, je redis tout bas une de tes maximes, *la bonne fortune ôte le jugement.*

VISION POËTIQUL.

QUEL eſt ce coloſſe qui ſe balance à travers les étoiles? quel eſt ce géant formidable qui aſſervit l'univers, & qui tient tous les êtres ſous ſon empire? il a des mains de bronze, dans leſquelles il tient des chevilles & des coins: ſes bras ſont des colomnes de feu; ſes pieds ſont la baze des volcans; ſon cœur eſt d'acier, ſes yeux de plomb: il jette un cri, & ce cri menace le monde d'une prochaine deſtruction.

Au ſignal de cette voix, le volume des cieux ſe replie; les tombeaux s'ouvrent, non pour vomir des morts, mais pour engloutir les vivants. La comète déploye ſa chevelure flamboyante, & verſe ſur la terre un déluge de feu: tout-à-coup les chênes ſourcilleux, & les ſapins énormes, n'offrent que des branches noircies & des feuillages deſſéchés: le ſoleil arraché de ſa ſphere, eſt éteint: les

étoiles tombent ; les globes du firmament n'ont plus qu'une course errante & vagabonde ; le bouleversement s'étend jusques aux confins de l'univers ; la mort aux aîles ténébreuses plâne dans l'immensité des airs ; les ossemens de la race humaine sont blanchis, & les corps célestes percés à jour, n'offrent plus qu'une pierre dure & calcinée : le fantôme despotique tenant le sceptre de la violence, éleve sa tête par-dessus les nuages : que je lise le nom de cet être redoutable, il est gravé sur son front, & les caracteres en sont ineffaçables ; je m'approche en tremblant ; je baisse la tête, & je lis : *La Nécessité !*

SAIGNÉE.

On devroit adopter le ſyſtème de purger le ſang, & de n'en tirer preſque jamais; il s'agit de tirer la lie, & non de faire ſortir la liqueur la plus pure: or, c'eſt toujours l'humeur la plus ſubtiliſée qui s'élance des veines; le vuide qui s'y fait, eſt auſſi-tôt remplacé par un chyle imparfait, par une bile âcre, par le ſédiment des humeurs, & de-là la ſanguification la plus défectueuſe: c'eſt comme ſi l'on enlevoit d'un canal l'eau courante, & qu'on y attirât l'eau croupie de quelques mares voiſines: dès que la qualité du ſang eſt altérée, il faut le ménager; ce n'eſt que la circulation qui broye, atténue & chaſſe les mauvaiſes humeurs, & qui change les nouveaux alimens en un ſang pur & fluide: ſi le malade eſt privé de ſon ſang, l'action des vaiſſeaux qui aident la circulation, en eſt néceſſairement altérée. Une opération conſtante de la nature eſt de ſéparer ce qui eſt pur de ce qui eſt

impur, ce qui est sain de ce qui est malade.

On n'a jamais trop de sang ; mais quelquefois il fermente trop : alors, comme disent les médecins Orientaux, *quand le pot bout trop, il ne faut pas diminuer la liqueur, mais l'action du feu.*

La saignée décompose le sang, parce qu'elle fait dominer la lymphe sur la partie rouge, & qu'elle introduit des sucs cruds & glaireux qui absorbent ces particules animées, le véritable principe de vie.

Que penser donc, des saignées abondantes & réitérées que se permettoient les chirurgiens, il n'y a pas plus de trente ans ? leurs lancettes étoient toujours prêtes ; & combien d'obstructions, d'abcès, de dépôts, suivoient ces saignées inhumaines, en ce qu'ils avoient dépouillé le sang de sa partie rouge & de ses globules subtils !

OISEAU

OISEAU DE PROIE.

J'OBSERVE de ma fenêtre, d'où la vue s'étend sur le lac de Neuchâtel, le vol des oiseaux de proie : chaque jour, à une heure reglée, un rameur, c'est-à-dire un oiseau de haute volerie, paroît en l'air, décrit une grande ligne circulaire, la rapétisse par degrés ; tout-à-coup il fond, il tombe comme une pierre pesante, & saisit un poisson qui mettoit confidemment la tête hors du lac : mais avant de tomber, il s'est arrêté ; son œil a fixé sa proie, du moins l'oiseau étoit immobile un instant : le poisson de son côté, sembloit ne pouvoir se replonger dans l'eau : & je suis tenté d'admettre les principes de la philosophie corpusculaire, quand je vois cet oiseau fondre à l'instant précis ; sa proie semble l'attendre, tant elle est immobile.

Ces tours & ces détours que l'oiseau décrit dans l'air, ont un but déterminé ; l'oiseau de

proie ſemble déja environner l'objet qu'il veut ſaiſir, ainſi que l'araignée enveloppe la mouche dont elle va ſucer le ſang.

Si c'eſt un oiſeau que le rameur veuille ſaiſir, il tourne de même : j'ai remarqué qu'il tomboit toujours perpendiculairement : la courbe qu'il décrit, a preſque toujours la même figure, & ne differe que par l'étendue.

Je connois mon rameur friand de poiſſons ; je le diſtingue ; il s'abat de préférence ſur une jetée qui eſt à cinquante toiſes de ma fenêtre : jamais il ne paroît quand le ſoleil monte, c'eſt toujours lorſqu'il deſcend qu'il eſt attentif à la curée.

Dès qu'il a enlevé ſa proie, il la porte dans ſon aire : c'eſt un creux parmi des rochers qui ſoutiennent au bord de l'eau un côteau du vignoble ; il revient, & il eſt quelquefois trois heures à tournoyer : ſes aîles ſont infatigables : de quelle force ſes muſcles ſont doués !

Je ne ſaurois attribuer qu'à un rapport que la nature a placé entre le dévorant & le dévoré, la rapidité & la préciſion avec laquelle

ils se rencontrent. J'étudie dans le vol d'autres oiseaux, le grand chapitre des *causes finales* : les moyens que le vautour a pour saisir, abattre, contenir & mettre à mort sa proie, font rigoureusement déterminés : la serre du rameur n'est pas faite pour tuer l'animal par compression, c'est dans le bec que réside le moyen de lui ôter promptement la vie ; il attaque la place fatale qui chez les volatiles est au creux de l'occiput, comme chez les quadrupedes, entre l'épaule & les côtes ; la mort s'en suit dans l'instant : des oiseaux échappés par frayeur ou par dédain des pattes du rameur, ne sont ni mutilés, ni déchirés, ni ensanglantés : un léger coup de bec a causé la mort la plus prompte ; & les fins probables de la nature se manifestent, en ce qu'elle a ordonné qu'un sacrifice nécessaire à la conservation des êtres, soit le moins cruel qu'il se puisse.

Il paroît que mon rameur a son domaine où nul autre ne trouble sa possession : quand il chasse, jamais il ne vole que circulairement ; & de-là j'infère, qu'il agit sur sa proie par un

eſpece de magnétiſme, puiſque ce n'eſt qu'en rétréciſſant pour ainſi dire le cercle, qu'il parvient à rendre immobile le poiſſon qu'il veut ſaiſir.

Les entrepriſes des oiſeaux de proie, les uns ſur les autres, ſeroient curieuſes à conſidérer : on verroit la tactique des combats aëriens : la terrible loi qui condamne une eſpece à devenir la nourriture de l'autre, donneroit à l'hiſtoire naturelle un nouveau chapitre qui s'accorderoit avec d'autres loix, où le naturaliſte a démontré que les petits animaux ſe dévorent mutuellement ; mais que dans les grands, la guerre ſe fait plus ordinairement d'une eſpece à une eſpece étrangere. Quand l'homme voudra-t-il ſortir du cercle de l'animalité, & ne plus tuer ſon ſemblable, puiſqu'il n'a pas pour prétexte le beſoin de le manger ?

Vol circulaire de mon oiſeau de proie, ma penſée, en voulant te deviner, a décrit auſſi un cercle ; elle eſt rentrée en elle-même, & elle n'a pu trouver la tangente qui conduiroit à la vérité.

Enfin, cette marche réguliere des oiseaux voraces, qui commence par un grand cercle dont l'objet fait le centre, qui finit par un point, & qui ne manque jamais son but, retrace à mon esprit la conduite d'un habile ministre d'Etat : long-tems il éloigne l'attention du public, & promene au loin nos conjectures : cependant, la ligne de circonvolution est tracée, le moment arrive, le coup est frappé, il ne reste au peuple qu'un étonnement stupide.

Telle est aussi la maniere dont s'y prend dans la société, l'intriguant qui veut séduire la jeunesse inexpérimentée, ou la vieillesse crédule; mais l'homme obscur & l'homme en place, rencontrent souvent des obstacles qui arrêtent tout court leurs opérations, & l'épervier guidé uniquement par la nature, accomplit toujours les siennes.

COUTUME ÉGYPTIENNE.

PALE avare, lorſque tu te dérobes aux bienfaits de la nature, lorſque tu prends à la hâte un repas court & meſquin, vois le ſquelette que les Egyptiens apportoient à la fin d'un repas, tandis qu'ils étoient encore environnés de leurs amis & de leurs femmes.

Que te dit l'aride charpente de ce merveilleux bâtiment où logeoit un ſouffle de vie, qui n'y a ſéjourné qu'un inſtant. Ce ſpectre immobile, mais pathétique, ce reſte de l'homme ſenſible te crie: " jouis avec reconnoiſſance des biens que t'offre l'univers; ce jour eſt en ta puiſſance, celui qui fuit eſt incertain : le préſent eſt à toi, & le plaiſir veut qu'on le ſaiſiſſe ; qui le différe l'a perdu : le tems ſeme ſur ſon paſſage, tantôt les ris, tantôt les pleurs ; accueille les ris : n'as-tu reçu la vie qu'à charge de n'en point jouir? "

Que les avares ne ſe pénètrent-ils de cette ode philoſophique d'Horace :

Linquenda tellus & domus & placens uxor.

Il vous faudra quitter un jour votre patrie, votre maiſon, & cette femme que vous aimez tant : de tous les arbres que vous cultivez dans un doux loiſir, il ne vous reſtera que le funeſte cyprès pour mettre ſur votre tombeau : un héritier libéral de votre bien, prodiguera ces vins rares que vous tenez enfermés ſous vingt clefs ; il en inondera vos riches parquets ; & une foule profane de nouveaux amis, introduite dans vos foyers, boira en ſouriant ce qui étoit réſervé pour le feſtin ſolemnel des pontifes.

Quand je deſcends en idée dans les ruines d'*Herculanum*, ſavez-vous ce qui me frappe le plus ? c'eſt le ſquelette de l'avare étouffé, lorſqu'il prenoit la fuite avec ſon tréſor : les autres habitans avoient eu le tems de s'échapper ; mais lui, il n'avoit pas voulu abandonner ſa bourſe ; il la tenoit encore à la main, lorſqu'il fut découvert au bout de dix-ſept ſiecles ; ſa bourſe laiſſoit un vuide dans l'eſpece de ciment qui l'environnoit : or dites-moi pourquoi l'at-

titude de cet avare nous fait-elle sourire, tandis que nous donnons des regrets à ces prisonniers, à ces malfaiteurs qui ont péri dans les cachots, n'ayant pu en enfoncer les portes?

MORCEAU DU DANTE.

TOUS les gens de lettres connoissent ce morceau fameux du Dante, où le poëte parcourant les régions infernales, rencontre le comte Ugolin, qui se venge horriblement sur l'archevêque Roger, coupable de l'avoir fait périr de faim avec ses quatre enfans. Je ne connois dans aucun poëte une peinture aussi forte, aussi terrible: c'est un *beau horrible*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Malgré le bizarre qui y regne, on y découvre un pathétique lugubre & touchant. Un cœur sensible est d'abord révolté, mais bientôt il s'intéresse pour un pere malheureux; il frémit en pleurant, & parvient jusqu'à ce moment de trouble, qui tout à la fois déchire & attendrit;

quelques traits pourront affliger la juste délicatesse du lecteur, mais il n'étoit pas possible de supprimer les teintes sombres & vigoureuses de ce morceau vraiment original. Le Dante est parmi les poëtes ce qu'est le Caravage parmi les peintres : ses tableaux font souffrir, mais on reporte l'œil sur eux d'une maniere involontaire. Ce seroit ici le lieu de faire une dissertation sur ce singulier mouvement de l'ame humaine ; mais j'aime mieux revenir au Dante. On a tout analysé lorsque l'on a senti.

[*C'est le Dante qui parle.*]

J'AVANÇOIS à pas lents sous ces voûtes ardentes,
Effroyable Océan de flammes dévorantes ;
C'est-là qu'un Dieu vengeur signalant son pouvoir
Enchaîna de ses mains l'immortel désespoir ;
Ici regne l'horreur, l'éternité commence ;
Passé ce seuil terrible, il n'est plus d'espérance.
Je vis un malheureux sur un autre acharné ;
(Dieu ! j'en frémis encor dans mon cœur consterné !)
Il lui rongeoit la tête ; & sa bouche cruelle,
Faisoit couler le sang sous sa dent criminelle.
Tel un tigre affamé, dans le fond des tombeaux

D'un cadavre hideux dévore les lambeaux.
Les os demi rompus de la trifte victime,
Se brifoient fous l'effort du cruel qui l'opprime...
Arrête, m'écriai-je, hélas ! que t'a-t-il fait ?
Pour te juftifier quel eft donc fon forfait ?
D'un homme, fur ton front, fe peint le caractere,
Qui te rend ici-bas, miniftre de colere ?

Ce malheureux levant des yeux défefpérés,
De douleur, de vengeance & de rage égarés,
Où même on déméloit une barbare joie,
Effuyoit aux cheveux de fon horrible proie
Son vifage fouillé d'un carnage fumant;
Il éclate en fanglots & dit en frémiffant :
Hélas ! pourquoi veux-tu que ma voix lamentable
Retrace les horreurs d'un crime épouvantable ?
Sur ce monftre j'exerce un fupplice trop doux :
Il m'a fait éprouver le plus cruel de tous.
Tu ne peux concevoir ni deviner d'avance,
Quel pût être le crime en voyant la vengeance;
Tu la trouveras jufte : écoute, & malgré toi
Les pleurs de la pitié, de l'horreur, de l'effroi
Baigneront ton vifage à ce récit finiftre.

Des autels profanés, il fut long-tems miniftre,
Et fon cœur a conçu le plus affreux deffein,
Qu'un tyran inventif ait formé dans fon fein.
Après tous les débats d'une longue querelle

Nous formâmes les nœuds d'une paix mutuelle ;
Tranquille ſur la foi des ſermens les plus ſaints,
Banniſſant tout ſoupçon, je me mis dans ſes mains :
Je le vis comme ami, ſans crainte, ſans allarmes ;
Mais à peine mon bras eut-il quitté les armes,
Que ce lâche abuſant mes crédules eſprits,
Dans un cachot affreux me plonge avec mes fils.
Outrageant tous les droits & ceux de la Nature,
Dans cette tour fatale il combla ſon parjure,
Nous laiſſant ignorer quel ſeroit notre ſort ;
Incertains du ſupplice & certains de la mort.

Dès la premiere nuit, je fis un ſonge horrible.
Un ſpectre m'apparut : ſous un bras invincible
Il preſſoit mes enfans dans un étroit cercueil,
Et de leurs vains efforts il repaiſſoit ſon œil.
Tout rempli de terreurs, en ſurſaut je m'éveille :
Mes fils dormoient. Je prête en friſonnant l'oreille,
J'écoute... Et le marteau me dit qu'un mur épais
Ferme ſur nous la porte & la ferme à jamais.
Je reconnus alors l'horrible perfidie,
Et quels tourmens alloient terminer notre vie.
Éloignés des humains, du ciel abandonnés,
À périr par la faim nous étions condamnés !

Je cachai mes douleurs en perdant l'eſpérance.
Mais ne connoiſſant point un Prêtre & ſa vengeance,
Mes enfans innocens déchirés par la faim,

En fortant du fommeil me demandoient du pain.
Hélas ! Je les fixois d'un regard immobile;
Je retenois mes pleurs, & ma langue débile
Murmuroit des fanglots foibles & douloureux.
Comment leur révéler ces myfteres affreux ?
Le feu du défefpoir dans mes yeux étincelle ;
Et leur troupe interdite, ingénue & fidelle,
Crut lire le courroux fur mon front pâliffant :
Je ne pouvois parler & c'étoit mon tourment !
L'un d'eux me fit entendre une plainte innocente.
Mon pere, me dit-il, d'une voix fi touchante,
Jamais de tels regards ne tomberent fur nous...
Pardonnez...nos foupirs n'iront plus jufqu'à vous.
Je ne répondis rien : ô larmes paternelles,
Larmes de fang, hélas! que vous fûtes cruelles !

Un filence ftupide, enfant de la terreur,
De la feconde nuit vint augmenter l'horreur.
Que cette nuit fut longue, & que dans les ténèbres
Mon délire enfanta de fantômes funèbres !
Les foupirs étouffés de mes malheureux fils,
D'une oreille attentive étoient tous recueillis.
Chacun d'eux combattant fa douleur, fa mifere,
S'occupoit des tourmens que reffentoit fon frere,
Et dans ces momens même & d'horreur & d'effroi,
Tous les quatre à l'envi s'attendriffoient fur moi.
O Dieu ! quand je les vis au lever de l'aurore,

L'œil cave & presqu'éteint... eh! que devins-je encore?
Je voulus les tromper & consoler leurs maux ;
Mais, pour toute réponse, à travers des barreaux
Ils me montroient au loin des campagnes fertiles,
Des arbres qui plioient sous leurs fruits inutiles.
Un clair ruisseau baignoit le pied de cette tour,
Où la brûlante soif hâtoit leur dernier jour.
Pâles, exténués, sur leurs levres éteintes
La mort marquoit déja ses livides empreintes ;
Ils mouroient par degrés... Tout-à-coup un long cri
S'échappe avec fureur de mon sein attendri.
Il va se prolongeant sous cette voûte obscure ;
Mais, hélas ! tout fut sourd dans l'immense Nature.
Le silence revint dans ce cachot de mort....

Je déchire mon bras dans un cruel transport ;
De mon sang à grands flots je veux rougir la terre.
Chacun de mes enfans entre ses bras me serre :
O mon pere, arrêtez... oui, nous nous offrons tous,
Reprenez notre sang... nous le tenons de vous...
Conçois-tu ce moment?... Que ma propre substance,
Ne fut-elle un soutien de leur triste existence !
La lenteur du trépas le rendoit plus affreux.

Le premier qui mourut, le plus jeune d'entr'eux,
Le tendre & dernier fruit d'une mere éplorée,
Qui me le confia de terreurs dévorée,
Thadée, avec effort traînant ses foibles pas....

O mon pere, mon pere.... Il ſe jette en mes bras,
Il y meurt!... tour-à-tour ſes deux aînés ſuccombent,
Et rampant ſur les mains, c'eſt à mes pieds qu'ils
tombent.
Tous les ſons mal formés de leurs plaintives voix,
Sur ce cœur déchiré porterent mille fois.
Ils mouroient, renaiſſoient, & rouvrant la paupiere,
Du regard de la mort pourſuivoient l'œil d'un pere!

Un ſeul reſtoit, hélas ! en la fleur de ſes ans;
Robuſte, il ſurmontoit ces pénibles tourmens.
Dans un ſupplice affreux je le vis ſe débattre,
Et la tardive mort fut ſix jours à l'abattre.
Et moi, plus malheureux, qui ne pouvois mourir,
Moi, qui ne ſavois plus, ni pleurer, ni gémir;
Ceſſant de fatiguer d'inſenſibles murailles,
Seul, avec le tourment qui brûloit mes entrailles,
Je me roulois, muet, ſur leurs corps expirans
Pour les ſerrer encor de mes bras défaillans.
Je m'étendis ſur eux, à mon heure derniere.

Il me ſuivit bientôt, ce monſtre ſanguinaire.
Irrité des forfaits de ce Prêtre cruel
Dieu daigna le livrer à mon bras paternel.
Pour mieux venger mes fils, ſa ſuprême juſtice
Remit à ma fureur le choix de ſon ſupplice,
Avec plaiſir alors, deſcendant aux enfers...
Je lui rendrai trop peu les maux que j'ai ſoufferts.

Il dit. Et saisissant cette tête sanglante,
Y replonge aussi-tôt une bouche écumante.
Je fuyois, pénétré d'épouvante & d'horreur ;
Mais, lui qui triomphoit, enflâmé de fureur,
Il sembloit en tournant vers moi son œil féroce
Me forcer d'applaudir à sa vengeance atroce.

HINDELBANCK.

A HINDELBANCK, près de Berne, j'ai vu un tombeau d'une composition vraiment neuve; & qui, d'accord avec ce que la Religion nous annonce de plus sublime & de plus consolant, fait oublier toute l'horreur du trépas: le sculpteur s'écartant des formes usitées, n'a point peint la mort, mais la résurrection; & de tous les monumens que la sensibilité ou l'orgueil ont érigés, celui-ci vous frappe davantage, en ce qu'il offre la vie qui nous attend au-delà du cercueil.

Une jeune femme tendrement aimée, mourut en couche avec son enfant, en 175; son

époux affligé, voulut éternifer fa douleur : l'habile fculpteur s'eft tranfporté au moment où la voix de l'Eternel brifera la pierre des tombeaux, & ordonnera aux fépulchres de rendre leurs morts. Sous le cifeau de cet homme de génie, la couverture du tombeau fe fouleve & fe fend au fon de la redoutable trompette, qui rétentira au grand jour des rétributions. On voit cette jeune femme, époufe & mere, qui reffufcite avec fon enfant; mais le fentiment de l'immortalité eft peint dans fes regards fereins & majeftueux : d'un bras elle pouffe la pierre de fon tombeau, & de l'autre elle preffe fur fon fein fon enfant qui fe ranime comme elle : l'enfant paroît vouloir s'aider à fortir du fépulchre; & on lit ces mots fur la tombe :

Me voici, Seigneur, avec l'enfant que tu m'as donné.

Quelle fimplicité touchante !

C'eft une idée heureufe que d'avoir montré l'immortalité & la rédemption au fond d'un monument funebre, d'avoir peint dans le

cercueil

cercueil le bonheur du juſte & ſa premiere extaſe quand il entrera dans une nouvelle vie. Ici, en effet, la mort a perdu ſon aiguillon ; ce n'eſt plus un objet funebre, les rayons de l'eſpérance illuminent ce marbre & deſcendent dans la tombe, l'éternité commence, & cette figure ſemble dire, je renais pour la clarté des Cieux ; puis cette mere & cet enfant que la mort n'a point ſéparés, qui ſe retrouvent enſemble au premier ſon de la trompette éternelle, qui écarte les débris du ſéjour de la mortalité, & détruit l'empire du tems ; n'eſt-ce point là une image qui affecte l'ame délicieuſement ? Jamais on n'a peint le trépas ſous une couleur plus religieuſe & plus attachante à la fois.

Les figures & le tombeau ſont formés d'un ſeul bloc d'une pierre tendre : Mr. Nahll eſt l'auteur de ce rare monument : c'eſt dommage qu'il ſoit déja défiguré par des mains qui ont voulu le toucher, lorſque l'œil ſuffiſoit pour en admirer les beautés.

HERCULANUM.

Quel jour, pour les antiquaires, que celui où l'on annonça l'exhumation de cette ville ancienne! *Scaliger* & *Saumaise*, à cette nouvelle, auroient perdu la tête de joie; ils auroient baisé, ils se seroient mis à genoux devant ces manuscrits, que la patience la plus infatigable déroule attentivement, avec une lente & pénible adresse. Ces manuscrits ne signifient rien, le hasard a mal servi la république des lettres; n'importe, *Saumaise* & *Scaliger* auroient tout trouvé *divin*, *admirable*; ils auroient soutenu ensuite, que les tableaux qui manquent absolument de perspective, étoient supérieurs aux nôtres.

Le philosophe ne voit pas comme l'antiquaire: il considére les petits ustenciles d'après lesquels il voudroit deviner les mœurs de ce peuple antique, préférablement même aux tableaux, aux statues, à l'amphithéâtre:

ces objets d'un luxe recherché l'intéressent, & lui font dire tout bas : ce peuple étoit donc Epicurien ? cette cité atteste en effet la délicatesse, l'opulence, & les profusions de ses anciens habitans.

J'aime à retrouver dans ces ruines, tous les ustenciles de cuisine, le pain marqué du nom du propriétaire, le coussinet de la couturiere encore pourvu d'aiguilles & de dez à coudre.

Ce petit pain n'est-il pas le doyen de tous les pains pêtris sur le globe ? celui qui s'attendoit à le manger, ne prévoyoit pas certes que j'en ferois mention un jour, & que je m'extasierois d'avoir vu un pain intact très-bien conservé, & lequel a traversé dix-sept siecles de mangeurs de pain.

Le ciment qui couvre cette ville ensevelie, a pénètré, sans les gâter, dans l'intérieur de presque tous les édifices. Un ouvrier, en cherchant des matériaux, découvrit cette ville couchée dans son tombeau.

On vit sortir un peuple des entrailles de la

274667 A

terre : toutes les différentes attitudes des anciens sembloient renaître ; on y voit jusqu'au coloris : on a déterré jusqu'aux édits ; il y avoit des loix qui prononçoient la peine de mort contre ceux *qui passoient leur vie à ne rien faire :* oisifs des cafés de la capitale, qu'en dites vous ? Il paroît que les anciens étoient plus petits que nous, mais ils étoient mieux faits ; les jambes sur-tout présentent des muscles : l'exercice donnoit sans doute une grande souplesse aux nerfs. L'on est agréablement surpris de la variété des desseins ; c'est une galerie d'hommes en action.

Cette ville souterraine n'offre au jour néanmoins, que quelques portions de ses magnificences ; il faudroit la déblayer entiérement, & ce seroit alors un cabinet antique tout formé. Les travaux ont été interrompus ; les manuscrits qui sembloient devoir être précieux, n'ont offert qu'un livre sur la rhétorique, un poëme sur la musique : mais les sauvages de l'Amérique septentrionale ont leur musique & leur rhétorique qui valent à-peu-près la nôtre.

Il eſt fâcheux que le ſort n'ait point amené à la lumiere quelque ouvrage ſur la médecine, ſur la chymie, c'eſt-à-dire, ſur ces arts qui, dépendants d'une longue pratique, ou d'une ſuite non interrompue d'obſervations journalieres, ne ſe réparent pas d'eux-mêmes comme la muſique & la poëſie.

Cette ſuperbe cité ſortant de ſon cercueil, donne beaucoup à la curioſité; mais ne ſatisfait pas à beaucoup près, ceux qui cherchent la liaiſon des connoiſſances humaines, & qui ſoupçonnent que quelques ſecrets importants connus des anciens, ont été malheureuſement perdus pour les générations nouvelles.

FONTAINE-ANDRÉ.

DANS un pays où la nature développe les formes les plus majeſtueuſes, & les variétés les plus contraſtantes, je me plais à chercher des ſites pitoreſques; je les compare l'un à l'autre, & j'ai déja donné la préférence, à la

grande & impoſante vue de Neufchâtel, ſur celle même de Geneve, quoique réputée dans l'Europe une des plus admirables. Parmi les payſages romantiques, qui ſont empreints dans ma mémoire, je diſtingue éminemment l'*abbaye Fontaine-André*, placée ſur une des hauteurs qui couronnent la petite ville de Neufchâtel.

Cette abbaye antique, abandonnée, eſt ſituée au nord-eſt, ſur une colline fille du Mont-Jura : on monte à ce lieu agreſte par une route pierreuſe, pendant laquelle on ſe retourne plus d'une fois pour admirer la chaîne des Alpes ; puis l'on ſe trouve entouré de bois de chênes, au-delà deſquels on apperçoit de noirs ſapins.

Arrivé à l'abbaye, la vue eſt immenſe ; elle s'étend ſur le lac de Neufchâtel, ſur celui de Bienne & de Morat, ſur l'isle St. Pierre, où le mélancolique Rouſſeau auroit voulu paſſer ſa vie ſans écritoire & ſans papier; mais je ne ſais quelle étoile le pourſuivoit : il ne pût ſéjourner dans ces cantons ariſtocratiques, & n'a

trouvé la paix & le repos que dans le ſein d'une monarchie.

Ce local agreſte étoit au commencement du quinzieme ſiecle une abbaye de prémontrés : on a toujours admiré avec quel ſoin les moines ſavoient placer avantageuſement leur demeure ; ceux-ci entourerent la leur de prés & de champs fertiles : une fontaine dont l'eau eſt légérement ferrugineuſe, & un ſaint abbé, nommé *André*, conſacrerent le nom de l'abbaye, & y attirerent tous les dévôts du canton : on y envoyoit les malades, que l'eau de la fontaine & les prieres du ſaint homme guériſſoient : les femmes ſtériles alloient y chercher la fécondité, & cet uſage ſe prolongea même après la mort de l'abbé André. Enfin, dans ce tems-là, les religieux ſeuls étant lettrés, & capables de dreſſer des actes, ceux de Fontaine-André faiſoient à Neufchâtel l'office de notaires : ils tenoient régiſtre des événements remarquables, & tout concouroit à les rendre l'objet de la conſidération générale.

Ils en auroient ſans doute joui juſqu'à nos

jours, si les dogmes de *Calvin* prêchés par Guillaume Farel, l'un de ses disciples, n'étoient venus tout-à-coup en 1533, changer les esprits du peuple Neufchâtelois, & les enflammer d'un si grand zele pour la réforme, que messes, prêtres, moines, miracles, tout fut congédié : les religieux de *Fontaine-André* voyant qu'il falloit céder au torrent, plierent bagage, & se retirerent en Souabe, emportant avec eux toutes les généalogies Neufchâteloises, & les régistres qui contenoient les seuls documens existants de l'histoire ancienne de la Suisse.

Le Souverain s'étant emparé des biens ecclésiastiques, sur lesquels il donne un mince salaire aux prédicateurs, *Fontaine-André* fait partie aujourd'hui de ses domaines.

On ne voit pas sans surprise ni sans intérêt, l'église démolie, la tour du clocher encore subsistante, les arcs du cloître à moitié rompus, les pieds des troupeaux foulant les tombes des religieux, les instrumens aratoires près des débris d'un autel, les légumes croif-

fants où étoient les fonds baptifmaux ; le monaftere enfin, changé en métairie, & un fermier ayant pour fceptre un bâton noueux, à la place de l'abbé croffé & mitré.

Ses armes à demi-effacées par le temps, font à la porte de l'écurie où mugit la geniffe aux flancs arrondis ; des chiens à l'attache, aboyent dans l'antique facriftie ; les monuments gothiques de la fainteté du lieu, contraftent avec les inftruments ruftiques.

Rien ne m'a plus frappé que ce temple ruiné, ce couvent percé à jour, ce cloître atteftant par fes débris, la chûte du catholicifme ; il me fembloit voir l'apôtre de Geneve avec le fouet de la réformation, chaffer encore les ombres errantes des moines blancs.

C'eft Fréderic, aujourd'hui le doyen des Rois, qui a donné cette abbaye : quel nouveau fujet d'étonnement ! ce Roi du Nord eft fouverain fur les bords du lac de Neufchâtel : ce pays eft libre, & il a un Roi qui commande à plus de deux cent mille hommes !

Plus de pélerinages, de neuvaines, de ré-

cits de miracles ; la fontaine n'en fait plus ; les femmes & les filles accouchent avec douleur ; on ne fait plus le ſigne de la croix , dans un lieu où ce ſigne s'offre encore en relief de tous côtés.

Silence inſpirateur ! toi qui me ſaiſis au milieu des forêts épaiſſes, ou devant un grand horizon, c'eſt ici que tu m'as parlé. Combien d'idées confuſes ſe ſont emparées de moi ſur la petite plate-forme où je conſidérois ces récentes mutations ! un ſeul homme a changé dans vingt Etats l'antien culte...

Mon œil embraſſoit trois lacs à la fois ; les campagnes Bernoiſes où regnent d'heureux baillifs, la chaîne des Alpes , les ſapins du Mont-Jura , les alentours m'offroient des terres miſes en valeur ; mais je reportai ma vue ſur le monaſtere détruit, ſur le clocher qui penche , ſur les inſcriptions latines que perſonne ne lit : l'autel enfoncé, les fraiſes que l'on cueille où fût le cimetiere , & tout à côté des pierres ſépulcrales qu'on a briſées pour paver la ſalle du fermier , un reſte de confeſ-

sional qui sert de banc près d'une auge, tout dans ce lieu solitaire, fait naître des idées trop vives pour que le papier les reçoive.

La tradition ne manque pas d'insinuer, que ces religieux ont enfoui leurs trésors dans la terre; & chaque fois qu'on remue les décombres de cette église, on croit voir le ciboire, le calice, la patène & la croix, sortir de dessous les ruines.

En attendant, les pierres de l'église, arrachées par la cupidité, ont été vendues à des maçons, qui en ont formé les voûtes arrondies & les souterrains, où les Neufchâtelois ardents à veiller à la plénitude de leur cave, accumulent les vendanges sur lesquelles ils font d'adroites spéculations.

Oh! si la fortune me sourit, c'est auprès des arceaux rompus de ce cloître abandonné que je bâtirai ma demeure; je respecterai ces débris éloquents; je conserverai ces chapiteaux rongés, ces figures d'archanges sans aîles, qui attestent de grandes époques de l'histoire moderne. C'est en voyant ces tom-

bes, ces ſtatues mutilées, que je ſonge à la magnificence de St. Pierre de Rome, & que je me repréſente ce que ce beau monument pourra devenir un jour!

Fermier de cet endroit, n'abats point ce clocher qui penche, & qu'on voit de loin à travers les bois verdoyants: qu'il fait bien dans le tableau! le cadre en eſt immenſe: ce clocher rappelle le catholiciſme, le catholiciſme banni: n'abats point ce clocher, je veux l'enfermer dans mon domaine, je le payerai un jour tout ce qu'on voudra; s'il venoit à tomber, je bâtirois toujours ſous ce ſuperbe horizon; mais je bâtirois un peu plus loin....

Le jour que je regardois comme l'avant-dernier de ma vie, j'ai voulu revoir ce lieu pittoreſque, & boire encore de l'eau de la fontaine; j'ai ſalué l'amphithéâtre des Alpes avec un plaiſir profond & mélancolique; j'ai dit adieu à l'égliſe démolie, au cloître ruiné: en deſcendant la montagne, je me ſuis retourné, la lune éclairoit le clocher, & je fus ſaiſi de triſteſſe en le perdant de vue.

Que ne puis-je bâtir demain! là je ferois un jardin légumier, j'enrichirois la ville voisine des fruits potagers qu'elle dédaigne, qu'elle ne veut pas connoître; je démontrerois les ressources infinies de l'agriculture, & combien elles sont préférables à l'établissement de ces dangereuses fabriques, qui pour enrichir quelques particuliers, dégradent & dénaturent les races Neufchâteloises, en les enfermant dans des atteliers obscurs, & annullent les forces vivifiantes de ce petit Etat. On verroit dans mes jardins une pépiniere d'arbres fruitiers, & j'arracherois la vigne pour faire place au verger herbeux; j'occuperois les bras de ces hommes, qui au lieu d'enrichir quelques négocians, s'enrichiroient eux-mêmes, en fertilisant les bords du lac, en rendant le lac utile à un peuple qui en perd les avantages, pour peindre des indiennes.

Anglois, qui sentez la nature! ce lieu est digne de vous; accourez, venez le conquérir avec un peu d'or, je ne suis point jaloux de la possession, entrez seulement dans mes idées;

que le clocher reste debout, que mes pieds en coupent l'ombre lorsque je me promenerai au clair de la lune, & je célébrerai le nom du propriétaire qui aura conservé ma jouissance!

ÉPITRE D'HÉLOÏSE A ABAILARD;

IMITÉE DE POPE. (a)

DANS ce Temple sacré, qu'entourent des déserts,
Où la foi nous découvre un nouvel univers;
Dans ce séjour de paix, où l'ame recueillie
Reconnoît le néant du songe de la vie;
Quel feu victorieux, de la grace & des tems,
Quand je touche au tombeau se reveille en mes sens!
Tu le croyois éteint!... Amante infortunée
À de nouveaux tourmens te voilà condamnée!
Quoi, je les ai trahis ces sermens que j'ai faits!
Il est donc des penchans qu'on ne dompte jamais!

(a) Mr. Colardeau s'étant fait la réputation d'un excellent versificateur, par la seule traduction de ce morceau; tous ceux qui alors faisoient des vers, s'évertuerent sur le même sujet. Je fus atteint de la même maladie.

Arrête-toi, ma main... il en eſt tems encore...
O Dieu ! vois mes combats, Héloïſe t'implore !...
Loin d'elle un nom ſi cher... Ah ! s'il étoit tracé,
Que ce nom, ſous mes pleurs, diſparoiſſe effacé...
Que fais-je ? & qu'ai-je lu ?... Ma plume d'elle-même
A tracé par inſtinct, Abailard, que je t'aime !

Tu frémis & tu crains que ma coupable ardeur
N'arme enfin contre moi le bras d'un Dieu vengeur.
Je ne ſais s'il punit un moment de foibleſſe ;
Mais telle eſt de mes ſens l'impérieuſe ivreſſe ;
Pour arrêter ma plume, il tonneroit en vain....
L'amour, qu'il me pardonne ! entraîne ici ma main.

Séjour religieux, enceinte redoutable,
Où le cœur innocent ſe punit en coupable ;
Où parmi les ennuis & les gémiſſemens
Le tems appeſanti ne marche qu'à pas lents ;
Temple ! où près des autels, tremblante & proſternée,
J'ai veillé tant de fois d'ombres environnée,
Des marbres de nos ſaints embraſſant les genoux ;
Vous ſavez ſi du Ciel redoutant le courroux,
J'ai répandu ſur moi des larmes ſolitaires ?
Eh bien ! mes cris plaintifs, mes ſoupirs, mes prieres,
Des voûtes, des tombeaux la ténébreuſe horreur,
Ces autels & leur Dieu... rien n'a changé mon cœur.

Avec quels traits de feu tu peins ta tendre Amante,
Dans l'âge du bonheur & d'amour expirante,

Conduite tout-à-coup ſous ces lugubres tours,
Sépulchre des plaiſirs, où meurent les beaux jours !
Ici s'éteint l'amour, ici périt la gloire;
Ici le cœur s'immole en pleurant ſa victoire.

Ah ! du moins fais parler ton cœur & ſes deſirs ;
Mes ſoupirs répondront à tes triſtes ſoupirs.
Un Amant malheureux inventa l'art d'écrire ;
Sur un papier muet l'ame paſſe & reſpire ;
On ſoulage l'abſence, on brave ſes tyrans ;
Crainte, embarras, ennuis, & nos plus doux penchans,
Tout ſe dit, Abailard, ſans que le front rougiſſe :
Le ſentiment naïf abjure l'artifice ;
Ce langage ſecret de deux cœurs dans les fers,
Vole d'un pôle à l'autre adoucir les revers.

Tu me vantois l'amour, & je te crus ſans peine ;
Le remord diſparut à ta voix ſouveraine.
Tu régnois ſans effort ; tes vœux étoient mes loix :
Le Ciel même ſembloit s'expliquer par ta voix.
D'autant plus éloquent, d'autant plus redoutable,
Qu'à mes yeux des mortels s'offroit le plus aimable
Que dis-je ? je crus voir un de ces confidens
Des ordres du Très-Haut miniſtres éclatans.
Tu ſouriois comme eux : une flamme légere
Tel qu'un rayon céleſte animoit ta paupiere.
Sur un chemin de fleurs j'avançai ſans effroi,
Sans regretter ce Ciel que je perdois pour toi.

Tu

Tu voulus que l'Hymen consacrât notre ivresse.
Je te dis : gardes-toi d'outrager ma tendresse ;
Quand l'Amour nous unit, nous faut-il d'autres loix?
Est-il des nœuds plus sûrs, des liens plus étroits ?
L'Amour, enfant céleste, ennemi de la gêne,
Fuit d'une aile légère, à l'aspect de sa chaîne.
Et qu'avons-nous besoin de tous ces vains sermens,
Que la crainte commande aux vulgaires Amans ?
Ne prenons pour garant d'une flamme si belle,
Que ce charme inconnu que nous trouvons en elle.
D'un sentiment si pur, pourquoi faire un devoir ?
S'armer contre le crime est déja le prévoir.
Quand un Roi sur mon front mettroit son diadême,
Dedaignant sans orgueil l'éclat du rang suprême,
Et renonçant sans peine à vingt titres pompeux,
On me verroit choisir un nom plus glorieux ;
Nom cher à mon Amant, nom fait pour la tendresse,
Le nom simple & touchant, le nom de sa Maîtresse.
Titre dont je suis fiere : oui, tu m'enorgueillis.
Sceptres, trônes, grandeurs, qu'êtes-vous à ce prix ?
Que les indifférens condamnent mon ivresse ;
C'est dans ces cœurs glacés que l'Amour est foiblesse.

Trop heureux deux Amans l'un à l'autre attachés,
Toujours de leur bonheur également touchés,
Qui fuyant les détours, sans art, sans imposture,
Suivent en paix l'Amour, le Plaisir, la Nature ;

Ils jouissent ensemble, ennivrés de leurs feux,
Et l'univers trompeur a disparu pour eux...

Tel étoit notre sort: il n'est plus qu'un vain songe.
Quel réveil!... Dans l'abyme à jamais il nous plonge.
Ah! périsse ce jour!... Quels horribles tableaux!
Mon Amant... qu'on entraîne!... un fer... & des bourreaux...
Il tombe, il se débat dans leurs bras homicides.
Ah! cruels, contre moi tournez vos coups perfides!...
Que faisoit Héloïse en ces momens affreux?...
Ses pleurs, son désespoir, ses accens douloureux...
De tels monstres, quel Dieu pouvoit dompter la rage!...
Malheureux Abailard! abominable outrage!
Ma voix meurt... De mon front la brûlante rougeur,
En taisant le forfait, en révele l'horreur.

Il luit bientôt ce jour, où pâle, gémissante,
Me traînant aux autels, victime obéissante,
Je dis au monde entier un éternel adieu.
Je me jettai mourante entre les bras d'un Dieu:
Vains efforts! vain espoir d'une Amante insensée!
Toi seul, cher Abailard, t'offris à ma pensée.
Prêtres, Temple, flambeaux, tout avoit fui pour moi;
Mes sermens, si j'en fis, s'adresserent à toi.
Tu me donnois le voile, & mes mains languissantes
Le portoient avec peine à mes levres tremblantes.
Je sacrifiois tout, mon espoir, mon soutien;

Abailard, j'immolois ton amour & le mien.
Le Ciel fut étonné de ce vœu téméraire,
Et déjà l'Eternel allumoit son tonnerre.
Mais voyant mes remords, mes larmes, mes combats,
Au cri de mes douleurs il désarma son bras.

Sois sensible aux tourmens qui consument mon ame.
Viens, j'expire d'amour, je porte un cœur de flâme.
Que je boive à longs traits ce poison dangereux,
Ce poison enchanteur que j'ai pris dans tes yeux.
Repose sur mon sein;... que je retrouve encore
Ce sourire si doux & ce front que j'adore;
Ces regards de l'amour... Va, si j'en crois mon cœur,
La Volupté, pour nous, n'a point perdu sa fleur.
Ces momens fortunés, nous pourrons les connoître.
Ah! sous combien de traits le plaisir peut renaître;
Plaisirs chers!... dans tes bras je les goûterai tous,
Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.

Qu'ai-je dit? Ah! pardonne à mon trouble funeste,
A des vœux impuissans, que ma raison déteste.
Dans un cœur plein de toi, rappelle un Dieu vengeur;
Prends sa cause, Abailard, tu le rendras vainqueur.

Viens, & songe du moins que le devoir t'appelle.
Ne dois-tu pas tes soins à ce troupeau fidèle,
Que ta voix conduisit dans l'ombre des déserts,
Loin de ces vanités qui trompent l'univers?
Ce désert embelli sourit à ton ouvrage;

Nous adorons un Dieu ſous un toît moins ſauvage.
L'or vil du criminel à lui-même odieux,
N'a point forgé pour nous des vaſes précieux;
L'orphelin n'a point vu les tréſors de ſon pere,
D'un faſte ſacrilège orner le ſanctuaire.
Sous de ſimples dehors l'auguſte piété,
Brille de ſon éclat, belle de ſa beauté.

Accours, cher Abailard, nos Vierges inquiettes
Languiſſent loin de toi dans leurs triſtes retraites.
Les ſoucis ténébreux peſent ſur chaque front;
Parois, à ton aſpect ils s'évanouiront.
Les dômes & les tours de ces demeures ſombres,
Où le jour perce à peine, en combattant les ombres,
Vont luire d'un ſoleil plus pur, plus éclatant:
Cet aſtre radieux eſt l'œil de mon Amant.
Tout brille autour de lui, la Gloire le couronne;
Il répand ſes rayons ſur ce qui l'environne.
Mon pere, mon ami, mon frere, mon époux;
O toi qui réunis les titres les plus doux,
Rends-moi donc cette paix que tu m'avois promiſe:
Jette un œil de pitié ſur ta chere Héloïſe.

Plus de repos pour elle; & les jours & les nuits
Sont des ſiecles entiers comptés par ſes ennuis:
Rien ne la touche plus. La terre renaiſſante
Étale en vain l'émail de la ſaiſon brillante.
Ces lacs majeſtueux qui ceignent nos boſquets,

L'Aquilon qui mugit à travers les forêts,
Et ces ſauvages bois que ſans vaine culture,
De ſon ciſeau hardi façonna la nature,
A mes triſtes regards ont perdu leurs beautés.
Le morne déſeſpoir s'aſſied à mes côtés;
Sous ſon crêpe funèbre il éteint la verdure,
Et prête au zéphir même un lugubre murmure.
Je ne vois dans ce bois, ſous ces rians berceaux,
Qu'une terre ſtérile ouverte à des tombeaux;
Et le ſignal du tems eſt un ſon d'épouvante,
Où j'entends de la mort la voix ſombre & tonnante.

C'eſt ici cependant qu'il faut toujours gémir;
Tu l'as voulu, cruel, je n'ai ſçu qu'obéir.
Un jour notre union deviendra légitime:
Nos cendres au tombeau ſe mêleront ſans crime.

Grace! Dieu de bonté ſuſpends ton bras vengeur;
Je déteſte mon crime, & j'en chéris l'auteur.
Hélas! comment dompter une ardeur ſi puiſſante!
Dans ces ſombres priſons captive & ſuppliante,
Qu'il faut avant de vaincre eſſuyer de combats!
O mort! la paix du cœur n'eſt donc que dans tes bras?

Heureuſe mille fois une vierge innocente,
Qui trouve en l'Eternel cette paix conſolante;
Elle eſt avec le Dieu qui remplit l'univers,
Et ſon chaſte ſommeil lui peint les cieux ouverts.
Ses jours purs & ſereins ſe levent ſans nuage;

La tempête des ſens, long & terrible orage,
N'effleure point le calme où repoſe ſon cœur:
Et l'auſtere devoir ajoute à ſon bonheur.

Ah! qu'Héloïſe eſt loin de cet état tranquille.
Moi, que toujours dévore une flamme inutile;
Moi, qui de mon eſprit ne peut bannir ce jour
Où mon orgueil vaincu couronna ton amour.
Image dangereuſe, & ſans ceſſe préſente,
Comment peux-tu mourir dans le ſein d'une amante?

En ſonge quelquefois je vole ſur tes pas:
Je t'arrête, je crois te ſerrer dans mes bras.
Tout change... Sous les flancs d'une cime avancée
Où ſe briſent les flots d'une onde courroucée,
Sur les arides bords du vaſte ſein des mers,
Mon œil te voit monter ſur le trône des airs.
Un nuage brillant te dérobe à ma vue:
Je m'élance vers toi, je retombe éperdue;
Je m'éveille, & ſoudain la triſte vérité
Préſente à mon erreur ſa fatale clarté.

Rends graces au deſtin ſévere & favorable:
Nul déſordre des ſens ne te rendra coupable.
La nature eſt enfin d'accord avec la loi:
Ces redoutables feux ne vivent plus en toi.
Pourquoi donc m'éviter? Craindrois-tu ma préſence?
Eh! qui pourroit troubler ta paiſible innocence?
Tels que ſur les tombeaux ces vaſes pleins d'encens,

Exhalent près des morts des parfums impuissans,
Tels sont les vains soupirs de mon ame enflammée :
Ces soupirs près de toi se perdent en fumée.

Je t'aime, & c'est hélas ! sans espoir de retour :
Mais tout cruel qu'il est, je chéris mon amour.
Pour gémir, pour prier, je devance l'aurore,
Et de mes pleurs amers mon feu s'irrite encore.
J'éleve en vain des vœux enflammés par la foi,
Ton image se place entre le Ciel & moi :
Je la revois par-tout. Au pied du sanctuaire,
Et dans l'instant qui suit le terrible mystere,
J'entends ta voix parmi les hymnes de nos sœurs;
L'encens parfume l'air de ses douces vapeurs,
L'orgue éclate en concerts ; & mon ame en extase
Croit goûter dans ton sein le plaisir qui l'embrâse.

De mes sens révoltés tu vois l'égarement :
N'en crois pas abuser ; c'est l'erreur d'un moment.
Quand je couvre mon corps de cendre & de poussiere,
Lorsque j'envoie au Ciel mon ardente priere,
Et que la grace est prête à descendre sur moi ;
Viens arrêter la main qui m'éloigne de toi ;
Viens avec ces regards qu'anime la tendresse,
Au pouvoir de Dieu même opposer ma foiblesse.
Ah ! fuis plutôt... Je veux, & je te dois haïr ;
Il est tems de verser les pleurs du repentir.
Je sens l'espoir des saints & leurs flammes divines ;

Du monde sous mes pieds je foule les ruines ;
Cette nuit même encore, un prodige imposant,
Des rêves d'ici-bas m'a montré le néant.

Au fond des souterrains où siége l'épouvante ;
A la pâle lueur d'une lampe expirante,
Je veillois en priant... Une froide terreur
Auprès de ces tombeaux avoit glacé mon cœur :
J'allois mourir d'effroi. Sous ces voûtes funèbres,
J'entendis une voix qui sortoit des ténèbres ;
„ La paix, la paix, dit-elle, est au fond des tombeaux,
„ Et c'est là, chere Sœur, que finiront tes maux.
„ Là, frappant d'un seul coup la crainte & l'espérance,
„ La mort révele à tous la suprême science.
„ Autrefois, comme toi, je priois chaque jour ;
„ Je brûlois, je mourois des tourmens de l'Amour.
„ Le calme du trépas mit fin à mes allarmes :
„ Ici les malheureux ne versent plus de larmes ;
„ Et Dieu plus indulgent que les cruels humains,
„ Loin d'armer contre nous ses paternelles mains,
„ Pardonne à la foiblesse, & borne sa vengeance ;
„ Puissant par son tonnerre, & grand par sa clémence.

O vous, ombre sacrée, à qui je tends les bras,
Quand viendra le moment de cet heureux trépas !
Me voici... préparez vos palmes immortelles ;
Ouvre, auguste Sion, tes portes éternelles.
La foiblesse y reçoit un pardon généreux ;
La crainte est sur la terre & la Grace est aux cieux.

C'EN eſt fait, & je ſens mes forces défaillantes ;
Mon ame vient errer ſur mes levres mourantes.
Confonds-la dans ton ſein... en proie à mes remords,
Pâle & les yeux éteints je deſcends chez les morts.
Je tremble, je m'égare, & je te cherche encore.
Dieu me frappe... j'expire... Abailard, je t'adore !...
Héloïſe n'eſt plus ; tu ceſſes d'être aimé,
Si l'Amour abandonne un cœur inanimé...
La mort m'a préſenté ſon affreuſe lumiere ;
J'ai lu dans les cercueils : l'homme n'eſt que pouſſiere ;
L'univers n'eſt que cendre aux yeux de l'Eternel.
Mais lorſque je t'aimois, n'étois-tu qu'un mortel ?

Oui, je veux te frayer ce terrible paſſage.
Que dis-je? épargne, ô Ciel, ton plus parfait ouvrage!
Ajoute de mes jours à ceux de mon Amant ;
C'eſt du monde étonné le plus digne ornement.
S'il faut qu'il meure, hélas ! puiſſances immortelles,
Accourez près de lui, couvrez-le de vos aîles.
Ouvrez à ſes regards le ſpectacle des Cieux ;
Que ſon dernier ſoupir ſoit un ſoupir heureux.
Que ſon ame par vous en triomphe amenée,
Retourne à l'Être pur dont elle eſt émanée !

Puiſſe un même tombeau nous enfermer tous deux,
Rendre immortels nos noms, nos malheurs & nos feux ;
Et pour ma gloire, enfin, puiſſe la Renommée,
Apprendre à l'univers combien je fus aimée.

Si deux jeunes Amans remplis du même amour,
L'un par l'autre égarés visitent ce séjour;
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse;
Ils pleureront sur nous, sur eux, sur leur foiblesse.
L'œil humide & fixé sur ce triste cercueil,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil;
Et celui qui, rompant un douloureux silence,
Osera le premier gémir en assurance,
S'écriera... *C'est ainsi que malgré nos ardeurs,*
La mort assoupira la flamme de nos cœurs.

Pour toi, jeune Vestale, innocente & paisible,
Dont l'ame aux passions est encore insensible;
Quand chérissant le nœud que tu ne connois pas,
Dans ce Temple fatal on conduira tes pas;
Au récit de nos maux, loin d'être indifférente,
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente;
Interroge ton ame & préviens les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets.
Et lorsqu'au jour prescrit, de roses couronnée,
Trop crédule victime avec pompe amenée,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort;
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort,
Ces lugubres bandeaux & ces chaînes mystiques,
Tremble!... & jette un coup-d'œil sur nos froides reliques.

PLAN D'UNE ASSOCIATION.

IL n'eſt point d'inſtitution humaine, quelque abuſive qu'elle ſoit, qui ne parte d'un bon principe : celle des monaſteres avoit dans l'origine ſon utilité : c'étoient des vieillards qui ſe raſſembloient pour finir leurs jours dans la méditation & la priere. Enſuite, la ſuperſtition mélancolique s'emparant des eſprits, enferma dans des cloîtres, ſéparément, de jeunes hommes & de jeunes vierges, les aſſervit à des loix dures & bizarres, leur impoſa une obéiſſance aveugle, & livra leurs ames au combat des paſſions concentrées. L'abus des couvens eſt connu : chaque jour la raiſon aidée du pouvoir, le détruiſent ; mais pourquoi ne retiendroit-on pas l'idée primitive d'hommes qui ſe réuniſſent, pour jouir en paix des avantages de la ſociété ; qui mettent en commun leurs talens, leurs fortunes, leurs avantages reſpectifs, afin de les poſſéder

dans un plus grand degré? Cette idée m'a fait rêver ſouvent, & quiconque rêve au bien de ſes ſemblables, ne peut guère s'empêcher de jetter ſes penſées ſur le papier: voici les miennes ſur une aſſociation à laquelle on n'a point encore penſé, & qui d'après nos mœurs, réuniroit l'utilité à l'agrément.

Il eſt un âge où les illuſions de la jeuneſſe ſont diſſipées, les paſſions calmes, le caractere formé; où l'on apprécie les hommes & les projets, & où l'on eſt fait pour la raiſon & l'amitié: combien d'individus eſtimables & d'un état au-deſſus du commun, ſe trouvent à cet âge dans la ſociété ſans liens & comme iſolés dans la foule? la difficulté de parvenir aux emplois, à la fortune, de ſe marier, devient ſans ceſſe plus grande; on a parcouru la moitié de ſa carriere, les projets ont échoué, & la vieilleſſe qui ſe préſente en perſpective, fait déſirer l'aiſance & le repos. C'eſt alors que je voudrois qu'une ſociété plus intime s'établit entre ces êtres qui ne tiennent à rien; que des hommes de quarante ans, cul-

tivant les lettres & ayant entr'eux des rapports; des femmes de trente-cinq ans, ſpirituelles & d'un caractere aimable; tous égaux par leur état, & poſſédant une fortune médiocre, mettant en commun chacun une ſomme déterminée, choiſiſſant une demeure commode, véquiſſent enſemble dans l'union, la tranquillité, & l'aiſance, qui fait la douceur de la vie; libres des ſoucis domeſtiques, de ces tracaſſeries de famille dont preſque chaque maiſon eſt infeſtée, & donnant leur tems à l'étude, aux arts, & à l'amitié.

Les indignes cures de la maiſon, dit Montaigne, *voilà ce qui chagrine le plus les caracteres élevés & les cœurs délicats.* Il dit encore: *Je courrois d'un bout du monde à l'autre, pour chercher un bon an de tranquillité, plaiſante & enjouée.*

On la trouveroit dans la maiſon dont je tracerai le modele; & pourquoi ce modele ne ſe réaliſeroit-il pas? tous les jours il ſe forme des aſſociations pour trafiquer, pour bâtir, pour défricher, pour envoyer au loin

des vaisseaux, ou, hélas ! pour vexer le pauvre peuple. Les enthousiastes se réunissent, & des sages ne le feroient pas ! Ce n'est point la *charité*, ni le *renoncement à soi-même*, qui formeront cette union ; les hommes ne sont pas assez parfaits pour s'élever journellement à ces vertus sublimes. Il ne s'agit que d'ériger un sanctuaire à l'égalité & aux vertus sociales. N'est-il pas tems de voir une association de sages qui fassent par raison ce que tant d'autres font par intérêt, ou par fanatisme ? Qu'est-ce que la bonne société, si difficile à trouver, même dans les grandes villes ? c'est de vivre journellement avec quatre ou cinq hommes instruits & aimables, avec trois ou quatre femmes spirituelles. C'est en se contentant du commerce de peu de personnes, que la vie devient agréable & que l'on sent le prix de l'amitié : chacun fournissant sa part d'indulgence, de gaîté, d'attentions aussi-bien que d'esprit & de talens, il en résulteroit une fraternité qui feroit le charme de cette société. La nature nous crie *paix & union*, & l'âge

mûr ne nous demande que la tranquillité. Une vie ſimple & reglée, ſans contrainte, la fréquentation ordinaire des gens heureux, par un régime naturel, délivreroit l'eſprit & le cœur de cette ardeur pour le tracas de l'ambition, & le tumulte du grand monde que l'on contracte malgré ſoi. Cette maiſon pourroit être celle que nous dépeignoit Horace. Les penſionnaires ſeroient débarraſſés des ſoins journaliers que demande notre nourriture, & qui rempliſſent la tête de minuties : des loix ſaines y entretiendroient la décence ; le faſte & le cérémonial diſparoîtroient ; point d'égoïſte, point d'ennuyeux ni de déſœuvré : ces harpies qui infectoient le repas préparé par ce capitaine Troyen, ne ſe verroient jamais chez nous ; la table ſeroit bonne, ſaine, délicate, une converſation enjouée en feroit l'aſſaiſonnement ; on jouiroit des autres & de ſoi-même, de la nature & du plaiſir de la peindre, du travail & du loiſir, de la facilité de ſatisfaire ſes goûts ; enfin, de cette douce liberté qui embellit la chaumiere du philoſo-

phe, & que l'homme opulent ne trouve pas sous ses lambris dorés.

Chaque appartement seroit séparé ; il y auroit des salles communes, des jours où l'on se rassembleroit, d'autres où l'on seroit tout à soi. La Religion conserveroit ses droits. La nourriture de l'ame seroit entretenue par la lecture de quelques bons ouvrages de morale, ou de quelque histoire intéressante. Les regles du bien-être & de l'ordre étant généralement senties, seroient d'autant plus recherchées & suivies, que leur inobservance frapperoit davantage. Quels bons effets ne devroit-on pas attendre d'une institution qui nous enlevant à une vie frivole, ennuyeuse & dispendieuse, nous donneroit ces moyens de cultiver les arts & les sciences, & d'employer le tems d'une maniere raisonnable.

On voit au premier coup-d'œil, tout l'avantage qui résulte de cette association pour l'économie domestique : ceux que la modicité de leur fortune force à s'exiler à la campagne, ou, ce qui est pire, à se mettre dans

la

la dépendance, mettant en commun le mince revenu qui leur fournit à peine le nécessaire, se trouveroient tout-à-coup dans l'aisance. Supposez dix personnes de celles dont j'ai parlé, n'ayant que cinquante louis de rente; qu'elles fassent bourse commune; & voilà de quoi avoir une demeure commode, une bonne table, un bon feu, des domestiques; ajoutez-y l'agrément qui naît du rapport des goûts & la précieuse indépendance, & voyez si ces dix personnes ne peuvent pas être aussi heureuses que si la fortune les eut comblées de ses dons. Les riches ne sont pas toujours aisés; leurs fantaisies d'un côté, le pillage des valets d'un autre, les mettent à l'étroit; on les entend se plaindre au milieu de leur luxe: ici regneroit la simplicité, le bon ordre; il n'y auroit point de ces dépenses d'état ou d'étiquette qui nuisent à l'aisance intérieure; la regle sans tristesse, l'abondance sans profusion, assureroient à chacun une vie selon son goût, & une société selon son cœur. Ce n'est pas uniquement pour des célibataires que cette institution auroit

lieu ; deux époux qui n'auroient pas de famille à élever, ou dont les enfans feroient établis, y feroient reçus, & fûrement leur tendreffe conjugale ne perdroit rien à être mêlée avec l'amitié qui uniroit tous les affociés. Mais c'eft fur-tout pour l'homme de lettres que cette maifon feroit faite; à l'abri des atteintes de la pauvreté, il ne feroit détourné de fon travail, ni par les inquiétudes du befoin, ni par les foins importuns de l'économie; c'eft là qu'il vivroit vraiment en homme libre.

On ne travaille que pour jouir : chacun fe fait une idée de bonheur à fa maniere : les plus fages afpirent à la médiocrité d'état & de fortune, aux douceurs du fentiment, aux jouiffances de l'ame ; mais ce font des chimeres qui s'éloignent à mefure qu'on avance dans la vie. Le plan que je propofe n'en eft point une ; ce n'eft pas la république de Platon : il ne faut que raffembler des perfonnes aimables qui font difperfées, un *maître d'hôtel* intelligent régira mieux cette maifon que Pla-

ton lui-même ; & cette petite société ne dérangera point la grande, au milieu de laquelle elle vivra.

Le code sera court : j'ai parlé des loix générales ; les loix particulieres seroient adaptées au local : que ceux qui sont appellés par les circonstances à former cette heureuse association, méditent mes idées, perfectionnent mon plan : j'en ai dit assez : je suis prêt à me joindre à eux pour fonder cet asyle à la simplicité des mœurs & au mérite sans fortune.

Où seroit le local, me demandera-t-on ? en France & non ailleurs, & s'il se peut dans la partie méridionale. Et pourquoi me dira-t-on, en France ? parce qu'il n'y a de véritable esprit de société que dans ce Royaume ; parce qu'il n'y a ensuite rien de si libre qu'un pays soumis à une monarchie éclairée, sur-tout quand le monarque a vingt-six millions de sujets. Il en résulte une foule de rapports avantageux : il ne faut plus qu'une petite fortune indépendante : ailleurs le gouvernement est peut-être meilleur en théorie ; mais

les hommes gâtent le gouvernement. Nous résiderons en France, & tout considéré, pour jouir d'une plus grande liberté.

LA BATAILLE DE PHARSALE.

Ce jour si formidable où Rome & l'univers
Doivent vanger leurs droits ou tomber dans les fers.
Ce jour le plus fameux des fastes de la guerre
Où l'aigle doit à l'aigle arracher le tonnerre,
Il luit, mais à regret; le soleil attristé
Retarde en pâlissant son tribut de clarté.
Il ralentit son char, il n'avance qu'à peine;
Et forcé de céder à la loi qui l'entraîne,
Pour dérober Pharsale à son œil consterné,
De nuages épais il roule environné.

. . . .

Trois fois l'airain sinistre a donné le signal,
Et trois fois au combat défiant son rival;
Le bouclier levé, les enseignes flottantes,
César fait avancer ses troupes menaçantes.
César... de quel transport il s'élance animé!
Il dévore déja d'un regard enflammé

Et son rival, & Rome, & l'empire du monde.
. . . .
Pompée enfin s'avance, & le soleil naissant
Frappe de ses guerriers l'acier resplendissant.
Ils paroissent en feu : la Thessalie entiere
S'éveille à leur aspect, brillante de lumiere.
L'activité du chef, avare des momens,
Prescrit de ses soldats l'ordre & les mouvemens :
Divisés en trois corps qu'un nœud prudent rassemble,
Soutenus l'un par l'autre, ils combattront ensemble.
Il range autour de lui l'espoir des nations,
L'élite du sénat & de ses légions ;
Et dans les derniers rangs, aux bords de l'Enipée,
Sont placés tous ces Rois qui servent sous Pompée.
. . . .
Des deux partis alors s'entremêlent les flots ;
De meurtres, de forfaits, ce n'est plus qu'un cahos ;
Des plaintes des mourans, le mêlange effroyable,
Ne forme qu'une voix immense & lamentable ;
Voix lugubre de Rome à ses derniers instans ! ....

Voilà de beaux vers ; & cependant ils ne sont point de Mr. *de la Harpe* : cette fameuse bataille qui termina la guerre civile des Romains, fut *le tombeau* de la plus puissante des républiques qui aient existé. C'est *Lucain* qui s'est servi de cette grande expression.

Tout ſuccombe; du fer l'attentat ſe conſomme,
Que ta plaie eſt profonde, ô déplorable Rome !
Dans tes pertes ailleurs tu comptois les ſoldats,
Plus malheureuſe, ici tu comptes les Etats.
Là, tes fils de leur ſang rougirent la pouſſiere,
Ici, c'eſt le *tombeau* de la patrie entiere.

L'intérêt qu'inſpire ce grand événement politique, n'eſt point éteint dans le poëme de *Lucain.* La guerre civile qui arma *Céſar* & *Pompée*, a trouvé un poëte qui en a tracé le tableau d'un pinceau vigoureux & hardi; & s'il y a de grands défauts dans cet ouvrage, les beautés mâles l'emportent. On aura vu avec quelque plaiſir les vers que je viens de citer; qu'il me ſoit permis de tranſcrire encore le morceau de la *Pharſale*, où Céſar abordant en Epire avec une partie de ſes troupes, & las d'attendre le reſte de ſes troupes, ſe met en mer ſur une ſimple barque pour l'aller chercher. J'aurai rendu cet hommage à la mémoire d'un ami qui m'a daigné conſulter plus d'une fois dans ſes travaux, & à qui l'on n'a pas accordé toute la juſtice qu'il méritoit.

La nuit avoit calmé le tumulte des armes ;
Le ſommeil des combats diſſipoit les alarmes ;
Quand Céſar, au travers de ſon camp endormi,
Semble à pas ſuſpendus marcher en ennemi.
La garde veille, il veut tromper ſa vigilance ;
Inquiet, il s'arrête, il héſite, il avance :
Il lui dérobe enfin ſes pas myſtérieux,
Et ſe plaint en ſecret d'échapper à ſes yeux.
Sorti du camp, il vole, il parcourt le rivage ;
Il trouve, & c'eſt aſſez pour ce mâle courage,
Une barque attachée au débris d'un rocher ;
D'un œil impatient il cherche le Nocher :
De joncs & de roſeaux un toit vil & fragile,
Lui montre d'Amiclas la cabane tranquille.
Céſar approche, y frappe, & ſes coups redoublés
En font bruire & trembler les appuis ébranlés.
Amiclas s'élançant de ſon lit de feuillage :
„ Quel mortel, ſur ce bord jetté par le naufrage,
„ N'a, dit-il, pour eſpoir que mon humanité ?
A ces mots, il ſe baiſſe & d'un ſouffle hâté,
Ranimant d'un foyer la cendre preſqu'éteinte,
Y rallume un brandon & vient ouvrir ſans crainte.
Il ſait qu'une cabane, objet de leurs dédains,
N'a rien à redouter des avides humains.
Oh ! de la pauvreté calme pur & tranquille,
Toit ſimple, quel palais vaut ton paiſible aſyle !
„ La fortune t'éveille, elle vient te chercher,

Dit César, se montrant aux regards du Nocher,
„ Hâte-toi, viens guider ma course impatiente ;
„ L'éclat de mes bienfaits passera ton attente :
„ À ta barque, à la mer, livrons-nous à l'instant,
„ Et vole en Hespérie où le bonheur t'attend.
Ainsi César trop grand pour ce qu'il feignoit d'être,
Sous l'habit d'un soldat ne peut parler qu'en maître.
„ Ce bruit sourd des forêts, ces longs frémissemens
„ Qui parcourent les flots pénétrés par les vents,
„ Couvent, dit Amiclas, quelque rude tempête ;
„ Mais s'il le faut, partons, ma main, ma barque
est prête.
Ils s'élancent, la voile à peine les conduit :
Sur les flots tout-à-coup quelle effroyable nuit !
Les airs grondent, la mer se souleve, bouillonne,
Et la vague rapide à grands traits la sillonne.
À cet affreux signal le Nocher pâlissant,
„ Fuyons, dit-il, fuyons l'orage menaçant.
„ Les élémens ligués nous ferment le passage ;
„ S'il en est tems encor, regagnons le rivage.
Mais quel péril pourroit arrêter le héros ?
„ Non, non, dit-il, affronte & les vents & les flots :
„ Vogue, avance, & fais taire une crainte importune ;
„ Connois-moi ; tu conduis César & sa fortune.
Comme il parloit encor, d'un vol impétueux
Borée en tourbillons fond & siffle autour d'eux,
Frappe, ébranle la pouppe, & brise les cordages :

Bientôt de toutes parts accourent les orages;
Et les flots combattus, par des vents opposés
S'entrechoquent dans l'air, l'un par l'autre brisés.
Le danger croît, la nef de tous côtés poussée,
Vagabonde, & tantôt jusqu'aux astres lancée,
Et tantôt s'abymant dans les gouffres des mers,
Touche cent fois aux Cieux & cent fois aux enfers.
Le pilote erre au sein d'une nuit ténébreuse,
Que l'éclair fugitif rend encore plus affreuse;
Son art des élémens combat envain l'effort;
Il céde, il s'abandonne, il n'attend que la mort.
César, dans ce péril digne de son courage,
S'occupe de sa gloire & non pas du naufrage.

. . . .

Sceptres, fortune, honneurs, tout étoit disparu;
César touche à la terre, il n'a plus rien perdu.

Celui qui faisoit de si beaux vers, n'avoit ni morgue, ni hauteur, ni dureté; c'est de lui qu'est cette pensée juste, si noblement exprimée: *Le flambeau de la critique doit jeter un jour doux & pur qui éclaire, & ne pas ressembler à ces miroirs ardens dont la flamme blesse & dévore.*

LA MORT DE CÉSAR. (a)

LA mort de César eſt un des plus grands événements qui ſe ſoient paſſés dans l'hiſtoire ancienne, tant par ſa cauſe que par ſes ſuites. Six ſiecles de conquêtes, de gloire & de triomphes, n'avoient abouti qu'à concentrer la puiſſance romaine entre les mains d'un ſeul homme, ſorti d'une maiſon privée: il avoit formé le projet de régner ſur les Romains; & le vertueux Caton ſembloit être du ſecret de César, tant il l'avoit deviné: il le ſuivit dès le premier pas de ſon ambition, & mourut pour la cauſe publique. Tant de ſang verſé devoit-il reſter impuni? Céſar, il eſt vrai, fut un deſpote clément; mais il avoit uſurpé l'autorité ſouveraine, détruit la république,

(a) Cet extrait raiſonné d'un chef-d'œuvre théatral, ayant obtenu le ſuffrage de pluſieurs gens de lettres, je me ſuis fait un devoir de le retoucher.

& frayé le chemin à la tyrannie. Les monſtres qui regnerent après lui, prouverent aſſez que les poignards qui avoient percé ſon flanc, furent dirigés par des mains patriotiques. Si Octave & Marc-Antoine avoient été vaincus, Brutus & Caſſius rétabliſſoient la liberté romaine, & la prolongeoient pour pluſieurs ſiecles; & les Tibere, les Néron, les Calligula n'euſſent point monté ſur un trône où ils firent aſſeoir tous les crimes.

Jugé ſous ce point de vue, Céſar eſt un des hommes les plus coupables qui aient exiſté, & d'autant plus funeſte à l'humanité, qu'il a corrompu un génie grand & né pour la liberté & la gloire de la patrie.

Je ſais que la corruption avoit gagné le cœur de la république; que ſes vices hâtoient ſa perte, & que la puiſſance abſolue appartenoit à qui oſeroit s'en emparer: mais il reſtoit encore aſſez d'hommes vertueux pour ranimer la liberté; & Céſar, avec ſes qualités héroïques & ſon ingénieuſe clémence, empêcha les Romains de s'effrayer autant qu'ils l'auroient

dû : la fortune lui avoit rendu un important ſervice, en chargeant Ptolomée de la mort de Pompée, forfait qu'elle épargna à Céſar. Sa fantaiſie de porter le nom de *Roi*, lorſqu'il en avoit au fond toute la puiſſance, révéle une ſinguliere petiteſſe dans cette ame altiere & profonde, & ce fut cette foibleſſe qui éveilla les conjurés : ils virent qu'il étoit de leur devoir de faire un exemple aux yeux de l'univers. L'exemple fut infructueux ; mais il accuſa du moins l'extrème lâcheté des eſclaves qui depuis ramperent ſous les Empereurs Romains ; en ſe baignant dans leur ſang vil, ceux-ci ne firent après tout que punir leur baſſeſſe.

Le plus célebre des vengeurs fut Brutus : élevé dans la ſecte platonicienne, il s'attacha toute ſa vie à ce qu'il crut vertueux. Pompée avoit fait tuer ſon pere ; & Brutus ne le ſervit pas moins à Pharſale, parce qu'il ſervoit la république. Il épouſa Porcia, fille de Caton ; il s'environnoit ainſi de noms qui lui impoſoient de nouvelles vertus : il conſpira contre

César, & ne fit qu'obéir à la loi de Valérius Publicola; loi ſacrée à tout Romain.

On a voulu repréſenter cette action comme un parricide; mais Céſar étoit-il ſouverain? ne s'étoit-il pas élevé ſur la tête de ſes égaux? n'avoit-il pas préparé les horreurs du plus violent deſpotiſme, & rompu cet équilibre qui précipite une république plus avant dans l'eſclavage que tout autre gouvernement? quelques ſénateurs n'avoient-ils pas déja été d'avis de décerner à Céſar un droit général ſur toutes les femmes de la république? C'eſt ici qu'il faut dire avec J. J. Rouſſeau : *A ces noms de Brutus & de Caton, tout mortel doit s'incliner & baiſſer le front dans la pouſſiere.*

La lecture du teſtament de Céſar changea le peuple. Céſar laiſſoit une ſomme par tête à chaque pauvre citoyen, & ſes jardins au public. Le peuple s'arma de flambeaux, & courût embrâſer les maiſons des conjurés. Ce peuple ne méritoit point de tels vengeurs. Brutus ſût combattre; & dans ces circonſtances difficiles, ayant beſoin d'appui, il ne re-

lâcha rien de la févérité conftante de fa juftice; il blâma hautement la conduite de Caffius, fon ami, & fut inflexible à fon égard.

Antoine & Octave, qui bientôt devoient être mortels ennemis, eurent la victoire. Brutus avoit enfoncé l'aile que commandoit Octave; mais Antoine avoit eu le même avantage fur Caffius: celui-ci fe livrant trop tôt au défefpoir, & croyant Brutus mort, fe fit couper la tête par un affranchi: fa perte étoit ineftimable. En vain Brutus livra une feconde bataille fur le même champ; il fut défait; & n'envifageant plus de reffources, il fe jetta fur la pointe de fon épée. Il fut alors décidé dans les deftins de l'univers, que des monftres extravagans & barbares régneroient fucceffivement à Rome.

Tel eft le précis du tableau que Shakefpéare a peint dans tous fes détails majeftueux, fans oublier les moindres circonftances qui ajoutent à l'intérêt. Céfar n'eft guères repréfenté que comme victime; il n'eft point le perfonnage dominant, c'eft Brutus: les autres font

ennemis du tyran; lui l'eſt de la tyrannie : le génie de la république l'anime ſeul, & il lui auroit tout ſacrifié, juſqu'à l'amitié : il avoit (ce que ſi peu même de grands hommes ont eu) des principes fixes, & il déterminoit toutes ſes actions d'après eux : ſa vertu étoit rigide, parce que tel eſt ſon caractere; mais ſon cœur étoit tendre : pénétré du ſentiment de la juſtice, il mettoit le bien général de la patrie avant ſon intérêt particulier; & les reſſentimens, ainſi que les affections les plus cheres, devoient également s'anéantir devant l'utile & le juſte, qui ſeuls forment le beau moral, & la baſe de la ſociété.

Il haïſſoit Pompée; mais dès qu'il parut ſoutenir la liberté, il tira l'épée pour ſon parti. Il aimoit Céſar; mais lorſqu'il fallût le mettre dans la balance avec la république, il préféra la derniere.

Dès la premiere ſcène, on eſt ſur le ſol de l'ancienne Rome; on reſpire l'air d'une république : ce ſont des tribuns, qui oppoſés à Céſar, parlent aux artiſans & aux plébéïens : ceux-ci répondent avec familiarité, & ſe per-

mettent ces plaisanteries qui annoncent un peuple qui ne va point baissant un front tremblant & servile devant des magistrats populaires; ils veulent aller voir César & se réjouir de son triomphe.

César paroît, suivi d'un grand cortége: l'astrologue, qui, selon l'histoire, avoit prédit sa mort, fend la foule & l'appelle par son nom; on le fait approcher en face de César: *Prends garde aux ides de Mars*, dit l'astrologue; César l'envisage: *C'est un visionnaire*, dit-il, & il passe. Ce trait historique fidèlement conservé jette dans l'ame je ne sais quoi de mystérieux, qui la prépare à un grand événement.

Brutus & Cassius ne vont point aux jeux; ils restent ensemble. C'est Cassius qui sonde l'ame de son ami, qui l'interroge, qui a pressenti qu'il devoit entrer dans la conspiration, & qui la croit inutile & même coupable, si Brutus par sa présence ne la rend auguste & sainte. Brutus qui prévoit que bientôt la patrie va lui demander un grand sacrifice, se recueille pour peser ce qu'il doit faire: son ame

âme eſt tendre, & répugne au meurtre; mais le ſacrifice qui doit coûter ſi cher à ſon cœur, eſt devenu néceſſaire : il le ſent; mais ce n'eſt pas le tems encore de ſe montrer tout ce qu'il doit être, & il ſupplie Caſſius de ne pas vouloir pénétrer plus avant.

César revient des jeux; il n'eſt pas ſatisfait; tandis qu'Antoine lui a offert par trois fois la couronne, trois fois le peuple Romain a applaudi au geſte ſimulé de Céſar qui la repouſſoit : ſon ambition brûloit de la recevoir. Indigné ſecrettement de la conduite du peuple, l'effort que lui a coûté ſa diſſimulation, l'a fait tomber dans un accès d'épilepſie, auquel il étoit ſujet : il fait des remarques chagrines ſur le viſage have & le tempérament de Caſſius.

Caſca, témoin des ſpectacles & des jeux, eſt arrêté par Brutus & Caſſius : il leur fait le récit des baſſes adulations d'Antoine, offrant le diadême à ſon égal. Ce récit tranſporte le ſpectateur au lieu où s'eſt paſſé la ſcène, tant il eſt animé, & écrit dans ce ſtyle franc & pittoreſque,

qui caractérise le peuple. Casca haït la personne de César autant que la tyrannie ; mais ce n'est point à l'exemple des autres conjurés : c'est lui qui portera le premier coup, & il sentira du plaisir dans cette vengeance. Il faut observer que chaque conjuré a sa physionomie, & que le mot que dit l'un, ne peut jamais être appliqué à un autre. Casca n'est pas encore admis au secret de la conspiration ; mais il est invité à se rendre à un repas. Cassius qui n'a point vu Brutus se déterminer encore, projette de placer sur ses fenêtres des billets tracés en caracteres différens, & renfermant des exhortations & des reproches sur le calme qu'il affecte devant l'ambition tyrannique de César.

Une tempête affreuse & remarquable précéda le jour de sa mort. Shakespeare s'en sert habilement. Ciceron reconnoît Casca à la lueur des éclairs : Ciceron se retire ; mais Cassius erre dans la nuit, & le cri des élémens plaît à son oreille, comme le présage de la révolution : il ne pâlit point, il n'est point

effrayé ; il attend l'aurore du grand jour. Au ſein de l'orage, qui lance de tous côtés ſes traits foudroyans, il apperçoit un fléau plus deſtructeur ; c'eſt Céſar qui tonne en deſpote ſur le monde aſſoupi, & le deſpote eſt plus terrible & plus étrange que tous les autres phénomenes de la nature. L'entretien nocturne tourne ſur le projet que les ſénateurs ſe propoſent, qui eſt, de reconnoître le lendemain Céſar pour leur Roi. Caſſius porte la main ſur ſon poignard & ſur ſon cœur ; l'un affranchira certainement l'autre : il a le pouvoir d'abolir la ſervitude ; il enflamme Caſca qui devient un conjuré : tout ſubalterne & féroce qu'il eſt, il a ſa ſorte d'intrépidité. Cinna paſſe, & preſſe Caſſius d'engager dans leur parti le noble Brutus : c'eſt lui qui ſe charge d'attacher aux pieds de la ſtatue du Brutus qui a chaſſé les Rois de Rome, le papier qui doit lui parler au nom de cet ancien héros ; & Caſſius leur donne rendez-vous avant le jour, au logis de Brutus.

Au ſecond acte, Brutus ſeul, pendant la

nuit, enfoncé dans ses jardins, au haut d'une terrasse, d'où l'on découvre une partie de la ville de Rome, & le Tibre roulant à ses pieds, se promene dans les ténèbres que l'éclair sillonne par intervalle : il médite sur ce que Rome & l'univers attendent de lui : il ne se sent aucun motif personnel pour attaquer César ; c'est la cause générale qui l'exige : il éveille un de ses serviteurs ; celui-ci, en lui apportant un flambeau, lui remet un *billet scellé* qu'il a trouvé sur sa fenêtre ; Brutus l'ouvre, il y lit les vœux de Rome entiere ; il soupire : il n'a point dormi depuis la premiere idée que Cassius a portée dans son ame : profondément affecté des malheurs de Rome, sa douleur altére sa sérénité ordinaire : son serviteur lui dit que Cassius est à la porte & demande à le voir ; il mene avec lui la troupe liguée ; il n'a pas attendu l'aveu de Brutus : sa vertu pourroit-elle manquer d'adopter la conspiration? elle demande à l'avoir pour chef, & cet honneur lui appartient : il aura pu gémir sur un tel devoir, mais non flotter indécis entre César & Rome.

La ſcène des conſpirateurs a une marche ténébreuſe qui en impoſe à l'imagination. Les conjurés enveloppés de leurs manteaux, ſont rangés en demi-cercle & en ſilence; leurs mots ſont coupés : Caſſius & Brutus parlent à l'écart : tout ici eſt myſtérieux, ſombre & profond : c'eſt dans cet entretien que la mort de Céſar eſt arrêtée, puiſqu'il faut enfin délivrer le monde & la patrie : Brutus paroît, & comment ſe manifeſte l'aveu de cette ame grande & ferme ? par dire aux conjurés: *Poſez tous, l'un après l'autre, vos mains ſur les miennes* : Caſſius ajoute, *& jurons d'accomplir notre réſolution. Non, point de ſerment,* dit Brutus, *qu'ils jurent dans la cauſe injuſte, ces viles créatures dont les hommes ſuſpectent la foi : mais nous, ne gênons point le libre eſſor de nos courages; ne profanons point la vertu de notre entrepriſe par l'idée, que notre cauſe ou ſon exécution eurent beſoin d'un ſerment.*

On examine ſi l'on laiſſera Ciceron neutre, ou ſi on le fera entrer dans la conſpiration. Métellus Cimber dit : *Oh! ayons pour nous*

Ciceron : ses cheveux blancs nous gagneront la bonne opinion des hommes ; ils feront parler une foule de voix, qui loueront notre action : on dira que sa tête a dirigé nos bras : notre témérité, notre jeunesse disparoîtront ; tout sera couvert de sa gravité. Brutus répond : *Oh ! ne le nommez pas ; ne nous ouvrons point à cet homme : jamais il n'achevera ce que d'autres auront commencé.*

On ne pouvoit mieux peindre la vanité de Ciceron : il fut dupe par la suite d'Octave adolescent, qui fit tout de lui en flattant son amour-propre ; il avoit les qualités qui font les bons citoyens dans un Etat tranquille ; mais il ne pouvoit être utile dans ces tems orageux : les périls se grossissoient toujours devant ses yeux ; il ne sçut que pallier les maux de la république, & ne sçut point la défendre dans cette crise violente.

Decius demande, si l'on frappera quelque autre que César : Cassius donne sa voix pour que Marc-Antoine ne survive point à l'usurpateur : la politique exigeoit nécessairement

ce ſecond coup. C'eſt ici que le caractere de Brutus eſt ſublime, & que ſes paroles ont une majeſté qui confond : *Notre conduite, Caïus Caſſius, paroîtra trop ſanguinaire, ſi, après avoir abattu la tête, nous déchirons encore les membres, comme des meurtriers pleins de rage en donnant la mort, & de haine après l'avoir donnée ; car Antoine n'eſt qu'un membre de Céſar : ſoyons des ſacrificateurs & non pas des bourreaux : c'eſt contre l'eſprit de Céſar que nous nous élevons tous, & non contre ſon ſang ; il n'y en a point dans l'eſprit de l'homme : oh ! ſi nous pouvions atteindre à l'eſprit de Céſar, ſans déchirer le flanc de Céſar ! mais hélas ! pour cela il faut que le ſang de Céſar coule : eh ! mes amis, tuons-le avec fermeté & non avec furie : traitons-le comme une hoſtie offerte aux Dieux ; & ne le démembrons point comme un cadavre deſtiné aux vautours.*

Caſſius inſiſte ; & Brutus, en ne voulant point d'autre victime que Céſar, développe un cœur magnanime. Le reſte de la ſcène eſt d'un ton qui rapporte conſtamment à notre

oreille l'accent de ces fiers Romains, & qui remet sous nos yeux leurs gestes, & jusqu'aux traits de leur physionomie.

Les conjurés sortent à la faveur des ténèbres : Brutus appelle son serviteur ; il le voit endormi sous le feuillage ; & ce même homme qui doit faire couler le sang de César, ne veut point le reveiller ; il respecte son sommeil, & ce calme dont il est loin ; il jete tout attendri son propre manteau sur le corps de ce jeune homme, pour le préserver de la fraîcheur dangereuse de la nuit : quel trait de génie plus simple & plus caractéristique, pour montrer combien étoit humaine l'ame de l'assassin du tyran de Rome !

L'épouse de Brutus, inquiète d'avoir vu ce caractere égal & serein tout troublé, ignorant encore quel grand intérêt domine cette ame jusqu'alors inaccessible aux traits du destin, l'interroge avec tendresse : il dissimule ; elle insiste, & c'est l'éloquence persuasive du cœur qui met dans sa bouche ces expressions douces & insinuantes, capables d'arracher le secret le

plus important. Brutus résiste ; mais quand Porcia déploye la fierté de cette vertu romaine qui est vraie & profonde comme son amour, qu'elle parle de la blessure volontaire qu'elle s'est faite & qu'elle endure dans un courageux silence : alors le noble Brutus ne peut pas s'empêcher de l'admettre au secret de tous ces cœurs héroïques & généreux.

Un Romain nommé *Ligarius*, échappé à une maladie qui le conduisoit au tombeau, se traîne convalescent chez Brutus, & ne veut renaître que pour entrer dans l'action qu'il médite : il ne sait quel est le projet ; mais il lui suffit que Brutus est son chef ; il veut ignorer ce que sa vertu doit ordonner. Ce *Ligarius* a une physionomie particuliere & qui le distingue.

Cependant des présages menaçans ont épouvanté la femme de César ; elle veut faire passer ses allarmes dans le sein de son époux ; il les dédaigne ; elle le prie de ne point sortir de ce jour ; il se refuse à ses prieres : toutes les paroles de César por-

tent l'empreinte de ſon ame forte & décidée: les augures ſe ſont expliqués d'une maniere ſiniſtre : rien ne l'arrête ; mais Calphurnie pleure & Céſar eſt touché. *Decius* un des conſpirateurs, chargé du ſoin de déterminer Céſar à venir au ſénat, entre & compoſe ſon viſage. L'intérieur domeſtique du palais du maitre du monde, eſt ici ſupérieurement vu & ſaiſi. Calphurnie veut qu'on diſe au ſénat, que Céſar eſt malade : le fier Céſar ne veut pas envoyer un menſonge : il avoue à Decius que Calphurnie a eu un ſonge, dans lequel elle a vu ſa ſtatue verſer le ſang pur, & les Romains, le front riant, baigner dans ce ſang leurs bras nerveux.

Decius explique le ſonge en homme d'eſprit, en courtiſan adroit; il lui fait entendre que le ſénat a réſolu ce jour-là même de lui décerner une couronne : il raille habilement cette foibleſſe nouvelle pour Céſar de céder aux rêves de ſa femme. Céſar d'une voix haute demande ſa robe pour aller au énat.

Les sénateurs, dont la plûpart sont conjurés, viennent les uns après les autres saluer César. Brutus arrive le dernier, le front calme : il n'y a que la représentation qui puisse exprimer ici le sens, la profondeur & le tragique de ces paroles : *César, huit heures sont sonnées :* tous ceux du parti de Brutus l'entendent, & l'illustre victime ignore, tout ce que ces terribles paroles signifient. Antoine paroît, & le visage de César devient radieux de joie.

Sur le chemin qui conduit au Capitole, se trouve Artémidore qui a écrit un billet à César, par lequel il lui marquoit de se défier de Brutus, & ce billet qui l'avertissoit de son sort, se trouva effectivement dans ses mains, lorsqu'il fut tué. Artémidore s'enfonce sous une arcade, pour attendre César à son passage.

Porcia est dépositaire du grand secret; mais ce secret qui renferme les futures destinées de l'univers, qui tient à l'esclavage, ou à la liberté du monde, semble trop vaste &

trop pesant pour le cœur d'une femme : il en est comme accablé, & succombe sous le danger qu'il renferme. La fille de Caton conçoit une défiance salutaire d'elle-même, & se juge trop foible pour se trouver mêlée à des faits aussi importans. *O constance !* dit-elle, *soit ferme à mes côtés ! éleve un mur insurmontable entre mon cœur & ma langue. J'ai l'ame d'un homme ; mais je n'ai que la force d'une femme.*

Qui n'est ému d'un plaisir d'admiration en voyant Shakespeare descendre ainsi dans le cœur d'une femme, & en arracher ces traits qui étonnent par leur vérité ! Le grand événement approche ; Porcia agitée & renfermant son trouble, interroge tous ceux qu'elle rencontre : *quelque bruit est-il venu du Capitole ? César s'y est-il rendu ?* elle erre dans les allarmes ; elle apperçoit Artémidore avec son papier ; *tu as une supplique pour César .... J'en ai une, Madame*, & il s'éloigne ; elle dit à demi-voix, *Brutus, Brutus, que les Dieux te secondent dans ton entreprise !*

elle tremble de ce qu'elle a dit ; elle frémit dans la crainte d'avoir été entendue : quoi de plus vrai que cette ſituation, qui annonce un de ces faits extraordinaires qui doivent influer ſur l'univers ?

Un ſpectacle majeſtueux s'ouvre : c'eſt César qui s'avance au Capitole : le ſénat eſt en marche ; un gros de licteurs, de ſacrificateurs, de cliens, précéde les ſénateurs ; les trompettes ſe font entendre, le peuple borde les rues . . . . l'aſtrologue paroît immobile au premier rang du peuple . . . . Céſar l'apperçoit & lui dit, *les Ides de Mars ſont arrivées . . . . oui, Céſar, mais non paſſées*, reprend l'aſtrologue. Artémidore de ſon côté, le preſſe de lire ſon écrit ; & comme Céſar reçoit pluſieurs placets, il lui crie que l'objet de ſa requête touche Céſar de plus près.... *Ce qui n'intéreſſe que nous, ſera examiné le dernier*, (dit Céſar politiquement en préſence du peuple) : les conjurés obſervent le viſage de Céſar ; il ne change point ; il ſourit à ceux qui l'environnent : ce même

homme si fier qui a dit du sénat Romain, *qu'il attende*, affecte un front populaire, & se montre affable à tout citoyen.

Le moment où Cassius dit tout bas à Casca, *Cassius ou César ne repassera jamais sur ce chemin*, est remarquable. César s'assied au milieu du Sénat; il demande quels sont les abus qu'il doit réformer. Metellus Cimber s'inclinant, présente sa requête, & fléchit un genou. César lui répond : *Je dois te prévenir, Cimber, que ces basses adulations, ces génuflexions rampantes peuvent enflammer le sang des hommes vulgaires, & changer en vain projets d'enfans, les décrets arrêtés dans leurs premieres résolutions. N'aie point la folle pensée que le cœur de César lui soit assez rebelle, pour s'amollir & perdre son vrai caractere par ces moyens qui attendrissent les ames imbécilles, comme de douces paroles, de serviles & insinuantes caresses, des humiliations profondes, abaissées jusqu'à terre : ton frere est banni par un décret; si tu te courbes, si tu me flattes, si tu supplies pour lui, je te dé-*

daigne, Cimber, comme l'animal incommode que je repousse loin de moi. Apprends que César ne fait point d'injustice, & que sans une raison il ne se laisse point fléchir.

Brutus supplie & supplie en vain. Cassius abaisse son front & s'humilie tout aussi vainement, & César de dire : *Je fus ferme en voulant le bannissement de Cimber ; je demeure ferme en voulant qu'il reste banni.* Alors Casca s'écrie : *Poignards ! parlez pour moi ;* & l'usurpateur, qui humilioit ses égaux, est percé de vingt-trois coups ; tombant, il s'écrie : *& toi, Brutus, aussi !* il expire aux pieds de la statue de Pompée : Cinna, Cassius, crient : *Délivrance ! Liberté !*

On est présent à cet acte mémorable, par l'art ingénu & la grande fidélité du poëte. On voit, on entend les sénateurs : on voit fuir Antoine ; on voit Brutus qui s'apprête à monter à la tribune : les conjurés s'échauffent ; ils trempent leur épée dans le sang de César ; ils marchent, non en assassins, mais en hommes qui ont donné à leur pays le plus

grand des biens, la liberté. Brutus rassure Marc-Antoine qui reparoît: comme il craint la mort, il demande si l'on veut aussi le faire périr; Brutus lui répond: *Nous devons maintenant paroître sanguinaires & cruels; l'aspect de nos mains, de leur action qui est sous tes yeux, l'annonce: mais tu ne vois que nos mains, & cette sanglante exécution qu'elles ont faite; nos cœurs tu ne les vois pas, ils sont pitoyables, & c'est la pitié pour l'injure publique faite à Rome, qui a frappé ce coup sur César; comme la flamme chasse une autre flamme, ainsi la pitié étouffe une autre pitié.... seulement aie patience, jusqu'à ce que nous ayons calmé la multitude qui s'afflige elle-même de frayeurs, & alors nous te déclarerons la cause pour laquelle j'ai pu, moi qui aimois César lorsque je le frappois, agir ainsi.*

L'artificieux Antoine loue les conjurés de leur sagesse, & prend leurs mains sanglantes qu'il presse dans les siennes: en vain demande-t-il pardon à l'ombre de César; le lâche tremble uniquement pour sa vie: quand il est pleinement

„ élevé contre César ? voici ma réponſe : ce
„ n'eſt pas que j'aimaſſe moins Céſar, mais
„ j'aimois Rome davantage : auriez-vous
„ mieux aimé que Céſar fut vivant & mourir
„ tous eſclaves, que de voir Céſar mort, pour
„ vivre tous libres ? Céſar fut vaillant, je
„ l'honore ; il fut fortuné, je me réjouis de
„ de ſes ſuccès ; il m'aimoit, je le pleure ;
„ mais il fut ambitieux, je l'ai tué : ainſi du
„ reſpect pour ſa vaillance, de la joie pour ſa
„ fortune, des larmes pour ſon amitié, & la
„ mort pour ſon ambition.

„ Qui eſt aſſez lâche ici pour être un eſ-
„ clave ? s'il en eſt un, qu'il parle, car c'eſt
„ lui que j'ai offenſé : qui eſt ici aſſez ſtupide
„ pour ne vouloir pas être un Romain ? s'il
„ en eſt un, qu'il parle, car c'eſt lui que j'ai
„ offenſé : qui eſt aſſez vil ici pour ne pas
„ aimer ſa patrie ? s'il en eſt un, qu'il parle,
„ car c'eſt lui que j'ai offenſé. — Je m'arrête,
„ pour attendre une réponſe. "

Tout le peuple répond : *Perſonne, Brutus, perſonne.* Alors il éleve ſur ſa tête ſon poignard

ſanglant, & finit ainſi ſa harangue : „ J'ai tué
„ mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ;
„ je garde le même poignard pour moi, dès
„ que ma patrie aura beſoin de ma mort."

Tous les plébéïens tranſportés, veulent le reconduire en triomphe à ſa maiſon, lui élever des ſtatues, &c. Parmi ces acclamations, il en échappe une qui repréſente bien l'inconſéquence de la multitude, & qui marque la profondeur du génie de Shakeſpeare. Un de ces plébéïens s'écrie : *que Brutus ſoit fait Céſar.* Ainſi au moment qu'ils ſe réjouiſſent de la mort d'un Roi, ils veulent en élever ſubitement un autre ſur leur tête. Brutus ſe perd dans la foule, tandis que Marc-Antoine conduit le corps de Céſar, porté ſur un cercueil & couvert d'un voile.

Antoine eſt monté dans la même tribune où vient de parler Brutus. Après les rumeurs le ſilence ſuccede, Antoine en profite. Non, jamais l'éloquence n'eut plus d'art, d'adreſſe & de preſtige : la harangue eſt telle, que dans la place publique, près du Capitole, malgré

notre juste aversion pour César, nous nous serions sentis émûs comme le plus grossier plébéïen; & si quelque discours au monde nous a montré les dangers de l'éloquence, c'est la fameuse harangue de cet Antoine.

Il avoit été formé à la guerre & à la politique par César. La moitié de cet homme dangereux vivoit encore; & tandis que Brutus & Cassius, serviteurs désintéressés de la patrie, étoient pour ainsi dire eux-mêmes étonnés du meurtre de l'usurpateur, Antoine, au milieu de ses feintes larmes, s'apprêtoit à recueillir le fruit d'une action dont il ne gémissoit point intérieurement.

Le discours d'Antoine nous afflige assez, pour que nous consentions à en extraire quelques morceaux. Le triumvirat qui alloit se former bientôt, est dessiné, pour ainsi dire, dans cette harangue insidieuse & malheureusement sublime. Ce peuple qui s'émeut, quand il apprend que César par son testament, légue à chaque citoyen soixante-quinze dragmes; qui est touché, parce qu'il hérite de ses jar-

dins ; qui prend des tisons allumés, à la vue de quelques taches sanglantes qui couvrent le manteau du tyran, dès-lors avoit perdu de vue la république, & tendoit les mains aux fers de l'esclavage : ce n'étoit plus qu'une populace qui s'agitoit sans motif ; elle déchire un mauvais poëte, parce qu'il portoit mal-à-propos le nom de *Cinna* : il a beau s'écrier qu'il n'est point un *Cinna*, *un conspirateur* ; il est mis en piece *à cause de ses vers.* Ce dernier trait de pinceau que l'étonnant Shakespeare a tracé d'après un trait historique, sert à caractériser cette populace qui rit & plaisante même lorsqu'il faut saisir l'occasion de rétablir la liberté. Sans doute ce n'étoient point là les hommes faits pour entendre les Cassius & les Brutus, &c.

Le sénat auroit dû les seconder, faire ce qu'ils n'avoient pas osé, mettre à mort cet Antoine, ne fût-ce qu'à raison de son éloquence, étouffer les espérances du jeune Octave, & proscrire la mémoire de César. Les conjurés représentoient la république ;

mais le sénat fut foible, & ne vit pas qu'Octave & Antoine se reconcilieroient au plutôt, pour accabler Brutus & Cassius. Ciceron auroit pu faire un poids dans la balance ; & quand je vois son inaction combinée, le foible emploi de ses lumieres, ses caresses envers Octave, je l'accuse hautement d'une partie des maux qui accablerent dans la suite cette malheureuse république ; & sa tête & ses mains attachées à la tribune aux harangues, où il auroit dû tonner, paroissent le salaire de son incertitude coupable.

Quel fut le résultat de la timidité du sénat! le voici : Antoine, Octave, & Lépide dresserent la *table des proscriptions*, & en piquant des noms inscrits sur cette liste fatale, tuent de loin les citoyens avec la pointe de leur stilet : ils partagent l'Empire romain en trois parts, & se font un paisible échange de meurtres contre meurtres ; l'un dit à l'autre : *ton frere doit mourir ;* il répond : *j'y consens ; mais tu piqueras ton neveu .... soit....* & la mort suit fidèlement cette légere empreinte.

L'avarice d'Antoine, pour hériter des legs faits par César à plusieurs patriciens, ajoute leurs noms innocens à la liste des proscrits; lui qui disoit, *honorer la mémoire de César!* lui qui prétendoit venger sa mort! ce monstrueux & inconcevable despotisme, qui ordonnoit le carnage, étoit formé de trois têtes, dont une étoit imbécille; il siégeoit dans une islette, d'où il commandoit les assassinats, & soudain le fer des soldats de la patrie se tournoit contre le reste des vrais citoyens, faisoit couler des rivieres de sang; & quand il sera opposé à lui-même & divisé, il foulera encore l'Empire romain, non moins terrible & sanguinaire: c'est ce qu'avoient prévu Caton & Brutus, & ce que toute leur valeur ne pût empêcher.

Brutus a tirée l'épée contre l'union de ces trois scélérats, nés pour ainsi dire, du sang de César; car il leur avoit donné l'exemple des attentats qu'un seul homme peut exercer sur la foiblesse des autres hommes. Brutus entraîne avec lui l'élite des Romains: ils sont

en assez grand nombre pour faire renaître la liberté du sein de la guerre civile : c'est la plus affreuse de toutes, il est vrai, mais aussi quelquefois la plus utile.

Brutus, dans toutes ses courses, ne fit point ce que tant d'autres capitaines ont cru devoir faire : il ne se relâcha point de la sévérité impartiale de sa justice, & n'accorda rien aux circonstances, lorsqu'il s'agissoit de blesser légérement l'équité. Rigide observateur de ses loix, il nota d'infâmie, par jugement public, un lieutenant accusé de concussions par les Sardiens : Cassius avoit intercédé pour cet homme qu'il connoissoit, & qui d'ailleurs pouvoit être utile ; mais Brutus fut inflexible : son ami blâma ce jugement qui censuroit sa conduite, & il croyoit de plus, qu'il est des tems où il faut ménager ceux qui marchent ensemble sous les drapeaux de la guerre : il se contentoit de leur faire des reprimandes secrettes. Brutus appuyé sur la justice, comme sur une base inébranlable, tança cette foi-

blesse, & dit à Cassius, *souviens-toi des Ides de Mars : nous avons tué César, qui ne vexoit pas les peuples en personne ; mais qui enduroit qu'ils fussent vexés par ceux qui s'appuyoient de son autorité : il eut mieux fallu souffrir les brigands amis de César, que d'autoriser dans les nôtres des présents infâmes, & par-là mériter le nom de leurs complices.* A de tels reproches, Cassius s'enflamma, son cœur se déchira de se voir outragé. Plutarque dit, *qu'après des plaintes réciproques de la plus grande véhémence, ces deux grands hommes se mirent tous deux à pleurer :* c'est ce qui a fourni à Shakespeare la scène la plus sublime qui ait jamais été tracée sur aucun théâtre ; n'eut-il fait que cette scène, il seroit immortel.

Non, jamais la sainte colere de l'amitié, sa tendresse, sa fureur, sa rigueur utile, sa fermeté héroïque, son ton pénétrant, mâle & passionné, n'ont été exprimés d'une maniere plus expressive, plus grande & plus touchante : qui lira cette scène d'un œil sec,

n'aura jamais ſenti, même imparfaitement, le choc de deux ames ſenſibles, invinciblement liées l'une à l'autre, & qui s'offrent leurs devoirs reſpectifs ; plus elles s'aiment & s'eſtiment, plus elles ſe frappent avec violence ; elles ſont vraies l'une devant l'autre ; elles ſe révélent tout ce qu'elles ſentent ; elles ne craignent point de ſe bleſſer pour s'aggrandir & ſe perfectionner ; elles s'épurent dans cette agitation inteſtine, & la douleur leur ouvre le chemin de la volupté : ils pleurent, ces amis ! ils pleurent des coups qu'ils ſe ſont portés ; & au moment du repos, quand le cœur long-tems ému, commence à ſe calmer, ils ſe pardonnent ces cruautés généreuſes ; leurs yeux ſe rencontrent, leurs mains ſe ſerrent, & de nouveaux liens enchaînent ces ames fraternelles . . . . il faut lire cette ſcène au-deſſus de nos éloges.

C'eſt après que Caſſius s'eſt emporté violemment contre ſon ami, qui lui a remontré ſes torts, c'eſt après la réconciliation,

c'eſt lorſqu'il s'étonne d'avoir vû le front de Brutus altéré, que celui-ci lui répond tranquillement, *nul homme ne ſupporte mieux la douleur que moi.... Porcia eſt morte :* & que répond Caſſius au déſeſpoir que lui inſpire cette nouvelle, & d'avoir pu ajouter au chagrin de ſon frere, de ſon ami, dans des momens auſſi douloureux ? *elle eſt morte ! & tu ne m'as pas tué* : que ce trait renferme de chaleur & de ſentiment, où en trouver un plus pathétique, & qui laiſſe dans l'ame une impreſſion plus profonde ?

La mort de Porcia n'abat point l'ame de Brutus : de trop grandes deſtinées ſont en dépôt entre ſes mains, pour qu'il ne veille pas avec intrépidité aux ſoins qu'elles exigent : il délibère avec Caſſius & Meſſala : *faut-il marcher vers Philippe ?* (ville qui tiroit ſon nom du pere d'Alexandre), *faut-il marcher vers l'ennemi ?* les avis ſe partagent : Brutus veut marcher : Caſſius ſe rend, & l'on ſe ſépare.

Brutus reſte ſeul avec ſa douleur ; elle

eſt profonde. Porcia eſt morte ; femme digne de lui ! il eſt chargé du poids de la liberté romaine ; il eſt agité de penſées graves & mélancoliques : l'hiſtoire fait mention de la figure hideuſe du mauvais génie de Brutus, qui lui apparut à ſon départ de l'Aſie : ce fut Brutus lui-même qui en fit publiquement le récit : ce n'étoit pas aſſurément un viſionnaire : il étoit intrépide & ſenſé, philoſophe & véridique : il crut avoir vu ce qu'il n'avoit pas vu, comme il arrive lorſque l'ame eſt livrée à une méditation continue & battue par des idées tumultueuſes.

Shakeſpeare a tiré un grand parti de ce fait : c'eſt l'ombre de Jules-Céſar qui apparoît à l'entrée de la tente de Brutus, couvert de ſon manteau ſanglant, le bras étendu & dirigeant un doigt vers la terre ; le ſpectre lui annonce la mort aux champs de Philippe.

L'on trouvera peut-être que Shakeſpeare a donné à cette piece une trop grande extenſion ; car l'on y voit les champs de Phi-

lippe, même les tentes avancées des deux armées, celle d'Antoine & d'Octave; mais le poëte pouvoit-il couper ici la majesté du tableau & interrompre la suite des événemens? C'est un grand fait d'histoire qui est un, & les faits s'enchaînent, non moins par leurs rapports, que par l'attention qu'ils commandent: l'on ne peut être pleinement satisfait qu'au dénouement: ce sont les combats de la liberté; il faut qu'elle soit triomphante ou vaincue, avant que l'on consente à voir tomber le rideau: l'imagination est remplie, mais elle n'est point accablée; elle suit sans effort cette chaîne de faits imposans, qui tiennent tous au même principe; l'action se précipite vers la fin, & les scènes sont courtes & vives.

L'armée de Brutus est descendue des hauteurs, & a quitté la chaîne des montagnes: elle semble défier Antoine; il dit à Octave de mener au pas son armée sur la gauche de la plaine: celui-ci dit qu'il tient la droite, & qu'il ait à prendre lui-même la gauche. An-

toine ſe plaint d'être contrarié dans ce moment de criſe ; & le jeune Octave lui répond fiérement : *je veux que cela ſoit.* On croit entendre dès-lors le maître futur du monde, qui devoit mettre à ſes pieds ce même Antoine, & aſſervir tous les Romains à l'aſcendant de ſon artificieux génie : & l'on ne peut trop admirer, en même tems, combien Shakeſpeare eſt heureux à peindre d'un ſeul trait.

Les quatre généraux s'avancent entre leurs armées, & Brutus s'adreſſe le premier aux ennemis : cette conférence eſt d'une préciſion énergique : l'ambitieux Antoine feint toujours de vouloir venger la mort de Céſar, & Octave parle de même : Caſſius les outrage véridiquement : ils ſe ſéparent pour combattre. Caſſius a des preſſentimens ſiniſtres, & ne voudroit pas livrer la bataille ce jour-là. Entretien des deux amis : c'eſt peut-être le dernier qu'ils auront enſemble ; s'ils ſont vaincus, que doivent-ils réſoudre ; marcheront-ils honteuſement au char du coupable triomphateur. Brutus blâme Caton de s'être

donné la mort à lui-même : il faut périr par les armes & les armes à la main : ils se font un éternel adieu s'ils sont assez malheureux pour ne point vaincre, & sortent avec leurs légions.

Shakespeare offre le spectacle de la bataille dans ses détails : nous avouons que cette partie du cinquieme acte est d'une exécution presqu'impossible : mais quand l'homme de génie a tracé l'art d'après les grands tableaux que le sujet ordonne, ce n'est point de sa faute, si la foiblesse des machines de théâtre ne peut répondre à son plan magnifique, & justement conçu : il est fait du moins pour le plaisir de l'imagination, qui ne se sent point bornée, ni attiédie par des récits imparfaits : l'opulence des Souverains pourroit du moins atteindre à cette grandeur : leur prodigalité n'a pas toujours eu pour but des objets aussi nobles : elle pourroit s'exercer sur un spectacle qui rameneroit sous nos yeux les plus grands des humains, & qui pourroit élever

élever les caracteres à leur hauteur : que notre petite scène de dix pieds quarrés s'étonne de l'étendue que Shakespeare imprime à la sienne ; des acteurs & des spectateurs accoutumés à des conversations rimées qui se font toujours debout, doivent trouver étrange cette grande action qui embrasse la vérité de tant d'objets, & sans confusion : mais les idées rétrécies d'un peuple, ne seront jamais celles d'un autre qui plane avec plus de liberté.

Quoiqu'il en soit, l'art est indépendant de la représentation, & peut très-bien subsister sans son secours. La lecture du cabinet est souvent plus profonde, plus attachante que le jeu menteur du débile comédien qui, au premier geste, détruit si souvent le héros. Autre vérité que ne concevra pas davantage tel spectateur Parisien, qui va jusqu'à attacher inséparablement tel rôle à tel visage.

Une erreur fatale cause la perte de la bataille ; le destin ne se déclare point pour le

parti le plus juſte : Caſſius retiré ſur une éminence, ne voyant point revenir Brutus, prend de la cavalerie qui venoit à ſon ſecours, pour celle des ennemis : il ſe voile le viſage, appuye ſur ſon cœur la pointe d'une épée, ſe précipite & meurt. Brutus apprend ſa mort, née d'une fauſſe conjecture ſur le ſort du combat ; il approche du corps avec le jeune Caton, Meſſala & d'autres officiers : il prend ſa main froide & la preſſe contre ſon cœur. *Toi, le dernier de tous les Romains, adieu, repoſe en paix : il eſt impoſſible que jamais Rome enfante ton égal !* (à ceux qui l'environnent) : *la troiſieme heure finit : avant la nuit, Romains, nous tenterons encore la fortune dans un nouveau combat.*

Elle ſe déclare une ſeconde fois contre lui, malgré ſa valeur : l'aile gauche, compoſée de l'armée de Caſſius, ne fit aucune réſiſtance : on croit ſe ſaiſir de Brutus en la perſonne d'un Romain qui prend ce nom pour mourir à ſa place ; mais le fer du ſoldat

tombé devant ce nom respecté. Brutus traverse une riviere ; il demeure quelque tems sur l'autre bord : la défaite est entiere ; il n'envisage plus de ressources, & il ne lui restoit pas en effet quatre légions : il vouloit se faire jour à travers les troupes ennemies ; ses troupes refuserent de le suivre. Inutile à la patrie, il meurt comme Cassius en disant ces mots qui peignent Brutus jusqu'à son dernier soupir : *César, maintenant appaises-toi, je ne te tuai pas la moitié d'aussi bon cœur.* Mais il faut lire la scène où Brutus, prèt à quitter la vie, implore un fatal service, & les réponses qu'il reçoit.

Le respect qu'on eût pour ce grand homme, fut si grand, qu'Octave & Antoine vainqueurs, ayant trouvé Brutus mort, couvrirent son corps d'un riche manteau de pourpre, & chargerent un esclave de ses funérailles. Antoine envoya les cendres de Brutus à Servilie sa mere ; c'est ce que Shakespeare a voulu exprimer, en faisant dire à Antoine, sur le corps de Brutus :

de tous les Romains, ce fut-là le plus noble : tous les conspirateurs, hors lui seul, ne firent ce qu'ils ont fait que par jalousie du grand César : lui seul entra vertueux dans leur ligue ; il n'eut qu'une pensée, le bien & l'intérêt de tous : sa vie fut calme & pure : les élémens de son être étoient si heureusement combinés, que la nature pût se lever & dire à l'univers : voilà un homme !

Telle est l'œuvre du *Sauvage ivre* (*a*). C'est ainsi que le *Barbare* modele ses sujets pour *un peuple sans goût* : dans quel jour ridicule paroissent les arrêts de ces *petits juges effrontés des nations & des arts*, quand ils sont rapprochés de l'ouvrage même ! on voit dans celui-ci les grandes formes dramatiques qui font appercevoir l'art dans

(*a*) Expression que la justesse, la modération & la civilité littéraire ont fait employer à Mr. de Voltaire en pleine académie : Mr. D'Alembert lisoit, & Mr. de la Harpe applaudissoit.

toute sa majesté. Quelle plénitude d'idées! quelle marche grave ! quel respect pour l'histoire ! quelle fidélité dans tous les détails! La place publique, le sénat, la tribune aux harangues, les tentes des successeurs de César, les champs de bataille de Philippe, tout passe successivement sous nos yeux; tout est noble, imposant, véridique : pénétrés de l'ascendant qu'a pris sur nous ce vaste génie, nous le voyons aussi supérieur aux autres poëtes dramatiques, que l'Eglise de St. Pierre de Rome, l'est aux autres temples qui perdent de leur grandeur, dès qu'ils sont comparés à la majestueuse élévation de ce monument unique.

CALAS SUR L'ÉCHAFAUD À SES JUGES. (*a*)

JUGES, qui me croyez l'aſſaſſin de mon Fils,
En ces momens d'horreur, je reprends mes eſprits.
Je ſors de ce long trouble, affreux, inexprimable....
J'oſe élever la voix, je ne ſuis point coupable.
Vous m'avez condamné ; mais je ſuis innocent :
Je le dis à la Terre, à ce Dieu qui m'entend.
L'erreur a prononcé ce jugement funeſte.
L'impoſture m'opprime & mon cœur ſeul me reſte.
C'eſt lui qui me ſoutient quand tout vient m'accabler:
Ce n'eſt qu'aux ſcélérats qu'il convient de trembler.

L'Univers à mes yeux va paſſer comme un ſonge ;
Le Dieu de vérité doit punir le menſonge.
C'eſt à lui que je vais répondre en cet inſtant :
Sa foudre me menace ou ſa bonté m'attend :
C'eſt un Juge éternel devant lequel nous ſommes ;
Oui, vous fûtes trompés comme le ſont les hommes.
Quand le glaive terrible eſt remis en vos mains,
Aveugles, vous frappez... tremblez d'être inhumains.

(*a*) J'ai compoſé cette piece en 1764, à Toulouſe, ſur la place même où fut roué ce vieillard.

Eſt-ce à moi de rougir?... Mes malheurs & mon âge
Me donnent quelque droit de tenir ce langage.
Vous avez oublié la ſageſſe des loix,
Soixante ans de vertus, la nature & ſes droits.

Je ſuis loin d'implorer une indigne vengeance;
Mon ſupplice s'acheve & le vôtre commence.
Un vieillard languiſſant, un père infortuné
Par des bourreaux cruels indignement traîné,
Mourant ſur l'échafaud! telle eſt la ſcène horrible
Qui frappant l'Univers le trouvera ſenſible.
Le bandeau va tomber, vous verrez vos erreurs,
Les ſerpens du remord déchireront vos cœurs.

Mais ſouffrez, quand je perds une innocente vie,
Père, Époux, Citoyen, que je me juſtifie.
Ah! mon dernier devoir eſt d'effacer l'affront
Qui pourſuivroit mes Fils & flétriroit leur front!
Sous le fer des bourreaux l'innocence expirante
Renaît dans l'avenir plus pure & plus brillante.

Où ſont donc les témoins d'un forfait étonnant?
S'il ſuffit d'accuſer qui peut être innocent?
Quel malheureux mortel dans ſa ſombre furie
Contre moi le premier arma la calomnie?
Il ſouleva le peuple, & ſes cris odieux
Répandirent la nuit qui couvre tous les yeux.
Tout s'arma contre moi d'une haine emportée.

Transports peu réfléchis ! fureur précipitée !
Que peut la vérité qui s'avance à pas lents ?
L'entend-on au milieu des clameurs des méchans ?
On n'examine rien. L'imposture grossière
Répandoit son poison & fuyoit la lumière ;
Et moi foible victime en proie à sa fureur
Je n'avois ni secours, ni soutien, ni vengeur.
Lorsqu'un nouveau rayon percera le nuage,
Vous serez effrayés de votre propre ouvrage.

Oui, mon Fils de ses mains a terminé son sort ;
Pour sauver son honneur, j'ai déguisé sa mort :
De mon Fils malheureux j'ai dû cacher le crime ;
J'ai suivi ma tendresse, elle étoit légitime.

On nous traîne aux cachots : on nous charge de fers.
Je pleurois sur mon Fils plus que sur mes revers.
A cet horrible coup, Ciel, devois-je m'attendre ?
Moi, qui le chérissois de l'amour le plus tendre,
Moi, qui lui prodiguai les leçons de l'honneur,
Ce courroux paternel qui coûte tant au cœur ;
(Lamentable devoir, effort de la nature)
On m'appelle assassin, fanatique, parjure ;
Hélas ! ces cris plaintifs que poussoit ma douleur,
Mon désespoir, mon trouble ont nourri votre erreur !
Mon amour fit ma perte, & l'on accuse un Père
D'avoir rempli l'emploi d'un bourreau sanguinaire !

Qui ? moi ! j'aurois brisé ces liens éternels
Dont les nœuds consolans unissent les mortels !
Et c'est le sang d'un Fils, c'est cette horrible offrande
Que vous pourriez penser que notre loi demande ?
Quel démon vous égare, ô mes Concitoyens !
Nous sommes comme vous des hommes, des chré-
tiens...
Ah ! consultez vos cœurs. Non, la main paternelle
Est douce, secourable, & n'est jamais cruelle ;
Non, je n'étois pas fait pour un barbare effort,
Chargé du poids des ans.... ô Dieu, mon Fils est mort,
De ses sombres chagrins déplorable victime,
Et ta sévérité me punit de son crime !
Je ne pénètre point tes augustes desseins,
Et je baise les traits qui partent de tes mains.
Soumis & résigné j'adore ton tonnerre :
Tu troubles quand tu veux les Juges de la terre :
Ce monde est un séjour où triomphe l'erreur,
Tout sert à tes décrets jusqu'au vil délateur.

Peuple avide & trompé que mon supplice entraîne,
Modérez les accès d'une farouche haine....
Eh quoi ! vous frémissez & d'horreur & d'effroi,
Tous les regards tremblans se détournent de moi !
Je suis donc à vos yeux un barbare homicide,
Que la Religion a rendu parricide !
Qui peut vous aveugler ? tout mon crime est ma loi.

L'esprit crédule & faux s'éleva contre moi.
Si je suis un de ceux que votre culte abhorre,
Enfant du même Dieu, comme vous je l'adore :
Je crains ses jugemens : ses préceptes sacrés
Gravés dans nos esprits sont par nous révérés.
Terrible à qui la fuit, la voix de la nature
M'inspire comme à vous son trouble & son murmure.
Qui put vous inspirer ces sanglantes fureurs ?
Quelles sont les vertus que rejettent nos cœurs ?
Dans votre zele outré votre haine m'opprime,
Et c'est par piété qu'on me charge d'un crime.
Pour une loi de paix, faut-il toujours punir ?
Ne pouvez-vous nous plaindre & non pas nous haïr !

J'entends autour de moi ce nom de Fanatique,
Jamais je ne le fus que dans la voix publique.
J'ai vécu sous vos yeux avec quelques vertus.
Quoi ! de mes jours passés ne vous souvient-il plus,
Combien je chérissois la paix, la tolérance,
Les loix, l'humanité, la douce bienfaisance ?
Mon Fils.... le désespoir enfanta son projet,
Et le malheur des tems a causé son forfait.

O peuple que j'aimois, acheve ton ouvrage :
Mon sang qui va couler doit appaiser ta rage.
De mes tristes Enfans quel doit être le sort ?
Le moment où j'expire est l'arrêt de leur mort !

Présage plus cruel que l'horrible supplice,
Que le trépas honteux qu'il faut que je subisse.
Ah ! que ma mort éteigne un aveugle courroux !
Gardez-vous de porter de plus funestes coups.
Vos yeux seront ouverts après votre vengeance ;
Il ne sera plus tems de pleurer l'innocence :
Alors vous frémirez ; l'aspect de vos Enfans,
Leur sourire ingénu causera vos tourmens.
Vous vous rappellerez d'un vieillard misérable,
Expirant sur la roue & sans être coupable :
Vous entendrez gémir cette indomptable voix
Qui venge l'innocent & reclame les loix ;
Et de mon sang versé cette place fumante
Portera dans vos cœurs l'horreur & l'épouvante.

Vous, Juges des mortels, défenseurs de leurs droits,
Écoutez mes accens pour la derniere fois.
Oui, tout vous a séduit ; le cri du Peuple entraîne,
On l'écoute, on s'avance, on recule avec peine.
Je dois vous pardonner ma mort & votre erreur,
C'est la faute du sort & non de votre cœur.
Incertains, vous marchez sur les bords d'un abîme ;
Il n'est souvent qu'un pas de la justice au crime.

Mais du moins que ma mort laisse un long souvenir,
Qu'elle serve d'exemple aux siecles à venir.
Puissent vos yeux, perçant cette effroyable histoire,
Rétablir ma famille & ma triste mémoire.

Et vous, mes chers Enfans, gémiſſans dans les fers,
Eſpérez dans le Dieu qui juge l'Univers :
Qu'il ſignale ſur vous ſa bonté, ſa clémence,
Et ne frappe que moi des coups de ſa vengeance.

Ami des malheureux, tendre conſolateur ;
Vous, qui les ſoutenez au ſein de la douleur ;
Vous, dont l'auguſte voix fait frémir le coupable,
Qui ranimez mon cœur tandis que tout l'accable,
Je vous dois, pour les ſoins de votre humanité,
Un prix digne de vous, & c'eſt la vérité !
C'eſt devant l'Éternel que je lui rends hommage,
Sûr des bontés d'un Dieu, je meurs avec courage.

O Peuple malheureux ! je vois couler tes pleurs.
La tardive pitié ſuccéde à tes fureurs.
J'ai vécu trop de jours.... une Épouſe chérie,
Mes amis, mes enfans, m'attachoient à la vie.
Je meurs à tous les biens qui faiſoient mon bonheur;
Mais, c'eſt peu de ſouffrir, on veut m'ôter l'honneur.
Tu le veux, ô mon Dieu.... ton auſtère puiſſance
A marqué tous les coups.... mais gardons le ſilence.
L'homme n'a pas le droit de condamner ſon ſort ;
Qu'il ſupporte la vie & ſupporte la mort,
Alors l'Être éternel.... mais les momens s'avancent.
Je friſſonne.... il eſt tems que mes tourmens commencent.
Quels ſiniſtres apprêts ! ô momens rigoureux !

Des liens.... des bourreaux.... un supplice honteux....
O mort ! affreuse mort !... ô céleste Puissance !
Ne m'abandonne pas & soutiens ma constance.

Dieu Sauveur, expirant sur l'arbre de la croix,
Ne ferme point l'oreille à ma mourante voix.
Je bénis ta justice & je t'offre ma vie,
J'adore en ce moment ton bras qui me châtie.
Reçois un malheureux dans ton sein paternel,
Toi, qui versas ton sang pour nous ouvrir le Ciel.
Toi, qui lis dans les cœurs, prends en main ma défense;
Si c'est ta volonté, fais briller l'innocence.
Accorde-moi ce calme & ce tranquille effort
Qui dérobent le juste aux horreurs de la mort.
Que l'affreux désespoir, dans le sein des tortures
Ne puisse m'arracher de coupables murmures.
Victime de bourreaux contre moi rassemblés,
Je veux bénir ton nom sous leurs coups redoublés,
Je veux sur la douleur remportant la victoire,
Lever un œil soumis au trône de ta gloire.

Adieu trop tendre Épouse, adieu trop chers Enfans.
Pressé des nœuds cruels sur ce lit de tourmens,
Vos cris frappent mon cœur & je crois les entendre....
Ah ! les vents jusqu'à vous vont disperser ma cendre!
Combattez l'infortune & soyez courageux,
Le Ciel est équitable, il a sur vous les yeux.
À ses profonds décrets mon être s'abandonne.....
L'homme est inexorable & c'est Dieu qui pardonne.

VIEILLESSE DES FEMMES.

LE regne des femmes eſt brillant, mais il finit avec leurs charmes, l'impitoyable vieilleſſe les atteint, adieu l'éclat, la beauté, les adorateurs ! leur empire s'évanouit, & celle qui d'un ſourire faiſoit des heureux, qui avec un caprice déſeſpéroit un honnête-homme, n'a plus que le froid hommage de l'eſtime : au lieu de l'amant ſoumis qui l'idolâtroit, c'eſt un ami ſévère qui lui dit ſes vérités ; trop heureuſe encore ſi elle ſait s'en faire un & le conſerver.

O femme, que l'on encenſe & dont le plaiſir fait l'unique loi ! jetez les yeux dans l'avenir ſur l'automne de votre vie, amaſſez des reſſources pour cette ſaiſon rigoureuſe avec plus de ſoin que l'avare n'amaſſe des richeſſes, faites proviſion de doueeur, de gaieté, d'aménité, & ſur-tout d'indulgence :

n'oubliez pas la culture de votre eſprit, laiſſez la ſcience avec la dévotion & la pruderie; mais cueillez des fleurs dans le vaſte champ de la littérature; liſez, ne citez pas; la critique eſt toujours déplacée dans la bouche d'une femme, ce ſévère emploi eſt réſervé aux hommes: femmes, que votre improbation ſoit dans le ſilence: choiſiſſez avec goût ce que les écrivains ont penſé de meilleur; rendez votre converſation intéreſſante & variée: vous appercevrez autour de vous les paſſions naiſſantes de la jeuneſſe dont vous aurez éprouvé les effets: ſoyez le pilote de ces jeunes cœurs, de ces caracteres inexpérimentés: il eſt une ſorte de volupté à diriger dans la carriere de la vie, ces ames novices pour qui tout eſt preſtige & illuſion; & ſi l'on ne me trompe, l'on peut jouir du tableau touchant des paſſions bonnes & légitimes, lorſque l'âge nous a réduit au rôle de contemplateur. La vertu de la femme qui a paſſé quarante-cinq ans eſt dans la bonté: avant ce terme, la grace,

les qualités brillantes peuvent tenir lieu de cette vertu ; mais à cinquante ans, il faut qu'une femme ſoit bonne, eſſentiellement bonne, reconnue pour telle, chérie par ſes qualités bienfaiſantes, ou bien elle n'a plus de rang, & ce n'eſt plus qu'un véritable fantôme dans la ſociété.

L'AMOUR VOYAGEUR.

Ode Anacréontique.

LA nuit régnoit ; calme & paiſible
Elle enveloppoit l'Univers,
Quand d'un vol léger, inſenſible,
L'Amour a paſſé dans les airs.
Il a paſſé dans le ſilence,
Planant ſur un monde aſſoupi :
Mais peut-il cacher ſa préſence ?
Les Cieux, la Terre ont treſſailli.

Diane a voilé ſon viſage
Pour lancer un diſcret rayon
Vers le myſtérieux bocage
Où repoſoit Endymion.

Eglé

Eglé dans son lit solitaire
En songe a vu son jeune Amant:
Et dans un vain embrassement
Elle a suivi l'ombre légere
Échappée à son sein tremblant.

Mais les douces métamorphoses
Appartiennent à la pudeur :
Bientôt sur un siege de roses,
Elle a senti jusqu'à son cœur,
Et sur ses levres demi-closes
Le feu d'un baiser enchanteur.

Et moi, que du bout de son aîle,
Amour à peine a caressé,
Sous l'influence universelle,
Mon cœur ému s'est vu pressé;
L'Astre par qui tout se colore,
A semblé remettre à l'Amour
Le flambeau qui répand le jour;
Tant le front brillant de l'aurore
Éclipsoit la céleste cour;
Les Dieux soupirent à leur tour:
Qui pourroit aimer seul encore?

J'irai sous les ombrages frais
Où tu vas rêver, ma Délie!
J'irai surprendre les secrets

Confiés à ta jeune Amie,
Et lire dans tes yeux distraits
Ces doux maux d'une ame attendrie ;
Cette heureuse mélancolie
Qui m'a blessé des mêmes traits.

Écoute ; le Dieu du mystere
M'a montré des bois ténébreux,
Des asyles silentieux,
Où la pudeur la plus austere
S'endort dans un temple amoureux.

Viens sans déguiser ce sourire,
Douce aurore de mon bonheur,
Laisse ma main toucher ton cœur,
Ton cœur suffit à mon délire.

Ah ! quand de tes yeux languissans
Et de tes longs cheveux flottans,
Tu viens à marier l'empire,
Il n'est plus de sons pour redire
Et mes plaisirs & mes tourmens.

Albâtre pur, gorge charmante,
Non, les colombes de Cypris
N'ont point ta blancheur éclatante ;
Cette rose au milieu des lys
Efface la couleur touchante
Du pur sang du bel Adonis.

Adonis eut un sort funeste ;
Mais Vénus dans le fond des bois
A pressé l'urne qui nous reste,
Et l'urne a frémi sous ses doigts.

Que je baise ce front modeste
Qui rougit, pâlit à la fois ;
Ton souffle est le parfum céleste
Qu'on respire heureux & sans voix.....

Quoi ! tu comptes tes sacrifices !
L'amour regne sur la beauté.
Je veux sur ton sein agité
Goûter l'extase des délices,
Le repos de la volupté.

Que dis-je ! non non, ma Délie,
Dérobe-moi tous ces trésors ;
Sur ton sein je perdrois la vie ;
Et mon ame à la tienne unie,
S'envoleroit aux sombres bords.

MOT D'UN MALADE.

UN médecin étoit au chevet d'un malade, que sentez-vous ? lui disoit-il ; le malade reprit, *je sens.... un ignorant.*

À UN GROUPE D'AUTEURS AVEC LESQUELS J'AVOIS DÎNÉ.

In-promptu.

Vous avez de l'eſprit, & du plus fin s'entend ;
Mais enfin ſi la modeſtie
Accompagnoit votre génie,
Surpaſſant mon eſprit, vous en auriez autant.

À MADEMOISELLE *** ACTRICE.

Beauté qui mets nos cœurs en cendre,
L'or eſt pour toi le roi des enchanteurs ;
Ton cœur, tout fier qu'il eſt, ne ſauroit s'en défendre,
Et tu prends des banquiers pour des adorateurs.

À SAINT SÉBASTIEN.

Mon cher patron, les hommes dans leur rage
T'ont percé des plus cruels traits ;
Mais le cœur d'une femme & ſon noble courage
T'ont conſolé de leurs méfaits :
Quand l'amitié guérit, on pardonne à l'outrage.
Que je te reſſemble à jamais !

NE POINT BOUDER.

LA morale nous recommande bien les préceptes généraux qui conftituent la probité; mais elle ne vous dit pas : *ne boudez point;* elle n'a point de prife contre ces difpofitions naturelles & accidentelles du tempérammment. L'humeur eft ce qu'il y a de plus difficile à vaincre: on peut être honnête homme, un homme vertueux, & être infupportable dans fes foyers domeftiques. La grande vertu, c'eft d'être doux & égal chez foi : l'ame s'éleve dans les grandes circonftances; mais garder une humeur égale parmi les contradictions journalieres, ne point fe fâcher pour de petites chofes qui tiennent de fi près à l'homme, être conftamment bon dans les détails de la vie domeftique, voilà le fuprême effort de la raifon. On n'eft pas vertueux pour cela, il s'en faut; mais du moins on eft fociable, & ce

titre là dans nos acceptions modernes a son prix.

Le philantrope vaut mieux que le misantrope ; le misantrope dans nos mœurs, n'est qu'un humoriste, & Moliere n'a pas sçu le peindre autrement : la vertu de la société actuelle est donc l'absence de l'humeur.

Heureux ceux qui ont de la douceur, car ils posséderont la terre : telles sont les paroles du Livre sacré ; les moralistes n'ont pas mieux dit : Samson proposoit autrefois cette énigme, *du fort est sorti la douceur* ; c'est que c'est de la douceur que vient la force. Voyez encore cette sentence de Salomon : *La récompense de la douceur, ce sont les richesses, la gloire & la vie.* Il dit encore plus bas : *Celui qui est le maître de son esprit, vaut mieux que celui qui prend les villes.*

COMÉDIEN.

Le comédien eſt un uſurpateur journalier : parmi les applaudiſſemens qui lui ſont prodigués, il s'attribue perſonnellement ce que le public accorde au génie du poëte : il s'empare de l'ouvrage, & finit par croire qu'il n'exiſteroit pas ſans lui : la vanité qui n'eſt que ridicule dans un auteur, devient inſupportable dans le comédien.

THÈSE NOUVELLE.

Je vis : quel phénomene que mon exiſtence ! Ce rocher exiſte, il ne vit pas : quel intervalle entre ces deux ſortes d'exiſtence ! j'apperçois manifeſtement une ſubſtance organiſée, douée de vie, & une autre ſubſtance qui, quoique organiſée auſſi, n'en donne pas la moindre marque. Ce n'eſt donc pas le corps qui vit : tout le démontre : j'apperçois

les facultés de l'homme, & dès qu'elles exiſtent, elles ſont ſuſceptibles de développement : j'acquiers des idées; il eſt donc prouvé que je ſuis un être doué de perfectibilité.

Je n'oſerai pas définir l'*ame*, ni réſoudre le problème de la vie; mais j'ai une idée nette de l'exiſtence des facultés vitales & de leurs opérations : l'enſemble de la nature eſt le produit d'une puiſſance créatrice.

Tout eſt rapport dans l'univers : l'harmonie exiſte entre mon œil & l'étoile la plus éloignée : il a fallu un être infiniment actif dont l'exiſtence fut abſolue & douée d'une ſcience prodigieuſe, pour préſider à la beauté & à l'arrangement de l'univers; les traits de cette intelligence ſuprême ſont viſibles.

L'homme reconnoît & admire cette intelligence; dès-lors tous les êtres dont il eſt environné, ſemblent faits directement ou indirectement pour ce favori de la nature.

Mais pourquoi ce deſir ardent de connoître, lorſque nous ſommes en butte à l'incertitude, & le jouet du doute & de l'igno-

rance? ſommes-nous punis d'un uſage prématuré de nos facultés; ou eſt-ce pour avoir oublié la *ſcience* que nos facultés ſont dégénérées & languiſſantes?

Tachons de porter le flambeau dans la profondeur de notre être : notre ame ſent & agit après la privation partielle de certains organes; elle n'a rien perdu de ſa force & de ſon activité: c'eſt donc l'ame qui conſtitue l'homme: l'ame a été l'inſtrument de la création du corps.

Oui, de même que vous voyez le ver à ſoie faire ſa coque; de même l'ame a travaillé, élaboré ſon individu matériel: c'eſt d'après ſes connoiſſances plus ou moins étendues, plus ou moins exquiſes, qu'elle a conſtruit ſon corps: il n'eſt beau, il n'eſt proportionné, il n'eſt ſouple qu'à proportion des idées du principe vital; les monſtres ſont le produit d'un principe obtus & dégénéré.

L'ame a reçu une ſphere d'activité qu'elle peut & qu'elle doit développer.

Ce qui conſtitue l'être, ce qui le diſtingue

d'un autre, c'eſt d'être impénétrable, il ne devient *unité* que par ce privilége : dès qu'il devient ſuſceptible de diviſion, il n'eſt plus ſuſceptible d'étendue.

Le corps n'eſt que le lieu où habite la *ſubſtance ſpirituelle*, celle-ci a formé ſa demeure par une connoiſſance intuitive.

La matiere ne ſauroit vivre; tout dépend de l'ame; elle eſt tout à la fois *étendue* & *impénétrable* elle jouit de la vie abſolue.

La vie ſe manifeſte par une action periſtaltique très-rapide : l'enſemble organique eſt un réſeau vaſculeux, formé de fibres, dont l'origine eſt dans le cerveau : tout eſt donc fibreux dans l'économie animale : l'ame reſſerre ou contracte cet aſſemblage de fibres, & la ſtructure organique n'eſt qu'un aſſemblage de tuyaux : chaque fibre eſt liée à la maſſe cérébrale, comme ſi elle en étoit une production.

Le corps étant l'effet d'une création actuelle, c'eſt notre ame qui a fait l'enveloppe, ou l'étui que nous habitons, & qui l'a fait d'après ſes perceptions, l'être immatériel une

fois existant, il est actif, perpétuellement actif; la matiere ne peut rien produire; l'ame crée, & comme elle est *une*, elle est impénétrable.

Conséquemment il n'y a point de nutrition, parce qu'il y auroit transmutation ou adaptation des substances alimentaires; ce qui répugne : ce qu'on a appellé jusqu'à présent nutrition, n'est qu'un *développement* de la matiere, & rien de plus.

L'ame déploye incessamment son activité morale & intellectuelle; mais enchaînée dans le corps, quoique le cerveau, les nerfs & les muscles soient soumis à sa volonté, elle est gênée dans son essor; elle se dégage, à mesure que la matiere la presse moins.

Dieu lui ayant donné la faculté active de produire & d'arranger la matiere de son enveloppe, l'ame est *instrument* : il n'y a donc point de création dans le sens reçu; chaque créature, chaque être, est comme un *monde nouveau* qui n'avoit jamais existé; tout sort de Dieu, tout y rentre : la féconde magnifi-

cence de l'être infini, tout puiſſant, ſe manifeſte continuellement, en ce qu'elle donne à l'ame la force de créer.

Ecartons la crainte de la diviſibilité; l'ame eſt impénétrable à la matiere, & de-là vient qu'elle ne ſauroit être anéantie : la matiere eſt *pénétrable*, & de-là vient qu'elle périra.

L'ame ſent & apperçoit, elle *éradie*, c'eſt-à-dire, qu'elle attire quelque choſe de très-ſubtil : l'eſprit travaille & s'élance vers l'activité infinie qui formera la plénitude de ſon exiſtence.

Lorſque la jeune ame vient occuper l'eſpace, le premier pas qu'elle fait pour développer ſon être, eſt de travailler à la ſtructure de ſon corps; il ſe forme par une connoiſſance qui réſulte de ſon activité.

Ainſi nous naiſſons tous dans l'amour de nous-même; c'eſt par une émanation ſubtile que l'ame ſaiſit ce qu'il lui convient.

Les *éradiations* étant foibles ou interverties, cauſent toutes les maladies; car c'eſt cette ſubſtance ſubtile que l'ame a la faculté de pom-

per, qui préſide à l'économie animale : les maladies humorales, ainſi que les maladies conſomptives, viennent par la raiſon que la reſpiration & l'activité éradiante ſont en mauvais état : ainſi l'on a raiſon de dire que la joie, la tranquillité morale & phyſique ſont plus de bien que les aliments.

C'eſt en reſpirant par une activité éradiante, *aliquid ſubtiliſſimum*, que l'ame ſaiſit, ce qui dans tout l'univers lui eſt analogue pour le développement de ſon être.

Ainſi que le ſapin ſaiſit la ſubſtance réſineuſe ; l'olivier, l'huile ou le corps gras ; la vigne, le fruit ſucré, & l'eſprit ardent, de même le ſang de l'homme, eſt une combinaiſon qui ſe fait à chaque inſtant.

Elle ne repoſe jamais cette *création*, l'éradiation ſolaire, la renouvelle dans tous les points de l'univers : l'air, le feu, l'eau, la terre, ſont des compoſitions journalieres : les émanations ſubtiles des corps ſe combinant avec d'autres, il en réſulte des formes nouvelles : ces formes n'exiſtoient pas.

Ainsi la création ne s'arrète jamais; chaque individu vivant est le résultat d'une création nouvelle; chaque substance spirituelle étant l'instrument de sa propre création, de sa création matérielle, il n'y a point de métamorphose : tout naît des *affinités* ou *tendances* à s'unir; ainsi tout ce qui existe, est un phénomène instantané, ou pour mieux dire, un phénomène toujours naissant, toujours finissant, & offrant sous une face toujours nouvelle, les attributs infinis du premier moteur.

Tout être rejette continuellement tout ce qui n'est pas sa substance corporelle : du pain ne devient pas du sang; cette assimilation est impossible : voyez l'embrion qui vient d'être créé; il n'a pas encore d'organe pour digérer, & il vit.

Les aliments ne font qu'éguillonner la vie, c'est-à-dire, forcer les êtres à manifester leur activité : on ne digére pas plus le pain que l'ellébore, le tartre stibié, le sublimé corrosif; c'est l'ame qui saisit ce qu'il lui faut, pour que le corps s'accroisse.

La vieilleſſe n'eſt qu'une habitude du corps avec les êtres environnants ; la faculté vitale n'eſt plus éguillonnée, elle s'eſt accoutumée avec la ſubſtance terreſtre : l'être ſenſitif n'eſt plus actiliſé.

Mourir n'eſt qu'*abandonner l'eſpace* qu'occupoit notre corps, & paſſer dans un autre lieu qui a plus d'analogie avec notre maniere d'être. La mort n'eſt rien ; car nous conſerverons nos idées, nos ſentiments : comme notre être eſt un, & impénétrable, il eſt indeſtructible. Ceux qui ſe ſont occupés d'un *art*, travailleront toujours ſur cet *art*, & d'après des idées plus grandes & plus ſublimes.

La matiere porte le caractere authentique d'inertie : on diviſe la matiere.

L'ame eſt éminemment douée de pluſieurs facultés génératrices ; elle tend à l'infini ; elle a l'activité morale & intellectuelle ; elle *éradie* perpétuellement ; l'imagination, la mémoire, le deſir, la perception, le jugement, la volonté : que de fonctions intellectuelles !

L'ame étant impénétrable à la matiere, elle occupera un grand eſpace, ainſi qu'un petit, ſans qu'elle ſoit expoſée à la diviſibilité : elle peut animer le ſoleil ainſi qu'une fourmi; dès qu'elle eſt *impénétrable*, elle eſt *immortelle*.

L'ame ne ſouffre, que parce qu'elle agit dans les liens de la matiere; c'eſt cette gêne qui occaſionne ſes ſouffrances; elle ne ſera bien que lorſqu'elle jouira de ſon activité infinie.

Telles ſont les idées que M. de Metigny vient de mettre au jour; elles m'ont paru porter un caractere d'originalité, & je m'empreſſe de les répandre.

LES REGRETS DE HALLER,

Sur la mort de ſa Femme.

O CHERE MARIANNE ! ô compagne adorée !
De quel ſombre chagrin mon ame eſt dévorée !
Tu n'es plus, & je vis !... quel devoir douloureux
M'impoſe le fardeau d'exiſter malheureux !
Chanterai-je ta mort ? Hélas ! quels chants funébres,
Quand mon eſprit troublé ſe perd dans ſes ténébres,
Quand la voix étouffée au milieu des ſanglots,
Je ne puis que ſentir & non peindre mes maux !
Il me faut donc rouvrir ma bleſſure cruelle !
En cet affreux moment ſa mort ſe renouvelle....
Ah, Dieux ! je l'aimois trop.... elle méritoit plus ;
Mon bonheur eſt paſſé, nos beaux nœuds ſont rompus !
Ces vers écrits ſans art, enfans de ma triſteſſe,
Étrangers à l'eſprit, ſont dûs à la tendreſſe ;
Ils s'échappent d'un cœur qui, plein de ſes ſoupirs,
Exhale en gémiſſant ſes mortels déplaiſirs.
Quel eſt l'affreux déſordre où mon ame s'égare !
Quel trouble dévorant ! quel ſpectacle barbare !
Marianne, tu meurs.... j'approche plein d'effroi ;
Tes regards expirans ne tombent que ſur moi :

Tu fouleves ta tête, & ta langue glacée
Peint à mon cœur ému ta derniere penfée.
Ame célefte, hélas! ta fublime vertu
Cherchoit à ranimer mon courage abattu:
Infenfible à tes maux, & des miens occupée,
De mon feul défefpoir tu me parus frappée.
Ah malheureux! où fuir ces objets de terreur?
Tout pénétre mes fens d'une lugubre horreur:
Cette maifon fatale où je te vis mourante,
Ce temple faint qui couvre une tombe effrayante,
Ces enfans.... tout mon fang fe fouleve à leurs cris:
Tes charmes innocens fur leurs fronts font écrits,
Images de toi-même, auprès d'un trifte pere,
Leur voix en bégayant me demande leur mere:
Où fuir? qui fechera la fource de mes pleurs?
Chere Époufe, reçois mes finceres douleurs.
Tu quittas pour me fuivre une heureufe patrie,
Et les tendres parens dont tu fus fi chérie:
Et quand je t'arrachois au deftin le plus beau,
C'étoit pour te conduire aux gouffres du tombeau!
O jours trop fortunés! ô tendreffes paffées!
J'étois le confident de toutes tes penfées.
Quand ta fœur t'embraffa dans fes triftes adieux;
Quand ton pays natal difparut à tes yeux,
Tu pleuras; mais vers moi tournant foudain la vue;
Dans tes foupirs contraints je vis ton ame émue;

Ta tendresse me dit : « que puis-je souhaiter ?
» HALLER est avec moi, qu'aurois-je à regretter ? »
Je regrette le jour le plus beau de ma vie,
Ce jour de notre hymen, où tu me fus unie :
Aujourd'hui même encor, à ce doux souvenir,
À ma douleur se mêle un rayon de plaisir ;
Et le ravissement qui vient remplir mon ame,
Redouble mes chagrins en rallumant ma flamme.
Que ton cœur étoit pur ! qu'il aimoit tendrement !
Il respiroit les feux du plus doux sentiment.
Ton esprit détaché, ton ame peu commune
M'estima par l'honneur, sans peser ma fortune.
Tu fis plus, tu voulus ne vivre que pour moi ;
Cette vertu suprême étoit digne de toi.
Une ame où la vertu respiroit sans contrainte,
Un cœur droit où jamais ne résida la feinte,
Un esprit élevé, sans faste & sans terreur,
Une fermeté propre à braver le malheur,
Une mere éclairée, aussi tendre que sage,
Hélas ! telle est ma perte, & tel fut ton partage.
Aussi mon cœur t'aimoit, plus que tous mes transports,
Plus que tous mes sermens ne le disoient alors,
Plus que je ne pensois, plus que tu n'as pu croire...
Que de fois enyvré de plaisirs & de gloire,
Je disois dans tes bras, pressant ton chaste sein :
Dieux ! si je la perdois, quel seroit mon destin !

Je frémiſſois de crainte, & répandant des larmes,
Dans le ſein du bonheur j'en arroſois tes charmes.
Oui, mon deuil durera, même lorſque le temps
Aura ſeché mes pleurs dans mes yeux expirans.
Outre les pleurs réels qui baignent mon viſage,
De pleurs bien plus amers le cœur connoît l'uſage.
Ta tendreſſe & les feux de mon premier amour
Vivront gravés chez moi juſqu'à mon dernier jour.
L'ame toujours de toi profondément remplie,
Dans un ſombre plaiſir mon ame enſevelie,
Cherchera ton image au milieu des forêts;
J'embraſſerai ton ombre & reverrai tes traits,
Ta démarche, tes yeux.... le ſon de ta parole:
Où ſuis-je, malheureux! ton fantôme s'envole!
Hélas! je reſte ſeul en ces horribles lieux:
Un tombeau pour jamais te dérobe à mes yeux.
Au printemps de tes jours!... l'éclat de la jeuneſſe
Environnoit ce front ſi cher à ma tendreſſe.
L'hymen te promettoit dans le ſein des amours
D'un paiſible bonheur l'inaltérable cours;
Un ſang pur & vermeil circuloit dans tes veines;
L'affreuſe mort... ô Ciel! tout redouble mes peines:
Voici le monument, aſyle du trépas,
Où la nuit du cercueil engloutit ſes appas.
Sépulchre, entends ma plainte & mes cris légitimes;
Marbres inanimés, ouvrez vos noirs abîmes;

Dans vos gouffres profonds je deſcends ſans horreur:
Vous renfermez ici la moitié de mon cœur :
Que dis-je, c'eſt au haut du céleſte Empirée
Que mes yeux doivent ſuivre une trace adorée ;
Je te cherche au-delà de ces mondes créés,
Des globes lumineux qui roulent ſous tes pieds.
Brillante de l'éclat d'une pure innocence,
C'eſt-là que la vertu reçoit ſa récompenſe.
Tu puiſes dans le ſein de la Divinité
Le torrent précieux de l'immortalité.
Mon cœur eſt animé d'une vive eſpérance ;
Il briſe ſes liens, vers ſon Trône il s'élance.
Soutiens le vol rapide où m'enleve la foi ;
Dans tes bras pour jamais je vais m'unir à toi.

RÉTICENCE.

ELLE entre aujourd'hui dans le ſtile de pluſieurs écrivains, non comme figure de réthérique ; mais comme beaucoup plus expreſſive que ne le ſeroit l'idée complette. Monteſquieu en a donné parmi nous de fréquens exemples.

St. Evremond l'a bien dit, nous penſons

plus fortement que nous ne nous exprimons : notre penſée eſt toujours au-deſſus de notre ſtile, il ne dit pas tout ce que nous voudrions lui faire dire : ainſi pour bien entrer dans la conception d'un auteur, il faut un eſprit de pénétration : qui s'arrêteroit à l'intelligence des paroles ne comprendroit pas l'auteur, il faut compoſer avec lui & deviner dans ce qu'il ne dit pas, ce qu'il a voulu taire.

Ninon de Lenclos diſoit, je donnerois volontiers un louis d'or à tout auteur pour chaque phraſe qu'il ſupprimeroit, & qui ſe préſenteroit à mon eſprit d'elle-même.

SUR UNE QUESTION.

LA Nature & la Providence égaliſent-elles les lots entre leurs enfans ? c'eſt une queſtion difficile à réſoudre : mais je ne veux pas qu'un homme opulent ſoit pour l'affirmative, parce qu'il a l'air de ſe diſpenſer en froid

logicien, d'un ſentiment de juſtice ou de pitié ; il ſe retranchera à dire qu'on n'eſt point malheureux parce qu'on eſt indigent : c'eſt donc aux pauvres qu'il appartiendroit plutôt de prononcer.

Les deux baſſins de la balance, celui de nos douleurs & celui de nos jouiſſances, ſont aſſez en équilibre dans l'ordre de la nature : les plaiſirs qu'elle n'a pas créés ſont bientôt ſuivis de peine ; puis l'homme qui a la plus grande ſomme d'idées, achete cet avantage ordinairement par des inquiétudes que les autres regarderoient comme imaginaires.

Ne prononçons pas, mais examinons. Si l'ignorance eſt le partage des hommes adonnés aux travaux les plus groſſiers, leurs organes ſont fortifiés, & jouiſſent d'un reſſort & d'une fineſſe admirable : celui qui a les facultés intellectuelles en partage, n'a ni la force, ni la ſoupleſſe du corps : ſes humeurs ſont ſtagnantes, ſon inſtinct affoibli.

Si le riche ſavoit varier ſes jouiſſances ! prévenir la ſatiété, placer ſes richeſſes de

maniere qu'il lui en revînt chaque jour des ſentimens doux & profonds, ſi ſon or le faiſoit pleurer quelquefois d'attendriſſement, certes il ſeroit plus heureux que le commun des hommes; mais ſon or lui inſpire des fantaiſies & des beſoins factices, il déprave ſon imagination, irrite ſon orgueil, & le faſte ne procurera jamais les vraies jouiſſances de l'ame.

L'homme le plus fortuné eſt donc celui qui abonde en ſentimens doux, purs & honnêtes, qui médite de nobles & bonnes actions, qui ſent ſon ame s'exalter pour tout ce qui eſt beau & grand, qui s'échauffe pour la vertu, & qui s'identifie à ſes ſemblables : il peut ſe regarder juſqu'au fond du cœur, & là où il n'y a ni crainte ni remords, commence la félicité de l'homme.

Le beſoin de chercher & de connoître la vérité, eſt encore doux à ſatisfaire : ainſi l'ame qui s'occupe de projets généreux ou ſalutaires, jouit plus que l'ame meſquine, abbatardie, concentrée dans ſon égoïſme.

Si tu n'es pas bien avec ta conscience, si tu ne peux t'estimer, si songeant à ta conduite passée, tu as à rougir; en vain serois-tu environné des prodiges du luxe? tout le monde jouira des superfluités que tu as accumulées, excepté toi.

La question du bonheur également réparti, reste donc indécise : il ne faut qu'un remords pour détruire tout l'éclat d'un palais, il ne faut qu'un souvenir doux pour embellir une chaumiere, & jusqu'aux vils ustenciles de l'indigence.

CICÉRON.

ON a reproché à Cicéron de la vanité; mais qui ne lui pardonneroit d'avoir écrit le trait suivant?

« Lorsqu'on joua, dit-il, l'ancien Brutus,
» le peuple attentif à chaque parole, n'en
» laissa passer aucune de celles qui prêtoient
» à l'allusion, & l'acteur *Esopus* leur don-

» noit un nouvel éclat. Des gémiſſemens
» étouffés percerent lorſqu'il s'écria : *O notre*
» *pere!* Cet acteur mariant le courage au ta-
» lent, ſembloit réprimander le peuple & le
» ſénat, en diſant : *Grecs ingrats, votre légé-*
» *reté vous fait oublier les plus grands bienfaits.*

« Non, il ne devoit pas appeller les ci-
» toyens ingrats, il devoit les plaindre de leur
» impuiſſance à ſecourir leur libérateur.

« La république ſe montra auſſi reconnoiſ-
» ſante envers moi, qu'un particulier peut
» l'être envers ſon propre bienfaiteur; lorſ-
» que le même acteur, d'une voix étouffée,
» fit entendre ces mots, au milieu des plus
» nobles larmes : *vous ſouffrez ſon exil, vous*
» *avez conſenti à ce qu'il fût chaſſé, vous vou-*
» *lez en être ſéparés.* Mon nom fut ſubſtitué
» à celui de Brutus, & le peuple fit répéter
» par acclamation.

» Ainſi les poëtes que j'ai toujours chéri,
» je les ai retrouvés dans cette circonſtance
» ſolemnelle; & ce que le patriotiſme leur
» dicta en ma faveur, fut reçu avec le carac-

„ tere de la douleur publique, mêlé aux ap-
„ plaudiſſemens univerſels „.

Avouons que, quand on a joui d'un pareil triomphe, & qu'on l'a mérité, il eſt permis de tranſmettre aux générations futures un ſi beau moment, digne récompenſe d'une vertu patriotique.

Cicéron eſt d'autant plus excuſable, qu'il étoit profondément ſenſible aux témoignages de bienveillance de ſa patrie; car, lorſqu'au retour de ſon exil il vit venir au-devant de lui le ſénat & le peuple Romain, il s'écria : Ce jour ſeul me donne toutes les jouiſſances de l'immortalité. *Unus ille dies mihi quidem immortalitatis inſtar fuit.*

Auguſte, meurtrier de Cicéron, abordant un des neveux de cet orateur, au même tems qu'il liſoit un volume des ouvrages de ſon oncle, prit le livre que celui-ci vouloit cacher précipitamment, & après en avoir lu quelques pages, il dit : *C'étoit un grand homme, & qui chériſſoit bien la patrie.*

LES TROIS BARBARES.

SUMARICA, le calife Omar, Genseric, sont les trois noms qui doivent ètre le plus odieux au génie des sciences & des arts. Le premier fit bruler au nom de Christ les antiques monumens de l'empire de Montézume. Le second incendia au nom de Mahomet la bibliotheque d'Alexandrie. Le troisieme brisa les marbres qui décoroient la cité, qu'on pouvoit appeller la Reine de l'univers.

Ainsi trois barbares ont rompu le fil des connoissances humaines, & pouvoient replonger l'univers dans ce cahos d'erreur, dont il a tant de peines à se dégager.

Les arts ont sommeillé pendant plusieurs siecles ; mais heureusement qu'ils ne se sont pas éteints : chaque siecle a eu un heureux génie qui a propagé une foible étincelle propre à rallumer le flambeau : si la barbarie avoit été totale, les peuples se feroient trouvés au même point qu'au moment de leur naissance:

l'art peut s'égarer ſans être anéanti, & qu'importe les écarts pourvu qu'il ſubſiſte ?

POINT DE VUE.

JE place mon œil à un ſommet élevé, d'où j'apperçois la terre en repos & qui flotte au ſein de l'Ether dans un majeſtueux ſilence : je ne vois plus les hommes, à peine apperçois-je les cités ; l'homme n'eſt qu'un inſecte perdu dans la verdure : mais je redeſcends, j'ouvre mon œil & mon oreille, quel mouvement ! quel vacarme ! quel tintamare ce petit animal excite ſur la ſurface de ſon petit globe !

Si avant de naître, un génie nous montroit le tableau de l'univers, la ſomme des maux qui peſent ſur l'eſpece humaine, & qu'elle doit ſe partager en détail ; s'il nous faiſoit voir d'avance notre hiſtoire, ainſi que nous devons la lire un jour dans le livre véridique : de quelle frayeur ne ſerions-nous pas ſaiſis, à la vue de l'oppreſſion qui domine l'homme dans preſque toutes les parties du globe !

Ici des esclaves enchaînés ou répandant des flots de leur sang pour des intérêts qui leur sont étrangers ; là des malheureux livrés au chagrin & à toute sorte d'infirmités : la guerre, la famine, les incendies & la peste se disputant la fragile & courte existence des mortels infortunés.

Qui ne reculeroit pas d'effroi ? mais le voile qui nous cache les scènes de la vie humaine, & le bandeau de l'espérance font que nous marchons avec les douces illusions que cette magicienne nous offre.

D'ailleurs,il est des conditions médiocres où l'on sait supporter la vie, parce qu'on efface de son esprit avec une sorte de facilité, le souvenir des maux présens & la crainte des maux avenirs.

C'est l'homme instruit qui par sa pensée, par sa prévoyance, par sa profonde & inexplicable sensibilité, va pour ainsi dire, au-devant des calamités futures.

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES.

TANDIS que d'un côté on rend un hommage ſans bornes au poëme épique, qui n'eſt qu'une fiction plus ou moins heureuſe; de l'autre, on a voulu humilier le roman, qui au fond eſt la même choſe, ayant la même marche, la même étendue & le même but. Il ne ſeroit pas difficile de prouver que le roman eſt ſouvent plus ingénieux, plus varié & plus moral que le poëme épique; mais parmi les ouvrages comme parmi les hommes, les titres en impoſent beaucoup à l'imagination, & les dénominations ſont encore aujourd'hui ce qui détermine le jugement des eſprits, qui croient avoir le plus renoncé à l'aſcendant des préjugés.

Un mauvais roman, il eſt vrai, n'eſt rien; il doit aller rejoindre la Pucelle de Chapelain, ou un autre poëme épique de cette force; mais

un bon roman s'associe à la gloire de l'Epopée, & doit marcher sur la même ligne. Les poëmes épiques, ne sont que des romans en vers: nos romans sont des poëmes épiques en prose; voilà toute la différence. Reste à savoir de quel côté est l'intérêt, la connoissance de l'homme & des hommes, & les grandes leçons de morale & de vertu.

Il y a infiniment plus de génie, de sensibilité, de vues & de profondeur dans la *Clarisse* de Richardson, que dans l'*Enéïde* de Virgile: ce dernier ouvrage est au fond un mauvais roman, sans invention & sans plan, écrit en vers superbes. Il faut s'arrêter sur les détails, pour pardonner à l'ensemble & à la pauvreté des caracteres. Ces détails sont pleins de vie; mais ils parlent plus à l'imagination poëtique qu'au sentiment & au cœur de l'homme. Clarisse entrant en comparaison, est un ouvrage neuf & de création: ces caracteres grands & variés; le pathétique des situations, la profondeur des détails, la vérité, le but moral, la liaison de toutes les parties, tout prouve que

que la tête de *Richardson* étoit bien supérieure à celle de *Virgile*.

L'un flatte mon oreille de sons harmonieux & m'étale les ressources d'une longue facture de vers, sonores & majestueux : mais c'est l'autre qui ouvre tous les trésors secrets de ma sensibilité, qui me fait oublier que je tiens un livre, qui m'émeut, qui me transporte; qui me porte au bien, en me faisant verser des larmes délicieuses.

Quand Virgile m'aura donné des sensations aussi profondes, alors je l'estimerai autant que Richardson; mais qu'il en est éloigné! que sa *Didon* si vantée, est loin de *Clémentine!* que celui-ci est autrement peintre de tout ce qui se passe de caché dans les replis du cœur d'une amante.

Nous n'étendrons pas plus loin ces réflexions : nous ne mettrons pas, pour cette fois, en parallèle l'abbé Prévost & le poëte Rousseau, Boileau & le Sage : des plans vastes, une imagination toujours féconde, un intérêt soutenu, distinguent à mes yeux l'au-

teur du *Cleveland*, de l'auteur des *Odes* & des *Epîtres*, où le fond des idées & des sentimens est peu de chose.

Eh, quel est l'homme de bon sens qui n'aimeroit pas mieux avoir fait *Gilblas de Santillane* que le *Lutrin?* S'il falloit analyser la *Marianne* de Marivaux & la *Henriade* de Voltaire, à qui demeureroit la palme, si elle étoit décernée par un vrai philosophe, qui tourneroit ses décisions du côté le plus avantageux aux mœurs, & le plus propre à exciter la sensibilité?

Tant que les hommes s'attacheront à des syllabes harmonieuses, ils ne verront pas ce qu'ils ont sous les yeux; une poignée de littérateurs écrira des loix ridicules, fera des jugemens ineptes, & le temps seul amenera la démonstration de leurs erreurs & de leurs mensonges.

Si les lecteurs une fois juges, savoient accorder un degré d'estime conforme au plaisir qu'ils ressentent, les écrivains seroient bientôt classés; mais la foule des lecteurs va bêtement

demander à des folliculaires en quel rang ils doivent mettre tel écrivain, s'ils ont eu vraiment du plaisir à telle lecture, & si ce plaisir ne seroit pas par hazard de contrebande.

J'aime donc mieux lire *Gilblas de Santillane* de le Sage, que le trop renommé *Boileau*; *Richardson* me touche bien autrement que toutes les tragédies du *divin Racine*; l'abbé *Prévost* m'intéresse par ses tableaux vastes, profonds, variés, mélancoliques, bien au-dessus de tout ce qu'a écrit le poëte Rousseau: ce Crébillon si vanté me paroît un poëte barbare, outrageant à la fois le bon sens, la nature, la langue & le sentiment: je n'ai jamais rien conçu à sa renommée: j'aime cent fois mieux les ouvrages du fils, remplis de vues fines, délicates & vraies, & d'appercevances neuves sur le cœur des femmes, qu'il nous importe tant de connoître; & Crébillon fils les a si bien connues!

Fielding & Marivaux me semblent mériter la gloire la plus étendue, par leur philosophie toute en image, en action, en sentiment.

Fontenelle me semble bien supérieur à Fléchier, à Mascaron; à Rollin, à la Motte, à tous ces écrivains qu'on vouloit lui opposer. Dufréni me fait dix fois plus de plaisir que le licencieux Regnard. Je n'ai jamais pu lire Destouches.

Les cinq années littéraires de Clément de Genève, me semblent un modèle de critique, de raison, de graces, de vivacité, d'esprit, autant que les extraits de Desfontaines & de ses successeurs me semblent faux, durs, injustes, déraisonnables.

Faut-il dire encore, qu'Arnaud, Nicole, ont moins de pensées saines & droites que l'abbé Trublet; que la vraie éloquence, celle des choses, n'a point été connue de Bossuet? or, je ne vois qu'un fracas de mots dans une prose incorrecte & prolixe : qu'on lance Bossuet parmi les peres de l'Eglise, parmi les prédicateurs, soit.

Ajouterai-je, que je ne puis lire la prose des écrivains du dernier siecle, excepté celle de la Bruyere & de Pascal, & que Montes-

quieu, l'abbé Raynal, Voltaire, Diderot, Buffon, J. J. Rousseau, de Paw, &c. contrebalancent à eux seuls, dans mon esprit, tout le siècle de Louis XIV, qui n'a eu que des poëtes, & pas un seul écrivain qu'on puisse méditer, soit en morale, soit en politique.

Enfin, la littérature françoise ne me paroît solide & respectable, que par les ouvrages émanés d'elle depuis quarante ans.

Voilà, sans doute, bien des blasphèmes; car c'est ainsi que l'on appelle quelques assertions libres; mais enfin, on peut penser tout cela sans faire tort à qui que ce soit; il est permis dans ces bibliothéques, dans ces orgueilleuses archives des sottises de l'homme, de choisir ses livres.

Si ces opinions là semblent singulieres à quelques littérateurs engoués de leurs premieres études, ces idées sont les miennes; je les publie avec la même assurance que chacun publie les siennes. Il n'y a point là de quoi dire tant d'injures à un homme qui peut se

tromper ; mais à qui il n'eſt pas donné de ſentir autrement.

J'oſerai dire ce que je penſe au milieu de tant de gens de lettres, qui taiſent leur façon de penſer, & qui diſſimulent leur jugement.

On peut être inſurgent en littérature à ſon gré, & pouſſer la licence juſqu'à ſe rendre criminel de *léſe-majeſté Racinienne* ; car, ſi l'on n'eſt pas libre au ſein de la république des lettres, où le ſera-t-on ?

D'ailleurs, toutes ces accuſations d'erreur, d'opiniâtreté, de nouveauté, de ſingularité ſont, au fond, des recriminations vulgaires, où l'on a le même droit de part & d'autre. Rien ne diſpenſe de juger les ouvrages par ſoi-même, non pour prononcer, mais pour accuſer ſon ſentiment : on doit laiſſer enſuite à la foule l'aſcendant que lui imprime tel, ou tel nom fameux.

IDYLLE.

(C'est un exilé qui parle.)

Enfin je vous revois beaux lieux où ma paupiere
Pour la premiere fois s'ouvrit à la lumiere.
Le voilà ce beau ciel, cet air frais, cet air pur,
Que parfument les fleurs, que couronne l'azur.
Enfin je te salue, ô ma chere patrie!
Ah! mon ame renaît, elle n'est plus flétrie,
Mon cœur s'ouvre à la joie... ô trop charmant séjour,
C'est ici qu'il faut vivre & non pas à la Cour.
L'exemple m'entraînoit, & ma folle jeunesse
Suivoit avec ardeur l'ambition traîtresse:
Je voulus m'élever, la foudre m'a frappé;
Mais trop heureux encor, je mourrai détrompé.
O nature toujours & sublime & nouvelle,
Loin d'un art imposteur que tu me parois belle!
On ne voit point ici le ciseau mécontent
Abattre le feuillage avec pompe croissant,
Ni le compas glacé de la géométrie
Tracer avec effort la triste symmétrie.
Trop heureux le berger ou le sage mortel
Qui vit tranquillement loin d'un monde cruel;
Il échappe aux fureurs de ces cœurs homicides

Dont la haine jalouse arme les mains perfides;
Ses vœux sont satisfaits, ses desirs sont contens,
Ami de la nature, il chante ses présens:
Recevez-moi bosquets sombres & solitaires,
Soyez de mes pensers les seuls dépositaires;
Mon esprit élevé dans un rapide essor,
De sa libre fierté découvre le trésor.
J'y connois le néant de ces grandeurs humaines,
De ces riens orgueilleux, de ces pompes si vaines.
O de ces bords heureux tranquilles habitans
Votre félicité ne dépend point des têms;
Votre simplicité si douce & si riante,
Le naïf enjouement de votre ame innocente,
Votre pauvreté même est un gage assuré
D'un caractere honnête & d'un cœur modéré.
Dans ses soins éternels la gloire est importune;
Nous dormons dans les bras de l'aveugle fortune;
Redoutons son reveil, ce moment de terreur
Ne nous offrira plus qu'un monstre plein d'horreur.
Notre œil ne verra plus dans la fausse Déesse
Qu'un objet corrupteur qui tue & qui caresse:
Ce n'est qu'un spectre vil, un fantôme hideux,
Qui cachoit son poignard & fascinoit nos yeux.
Que j'étois aveuglé! quelle étoit ma foiblesse?
J'idolâtrois la Cour, sa pompe, son ivresse:
Cette ivresse est perfide & sert à nous tromper;

Un invincible coup soudain vient nous frapper.
J'ai pleuré comme un autre, & déteſtant la vie,
J'oubliois mon courage & ma chere patrie.
O tranquille séjour, c'eſt ſur tes bords heureux
Que je vis dans le ſein d'un loiſir ſtudieux;
Je brave également & les traits de l'envie
Et ces fureurs du ſort, orages de la vie:
Que je ſois oublié, que mille bruits divers
Prônent ſous un faux jour ma chûte à l'univers;
La liberté, compagne & mere de la joie,
Sur ces ruſtiques bords à l'envi ſe déploie.
Recevez-moi boſquets, couronnez-moi berçeaux,
Rafraîchiſſez mes ſens, ô limpides ruiſſeaux!
Gloire tu peux me fuir, chimérique fumée,
Va tromper les mortels, riſible Renommée.
Qu'importe ce vain ſon? que fait-il au bonheur?
Ce toit humble eſt un monde aſſez grand pour mon
cœur.

TYR.

JE me repréſente cette ville, jadis fameuſe, qui nageoit au milieu des eaux; cette reine des mers, à qui ſes nombreux vaiſſeaux apportoient le tribut de tous les peuples de la

terre, & dont le port, couvert de navires, qui déroboient au ciel les ondes, offroit l'aspect d'une forêt immense. Elle étoit l'entrepôt des richesses de l'univers : son port étoit ouvert à tous les peuples du monde; dans son sein se réunissoient les nations entre lesquelles la mer sembloit avoir mis une insurmontable barriere : chacune y trouvoit la liberté, la sûreté, le profit, les secours : chacune dans ses murs croyoit retrouver sa patrie, & tout habitant du globe étoit Tyrien à Tyr.

Mais quand l'avare Pigmalion se fut assis sur son trône, qu'il eût fait succéder le monopole à la liberté du commerce; les nations oublierent le chemin de Tyr; les cédres du Liban ne descendirent plus pour elle sur les flots; Tyr ne fut plus le magasin du monde; on ne connut plus son pavillon; elle perdit le sceptre des mers. La ville fondée par Didon, fuyant devant un frere barbare, Carthage s'éleva sur les ruines de sa rivale, & Tyr ne conserva que le souvenir de son élévation & le regret de sa chûte.

LES TOURS.

LORSQUE le monde encore trempé des eaux du déluge, sortit de ses ruines, les nouveaux habitans de cette terre désolée se virent nuds sur une plage stérile; mais lors qu'à leur détresse se joignit la frayeur, qu'ils entendirent un tonnerre lointain qui menaçoit de les frapper une seconde fois; alors rassemblés par l'effroi, ils leverent les mains au ciel & se dirent l'un à l'autre, qu'il étoit au-dessus d'eux un pouvoir terrible & caché, un maître absolu de leur chétive existence.

Je m'endormis sur ces idées, & je ne vis que des hommes épars & consternés qui fuyoient les vagues mugissantes, & qui escaladoient les sommités où les ondes furieuses les poursuivoient encore. Ces malheureux étoient nuds, ils mesuroient l'abîme des eaux avec le regard du désespoir; le moindre coup de tonnerre, quoiqu'il fut expirant, sembloit revenir sur leur tête pour foudroyer ceux que

l'un soutenoit que le Dieu qu'on cherchoit étoit sûrement le soleil, que la lune étoit sa femme & les étoiles ses enfans : d'autres plus matériels encore se prosternoient devant un veau, un mouton, une colombe, enfin tous se firent des Dieux grotesques; mais ce qui devint le plus funeste, c'est que chaque pontife se substituant à l'idole hissée au sommet de sa tour, voulut se faire adorer avec elle, & qu'il crioit *frappez*, *égorgez les réfractaires, ce sont autant d'impies*; à la voix de ces pontifes, on traînoit les victimes qui demandoient vainement qu'on leur laissât bâtir une tour d'après leur propre architecture.

Toutes les folies qu'ils faisoient pour honorer leurs idoles, sont innombrables: la hauteur de la tour avoit tourné leurs foibles têtes : il n'est point de figure bizarre qui ne parut en pompe comme un objet d'adorations: le pontife de l'idole avoit un langage particulier, & un maintien tout-à-fait dissemblable de son voisin : l'un dansoit, l'autre tenoit les bras en croix : celui-ci étoit immobile, l'autre

areuse espérance, lorsque Dieu mélangea par des nuances si fines & si différentes les organes de la parole, qu'il leur fut impossible de faire désormais quelque chose d'un parfait accord.

La voix de Dieu leur avoit dit d'une maniere assez éclatante : allez, vivez en paix chacun de votre côté, sans vous fatiguer par d'aussi vains travaux : les mortels ne comprirent pas la sagesse divine : alors on vit le spectacle le plus ridicule, chacun voulut bâtir une tour de son côté & voulut la bâtir jusqu'aux cieux : à peine plusieurs eurent-ils construit quelques coudées qu'ils s'imaginerent être bien haut, parce que les montagnes dans l'éloignement paroissoient être au-dessous de leurs regards.

Tous ces bâtisseurs qui crioient en discordant qu'ils élevoient l'escalier le plus sûr pour monter au ciel à l'abri de tous les dangers, se donnoient un démenti réciproque ; chacun perché au sommet de sa tour, crioit, venez à moi, c'est moi qui suis le plus près du ciel ;

n'eſt pas trop vaſte pour la nature & pour la préſence du Dieu qui la contient.

Elevez encore les voûtes & les dômes de St. Paul de Londres, de St. Pierre de Rome, ajoutez par la penſée à la hardieſſe de la conſtruction, que tout cela devient petit devant la voûte du temple qui ſe trouve par-tout ouvert à toutes les heures & où tout homme peut, en élevant ſa vue, adorer & ſe proſterner.

Quelquefois un temple eſt éclairé de flambeaux; mais ils pâliſſent & ſe conſument; mais ils ont beſoin d'être renouvellés; ici eſt un flambeau, abîme de lumiere intariſſable quand il viſite un autre hémiſphere; il eſt ſoudain remplacé par un nombre innombrable d'autres flambeaux qui ouvrent à notre œil, le champ illimité d'une magnificence radieuſe; l'ame eſt ſaiſie d'admiration; elle tombe dans le ſilence ou dans la priere.

Ces nuages de diverſes couleurs qui bordent l'horizon, & dont le pinceau n'imitera jamais qu'imparfaitement la tranſparence & l'éclat, ne valent-ils pas ces tentures que l'art s'empreſſe à déployer,

Dans ce temple ceintré si haut, où est l'autel? où est le sacrificateur? ils sont réunis dans le cœur de l'homme quand sa conscience est pure, simple & innocente: de cet autel, l'homme peut faire monter jusqu'à Dieu le parfum & l'encens de ses adorations & de ses louanges; il peut présenter à son bienfaisant Créateur le sacrifice de ses actions de grace, pour les facultés dont son ame est enrichie, pour cette flamme divine qui l'éclaire, pour l'inestimable privilége de connoître, d'aimer la source de ces graces: l'homme sacrificateur lui dévoue son existence, & la consacre à louer & à adorer: il est ancien le poete, qui nous enseigne à louer les grandeurs de Dieu; il ne faut que le répéter: *Eternel! mon Dieu! tu ès merveilleusement grand! tu ès revetu de majesté & de magnificence! toutes tes œuvres sont faites avec sagesse! tu as mis ta majesté pardessus tous les Cieux!*

A ces paroles, je vis toutes les tours se métamorphoser en colomnes, en pavés, en voûtes, en appuis, en ornemens; les Alpes

étoient enfermées ſous cette voûte magnifique ; un ſoleil brillant éclairoit cette enceinte immenſe ; l'œil s'y perdoit ; mais c'étoit toujours un temple, & ces belles paroles de Salomon rétentirent à mon oreille : *Voici les Cieux, mais les Cieux des Cieux ne peuvent te contenir, combien moins cette maiſon que je t'ai bâtie !*

La voix qui parloit devint ſi forte, ſi grande, ſi majeſtueuſe, que mes organes ne pouvoient ſuffire, & je m'éveillai.

PROSATEURS.

On ne lit plus guères la proſe des écrivains du ſiecle de Louis XIV, ſi vous en exceptez La Bruyere, Fénelon, Paſcal, & quelques pages de Boſſuet : en général, les proſateurs de ce ſiecle ſont foibles & dépourvus d'idées : on lit les écrivains modernes plus ſubſtantiels, plus précis, & qui ont un plus beau coloris. Néanmoins le dénigrement contre les auteurs modernes eſt dans toutes les bouches ; point

de pédans, point de journaliftes qui ne cite inceffamment Flechier & Boffuet : la foule ignorante & oifive qui veut juger les arts les plus éloignés de fa fphere, repète les documens de la feuille périodique : les gens de lettres ont formé tous ces petits juges, & ils en abufent journellement contre ceux qui leur ont appris à lire.

Pour les femmes, elles aiment les écrivains qui ont un peu de leur afféterie : on peut comparer quelques auteurs modernes à nos plus habiles coquettes ; elles confultent fans ceffe leur miroir, pour mieux placer une mouche, un ruban, un ponpon, une aigrette ; elles mettent du blanc, du bleu, du rouge, du noir ; elles fentent le jafmin, l'orange, l'ambre : mais la toilette finit avec la journée, & la renommée de l'auteur périt au bout de quelques mois.

La philofophie doit être la bafe de l'éloquence & de la poëfie ; elles ont toutes deux à gagner dans les découvertes des philofophes : l'emploi du poëte, eft d'orner des vérités pré-

cieufes & de les faire aimer : il fe rendra l'égal du philofophe ; mais le poëte fouvent ne fe doute feulement pas combien les fçiences lui font néceffaires ; il les dédaigne, en difant que cette étude éteint fon feu, & ralentit fon enthoufiafme ; il ne parle que de figures, de mouvemens ; c'eft négliger le fonds de l'art, pour s'attacher à la fuperficie ; & quiconque ne commence pas par l'étude de l'homme & celle de la nature, n'écrira que des mots, & ne parviendra à flatter l'oreille, que pour laiffer vuide le cœur de l'homme inftruit.

Des jeunes gens qui commencent par faire des odes, des tragédies, des vers enfin, ne s'imaginent pas qu'il faut, pour être poëte, beaucoup de fang-froid ; que c'eft la philofophie qui produit l'enthoufiafme naturel ; qu'il faut favoir être fpectateur en même-tems qu'il faut repréfenter les paffions ; double talent à concilier, la réflexion qui médite & la chaleur qui trace le coup de pinceau : car l'homme qui ofe s'élever au milieu des hommes, doit être digne de cet emploi fublime & connoître l'homme à qui il parle.

Plus on a de philoſophie dans la tête, plus on a d'éloquence : pour écrire, il faut avoir une connoiſſance commencée de tous les arts, & ne point confondre les idées & les termes qui les expriment.

CRAINTE MAL FONDÉE.

L'IMPRIMERIE eſt ce que les hommes en place redoutent le plus aujourd'hui ; mais ils ont tort, & ils ſe montrent peu éclairés à cet égard. Toute ſatyre injuſte tombe dans le mépris. S'ils ſont vertueux & amis du bien public, ils ont tout à gagner & rien à craindre de la plume des écrivains.

Tout homme en place eſt attaqué ; il faut bien qu'il le ſoit : comment enchaîner tant de langues ? ſi le blâme eſt interdit, que deviendra la louange ? Le gouvernement eſt intéreſſé à ce que la conduite de tous ces agens particuliers ſoit pénétrée de lumiere. L'homme d'Etat qui marche ſur une ligne droite,

ne peut que chérir la liberté de la presse; parce que s'il s'est trompé, il aura tous les moyens de justification, & trouvera plus de défenseurs que d'antagonistes.

Et quand l'orgueil des hommes en place devroit par fois être un peu blessé, seroit-ce une raison pour priver le genre humain du trésor des lumieres? Quoi! leur orgueil ne sauroit-il s'élever au-dessus d'une satyre? Elle ne s'attache ordinairement qu'à des hommes déja célèbres, & dans sa fureur même, il transpire toujours un mèlange d'estime; puis la vérité peut s'allier encore avec le ton de la satyre.

La passion qui s'exprime, qui se répand, qui parle, qui agit sur le papier, s'atténue & s'affoiblit. Quand vous voyez une multitude d'écrits sur une dispute, soyez sûr qu'elle touche à sa fin.

Hommes en place, ce sont les passions concentrées qui sont dangereuses, & non les passions ouvertes. Qui écrit une satyre, est cent fois plus éloigné de toute violence, que

celui qui ſe taît : la pointe du reſſentiment qui agit au dehors, pénètre moins le cœur de l'homme que celle qui ſe replie contre nous-mêmes.

FOURMIS.

IL n'y a rien de plus curieux dans l'hiſtoire naturelle, que la prodigieuſe multiplication des fourmis, leur adreſſe & leur voracité : non-ſeulement elles dévorent les végétaux, mais elles attaquent encore les ſerpens, les rats & les cancres ; de ſorte qu'ils diſparoiſſent des lieux où elles ſe ſont une fois établies : ce qu'il y a de plus incroyable, c'eſt qu'elles attaquent les jeunes Négres & les femmes en couches, de ſorte qu'elles ſont obligées de quitter le lit & de fuir.

Ces inſectes dévorans qui ſortent par Miryades, malgré l'exiguité de leur volume individuel, deviennent formidables aux hommes & aux animaux ; il ne leur faut qu'un

inſtant pour diſſéquer une poule ou un canard, & les rats ont beau courir, ils ne leur échappent point: on les a vu de même attaquer un mouton pendant la nuit & le ronger ſi complettement, qu'au point du jour, il n'en reſtoit que le ſquelette, ſi bien décharné, que l'anatomiſte le plus habile n'eût pu en faire davantage.

C'eſt Mr. Boſman, ancien gouverneur à la côte d'Or, qui eſt le garant de tout ce que j'avance; il peint ces détachemens de fourmis comme des phalanges innombrables, des eſſains meurtriers, formant des fourmillieres de dix pieds de hauteur, & s'élançant dans la direction la plus favorable pour ſaiſir leur proie.

Ces fourmis malfaiſantes ſont à-peu près du volume de celles d'Europe; elles détruiſent les plantations, & les isles regardent comme le plus grand fléau les ravages occaſionnés par ces inſectes.

PARCHEMIN.

Nos aïeux, au dixieme & onzieme ſiecle, manquant de parchemin, raturoient un livre de Tite-Live ou de Tacite, pour le remplacer par les légendes d'un ſaint, ou par les prieres d'un miſſel.

Le prix des livres, au onzieme ſiecle, devint ſi exceſſif, que les perſonnes d'une fortune médiocre, ne ſe trouvoient pas aſſez riches pour les acheter.

LE PUBLIC NOTRE DÉBITEUR.

Ce qui néceſſite la reconnoiſſance du public envers l'homme de lettres, c'eſt que l'auteur donne beaucoup & qu'il reçoit peu en échange ; à peine ſon ouvrage eſt-il ſorti de ſes mains, qu'il ne lui appartient plus : tout le public en jouit également & à peu de

frais. Le livre instruit, éclaire, amuse, occupe. Croit-on avoir payé l'auteur, parce qu'on a déboursé un misérable écu ? c'est pour le matériel du livre.

L'étranger à son tour, s'empare de l'ouvrage ; il se multiplie dans l'Europe ; il est dans toutes les mains, & le produit n'est que pour le libraire.

Il faut donc que la gloire dédommage l'auteur, & devienne la monnoie des plaisirs moraux qu'il a procurés à la société entiere. Sensations exquises au-dessus de la foule des plaisirs vulgaires, tant par leur délicatesse que par leur multiplicité !

On n'écrit ceci, que pour montrer l'injustice de certains sots opulents & l'insolence de quelques parvenus, qui osent faire un ridicule à un homme de lettres de son honorable pauvreté.

Or jugez-nous, hommes vrais & équitables : est-il permis d'insulter à l'abeille qui vous prodigue son miel ? Les travaux de l'homme de lettres seroient-ils même acquit,

tés par quelque argent? mon livre n'eſt-il pas le réſultat de mon éducation entiere, & ſait-on ce qu'elle m'a coûté? Mon livre n'eſt-il pas le fruit de pluſieurs années de méditations & de travail? & l'auteur qui s'eſt conſumé pour l'utilité publique, n'a-t-il pas droit de dire à la patrie ou à ſes concitoyens? *Qu'on me loge au Prytanée, ou du moins, ne me reprochez pas mon peu de fortune.*

Beaucoup d'ouvrages ont honoré la langue françoiſe, en l'établiſſant la premiere langue de l'Europe. Les écrivains ont été payés en critiques injurieuſes ou en éloges ſtériles. Voyez les pieces de théatre, repréſentées dans toutes nos provinces : les citoyens s'y portent en foule,& les applaudiſſent à diverſes repriſes: jamais une obole cependant ne refluera vers l'auteur,fût-il dans l'indigence la plus extrème: on peut faire cent mille francs avec ſa piece, ſans qu'il en ſoit ſeulement informé : tous les ſubalternes ſe partagent l'argent, & il n'eſt jamais venu dans l'idée à perſonne, que le créateur de la piece & des plaiſirs qu'elle en-

fante, pût réclamer la moindre portion de l'abondante recette. Ainfi jouit la nation Françoife des chefs-d'œuvre de l'art, & de nos travaux.

Qu'on me montre dans l'univers un art qui apporte aux citoyens plus de jouiffances fines, délicates & multipliées, & qui donne moins à ceux qui le cultivent. La juftice exige donc qu'on refpecte ceux qui fe livrent à des occupations auffi nobles, auffi défintéreffées; & il doit être permis à un auteur, de paffer partout avec un habit de burre, fans qu'on en faffe la remarque. Qu'on apprécie, d'après ces réflexions, les difcours de certains hommes, étrangers à tous les arts & inutiles à leur patrie fous tous les rapports, s'ils n'en font pas les fléaux, par les manœuvres fourdes d'une cupidité baffe & voilée.

IMAGINATION.

QUELLE étonnante faculté que celle qui eſt au pouvoir de l'homme ! Il peut faire exiſter hors de lui, les images qui ſe retracent dans ſon cerveau : il peut édifier un plan nouveau, & ſe rendre ainſi le rival de la nature.

C'eſt l'imagination qui a donné naiſſance à tous les arts. La raiſon nous inſtruit aſſez ſur ce qu'il faut faire ; mais il faut agir ſur notre imagination pour nous conduire. Que fait la vérité avec tout ſon éclat, ſi elle ne porte pas une empreinte qui la faſſe adopter ? Un ouvrage eſt mauvais dès qu'il n'eſt que vrai.

L'homme ſenſible ne ſera jamais un athée, parce que les phénomenes de l'économie animale le frapperont plus qu'un autre. En voyant le Ciel & la majeſté de la nature, ſon cœur brulera involontairement d'amour & de reconnoiſſance.

JOUR DÉSASTREUX.

A QUELLE époque fera-t-on remonter le jour où l'Océan enfanta la mer Méditerranée? où cette isle inconnue, beaucoup plus grande que l'Europe, située entre le Portugal & l'Amérique, s'abîma tout-à-coup dans l'Océan Atlantique? Cette isle très-peuplée, disparut sans doute par un tremblement de terre, & les anciens du tems de Platon disoient, qu'à-peu-près dans le même tems, l'Océan perça près de Gibraltar, & forma la Méditerranée. Quelle révolution! & qu'est-ce que le tremblement de terre de Lisbonne, & les fléaux de la Calabre, auprès de ce grand désastre qui a changé la face du globe?

PLAISIR.

LA condition de l'homme feroit la plus miférable fur cette terre, fi le plaifir diverfifié à l'infini, ne contrebalançoit l'empire de la douleur. C'eft à l'homme feul qu'appartient la volupté : doué d'organes fufceptibles, des plus vives fenfations, ayant la délicateffe du choix & le goût des préférences, il rafine & double fes jouiffances.

Qui connoît comme lui, le raviffement de l'ame quand il fe mêle au plaifir des fens ? qui peut comme lui, s'approprier tous les dons de la nature ? elle devient fouple & carreffante, pour l'embraffer dans tous les points de fa profonde fenfibilité. L'homme eft donc encore le mieux traité de tous fes enfans, fi toutefois il fait ufer de fes forces, pour fupporter ou combattre le chagrin & la douleur.

ORGUEIL.

L'ORGUEIL femble avoir été donné à l'homme, pour lui faire illufion fur fes miferes réelles. L'orgueil eft un regard qui ne tombe que fur un feul côté de notre individu : c'eft le produit flatteur de notre imagination ; ainfi le moucheron qui bourdonne, fe croit environné d'une mufique harmonieufe qui annonce par-tout fa dignité.

L'orgueil ne choque pas notre raifon, mais bien celle d'autrui ; nous découvrons dans un autre que nous ce qu'il y a de puérile, de bifarre, de ridicule dans cette paffion perfonnelle : elle a des caracteres d'extravagance, fi vifibles, fi frappans, que rien ne choque plus l'homme orgueilleux que l'orgueil de fon voifin.

On s'eftime ordinairement pour des qualités indécifes, c'eft qu'on a grand intérêt à fe déguifer à foi-même. Quelles font-elles ?

On conçoit que l'on peut s'attribuer fur d'autres

d'autres une ſorte de préférence, pour les qualités extérieures du corps, pour les dons de l'eſprit, pour les avantages du génie; mais être orgueilleux de ſa naiſſance, de ſes richeſſes, c'eſt évidemment ſe dégrader; car il n'y a rien qui nous ſoit propre dans ces lots accidentels de la vie humaine.

On trouve l'orgueil déplacé par-tout; on le condamne par-tout comme un défaut de diſcernement, de juſteſſe d'eſprit, & même d'équité; & nous tombons les premiers dans ce défaut, parce qu'il ſert à nous déguiſer notre indigence.

L'homme qui ſe verroit à nud avec les foibles reſſources de ſon entendement, & qui auroit la meſure véritable de ſa capacité, ne ſe feroit-il pas pitié à lui-même?

Quel eſt l'homme, jouiſſant d'une grande réputation, qui ne s'en ſoit pas quelquefois étonné?

L'orgueil s'attache à des avantages qui ne ſont pas partie de ſon être, qui lui ſont étrangers; & n'eſt-ce pas le comble de l'illuſion;

que de jouir d'une haute idée de ſoi-même, d'après un éclat emprunté ?

Mais les hommes exiſtent par les chimeres: c'eſt ſur-tout quand on ne ſe ſuffit pas à ſoi-même, que l'on commence à vouloir vivre dans l'opinion d'autrui; & c'eſt en même-tems un avantage pour les arts, qu'il ſe trouve des hommes qui briguent les éloges de la multitude, oubliant que le public eſt un être abſtrait.

Nous nous trompons preſque volontairement dans le ſentiment que nous avons de notre excellence. La différence eſt cependant bien grande en ce que nous ſommes & ce que nous croyons être.

Pourquoi ne s'énorgueillit-on pas des qualités du cœur, de l'amour ſincere & conſtant pour la vertu, du reſpect pour les mœurs? c'eſt qu'il entre dans ces vertus de la juſteſſe d'eſprit, des lumieres véritables, & que l'orgueil eſt un ſentiment faux, qui ne peut produire conſéquemment que des clartés ſuperficielles, mêlées de doutes & d'incertitudes.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

C'est une des belles tragédies de Voltaire ; il en a puisé la principale idée dans Shakespeare : le rôle de Vendôme est admirable, il a une énergie & une vérité qui saisit ; je le plains au moment où, éperdu d'amour & de jalousie, il demande à son ami la mort de son frere : jusques-là tout est bien : mais lorsqu'après l'emportement de cette premiere chaleur, ce même Vendôme, si fier & si grand, va choisir un bras vulgaire, un assassin obscur, à qui il confie le soin de sa vengeance méditée, d'après une réflexion lente & cruelle, ce second mouvement me le rend tout-à-coup odieux ; je ne suis plus touché de ses cris, je ne veux plus de ses remords, de son désespoir ; je vois un prince féroce qui a conçu le crime au fond de son cœur : il eut été facile au poëte de supprimer cet incident inutile & qui ne sert qu'à déparer un des plus beaux caracteres de la scène françoise.

STÉRILITÉ DU THÉATRE FRANÇOIS.

AU premier coup-d'œil, on diroit le théâtre françois d'une richeſſe incomparable; à l'examen, on apperçoit une indigence réelle: d'où vient cette ſtérilité ſous un air d'opulence? de l'habitude où ſont les auteurs de ne jamais ſe choiſir que les mêmes ſujets; de la manie de les répèter encore; de cet eſprit ſervile qui ne leur permet point de changer de maniere; enfin, de l'adoption ridicule qu'ils ont faite de regles abſurdes ou puériles.

On voit des ſujets, tels que ceux d'Œdipe, d'Oreſte, d'Alceſte, d'Idomenée, qui ont été traités chacun ſeize ou dix-ſept fois: on voit paſſer comme des ombres, une foule de pieces dont il ne reſte à peine que les titres; le manque de génie & le défaut d'invention,

le caractérisent dans cette pente universelle, à ne prendre que des sujets anciens, c'est-à-dire, faciles à copier : l'habile versificateur a le plus souvent remplacé le poëte & son génie.

AVOCATS.

QUAND on voit Crassus, César, Pompée, & tant d'autres qui occupoient les postes les plus éminens, venir plaider pour autrui, & épouser les causes de gens de bas-étage : alors je vois que l'esprit républicain mettoit de niveau tous les hommes devant l'éloquence du barreau. On ne rougissoit pas plus d'être avocat que d'être lieutenant.

LES LUNETTES.

Imitation de .....

J'AVOIS vu un de ces fripons ambulans qui ſe vantent de prédire l'avenir : tandis qu'il mentoit impudemment & qu'il exerçoit ſur des ames livrées à la curioſité & à la terreur, cet aſcendant ſingulier que les plus vils des hommes ſavent prendre ſur la foibleſſe des hommes ſupérieurs, ordinairement inquiets ſur leurs deſtinées, je me diſois, ce fourbe eſt un impoſteur ; mais ſi ſa ſcience n'étoit point vaine, ne feroit-il pas utile de pouvoir deviner quelque choſe des événemens futurs ? la prudence n'eſt-elle point déjà une maniere d'appercevoir ce qui peut arriver, & cet inſtinct qui nous avertit de ce qui peut nous être dommageable ? & ces preſſentimens ſecrets ne ſont-ils pas un ſens intérieur, qu'un plus haut degré d'attention pourroit perfectionner ? Le paſſé, le préſent ne ſont rien pour nous, en

comparaiſon de cet avenir qui devient le but de nos penſées & de nos travaux : mais, tandis que les tems paſſés viennent ſe réunir comme en un ſeul point dans le foyer de notre mémoire, l'avenir eſt comme un mur impénétrable où ſe briſe la perſpicacité. Ne feroit-il pas à déſirer que nous puſſions entrevoir une partie de nos deſtinées futures, afin de mieux prèter le flanc aux événemens qui nous attendent.

Je m'endormis dans ces idées, & je me trouvai dans une vaſte bibliothéque. Je voulus ouvrir quelques livres, mais tous ſe trouverent ſcellés : je n'en apperçus qu'un qui étoit ouvert ſur une table ; j'y portois les yeux & je lus le conte ſuivant, que j'ai tranſcrit à l'inſtant de mon reveil.

Un jour Xuixoto, dieu des Indes & de la terre, du haut de ſon palais aërien, jetta les yeux ſur le genre humain, qui ne paroiſſoit à ſes pieds que comme une fourmiliere qui ſe meut & bourdonne ; il appliqua un cornet à ſon oreille, & fut ſurpris des plaintes con-

tinuelles qui perçoient de toutes parts: ici des murmures, là des imprécations; tout ce qu'il avoit fait n'étoit point bien fait; des clameurs insensées s'élevoient contre toutes les parties de son ouvrage; on mettoit en doute sa bonté & sa justice; le petit peuple, malgré ses pieuses momeries, n'étoit pas celui qui proféroit le moins de blasphêmes; mutin dans son ignorance, il prioit & murmuroit pour ceux qui prenoient le nom pompeux de *philosophe*; il mêloit à leurs raisonnemens les railleries les plus ameres; tout étoit affreux dès qu'ils avoient mal aux dents, & lorsqu'il tonnoit, leur orgueil étoit blessé d'entendre une voix si majestueuse gronder au-dessus de leur tête. Si Xuixoto eut daigné prendre leurs avis, ce monde auroit été bien mieux arrangé; mais tous ces raisonneurs ineptes ou orgueilleux, fanatiques ou téméraires, sembloient réunir leur clameur pour former une seule & même plainte; pourquoi l'avenir est-il fermé à nos yeux? si nous pouvions lire dans le tems futur, nous éviterions les fausses dé-

marches, nous préviendrions mille accidens, où notre propre prudence ne sert souvent qu'à nous précipiter ; enfin, nous nous arrangerions d'après la nécessité absolue des événemens, au lieu qu'errant dans des ténébres épaisses, la crainte de l'avenir empoisonne nos jours, & nous ne vivons jamais dans le moment présent.

Qu'on apprenne à ces insensés, dit Xuixoto dans son courroux paternel, que si l'avenir leur est caché, c'est pour leur bien, & qu'il seroit malheureux de le connoître.

Oradou, premier ministre de ses volontés, reçut aussi-tôt l'ordre de publier à son de trompe, que quiconque sur le globe auroit à se plaindre de son sort, eut à se trouver au pied de la montagne Valépusi, & que Xuixoto en personne daigneroit leur répondre.

La résolution du dieu des Indes étonna la race des hommes, & nos déclamateurs en demeurerent interdits : si Xuixoto alloit acquiescer à tous leurs vœux, ils n'auroient plus d'occasions d'exhaler leur satyre & leurs

bons mots. Eh, quel bien pouvoit compenser cette perte ! D'ailleurs l'irrésolution dominoit chaque individu, & il ne savoit plus au juste ce qu'il vouloit demander ; tous formoient des vœux différens : on se parloit, on s'échauffoit sans rien conclure.

Chacun présenta donc une requête différente ; mais tous s'accorderent à supplier Xuixoto de soulever le bandeau qui leur cachoit l'avenir. Le jour marqué, où leurs plaintes devoient être admises arriva, & les environs du mont Valépusi se trouverent peuplés d'une multitude innombrable ; c'étoit l'assemblée des mécontens.

Il est inutile de dire que le tonnerre précéda la descente de Xuixoto, qu'il étoit assis sur un nuage étincelant, que des éclairs partoient de ses yeux, que la foudre éclatoit entre ses mains, & que dès qu'il remua le sourcil, la terre & ses habitans tremblerent ; Zélon même, ce philosophe si audacieux la plume à la main, tomba sur ses genoux, saisi d'un mortel effroi : le dessein de Xuixoto n'étoit

pas d'exterminer la race des hommes, mais de leur montrer ſeulement ce qu'il étoit lorſqu'il s'armoit dans ſa colere; il ſourit, & le tonnerre enchaîné par ce ſigne, ne frappa plus les montagnes que d'un bruit expirant. Zélon reprit courage, il avoit vu Xuixoto ſourire, & une lumiere céleſte avoit banni la crainte qui s'étoit emparé de tous les cœurs: un cri confus s'éleva & dit: que nos deſtinées futures nous ſoient révelées! que nous ſachions tous ce qui nous doit arriver!

Xuixoto répondit avec le ſourire tendre & fier de la compaſſion: foibles mortels, vous le voulez, je remplirai votre demande, vous connoîtrez l'avenir; mais ſi dans les regrets qui troubleront le moment de votre félicité préſente, vous gémiſſez; gémiſſez alors ſur vous-même, & ſouvenez-vous que ce ne fut pas Xuixoto, mais votre curioſité imprudente, qui prépara votre infortune.

Alors il donna ſes ordres à Oradou ſon miniſtre, qui ſe mit à diſtribuer des lunettes à deux verres, leſquelles avoient une double

vertu ; elles montroient d'un côté la somme du bonheur dont on pouvoit jouir, & de l'autre on appercevoit toute l'étendue du malheur qu'on avoit à craindre.

Après avoir fait ces dons aux mortels, dons qui lui furent arrachés par d'importunes clameurs, le Dieu remonta lentement dans les Cieux au milieu des éclairs, & dans le même appareil qu'il étoit venu ; mille cris de joie & d'actions de grace l'accompagnerent jusques sous les arcs lumineux de son palais.

Les hommes firent éclater ces transports d'allégresse, parce qu'il avoit exaucé leur folie : si Xuixoto eût fait descendre sur eux un bienfait réel, mais caché, tout le peuple auroit murmuré ; tant notre ignorance s'étend jusques sur la connoissance de nos vrais intérêts !

S'il faut en croire l'histoire, bien en prit à Oradou d'être de substance céleste ; car la foule qui le pressoit pour avoir de ses lunettes, étoit si grande, qu'infailliblement un corps mortel y auroit succombé.

Quand j'aurois cent langues, il me feroit impoſſible de raconter les effets divers que produiſirent ces merveilleuſes lunettes. Je ne puis que me borner à quelques traits ſinguliers.

Aline, jeune beauté de ſeize ans, fut la premiere qui ſatisfit ſon deſir curieux; elle s'étoit collée aux vêtemens du miniſtre, & avoit arraché les lunettes de ſa main avec une eſpece de violence: vive, folâtre, éblouiſſante, ennemie de tout ce qu'on nomme chagrins, réflexions, ennuis, elle évitoit juſqu'à l'ombre du ſérieux; elle n'appliqua point à ſon bel œil le verre qui prophétiſoit les fortunes, mais plutôt le verre fortuné qui préſentoit le bonheur: comme ſon cœur palpita de joie, lorſqu'il apperçut une félicité telle qu'elle la déſiroit, elle ſe vit belle, mais belle juſqu'à exciter la jalouſie de l'amitié; les yeux de ſes rivales s'enflamment de courroux à l'aſpect de ſes charmes; les princes de la terre, les héros du ſiecle tombent à ſes genoux: Aline triomphante, dans l'ivreſſe de l'orgueil

& de la gloire, se crut l'ame assez forte pour soutenir le verre opposé; elle n'y jetta qu'un coup-d'œil, & poussa un cri perçant: hélas! ce regne si flatteur ne devoit durer que dix-huit mois! cette maladie terrible qui détruit la beauté, devoit un jour creuser ses joues polies; grossir ce nez fin & minutieux, & sillonner ce front si plein de grace. Aline a mille adorateurs; mais elle est dévorée d'un chagrin secret; elle soupire à chaque hommage, lorsqu'elle se représente que bientôt il lui faudra passer sa vie dans une triste solitude: si elle consulte son miroir, ce n'est plus cet œil brillant, ce teint fleuri, cette bouche enchanteresse qu'elle apperçoit, elle ne voit que les sillons à jamais gravés par une main désolante: ah! si elle étoit demeurée dans son heureuse ignorance, elle auroit eu du moins dix-huit mois filés par la main des plaisirs, par cette main douce & trompeuse: combien elle fut malheureuse par sa curiosité!

On honoroit Misnar comme le plus vaillant capitaine de l'Inde: au milieu de la foule em-

preſſée, l'admiration, le reſpect que ſon nom inſpiroit, lui permirent une libre approche ; il fut un des premiers qui obtint ce dangereux préſent ; il le reçut avec un ſourire ironique, comme indifférent ou ſupérieur à ſa propre deſtinée. Miſnar attacha ſes regards du côté du bonheur ; il vit la victoire enchaînée à ſon char, des villes ſoumiſes, des peuples vaincus, des poëtes empreſſés à recueillir ſes hauts-faits, pour les tranſmettre à la poſtérité : Miſnar auroit vécu long-tems heureux & ſatisfait ; mais il voulut connoître la ſuite de ſes triomphantes deſtinées : quel changement! un roi jaloux le dépoſſéde & l'exile, & ceux qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envi ; les ſtatues qui lui furent érigées, ſont abattues, les inſcriptions déchirées : Miſnar demeure immobile d'étonnement ; on le vit pendant des années entieres inſenſible aux palmes qui ombrageoient ſon front : parmi les fêtes brillantes inſtituées à ſon honneur, il entendoit une voix qui murmuroit à ſon oreille, *tu mourras dans l'exil & dans l'oubli* ;

combien de fois il maudit l'inſtant où il avoit deſiré de voir un tel avenir !

Parut enſuite la jeune Elmire ; ſur ſon front ſe peignoit la plus vive douleur ; toute la ville s'intéreſſoit à ſon ſort : gémiſſante ſous la tyrannie d'un vieil époux, avare & jaloux, ſon pere avoit ſerré de force les nœuds cruels : elle aimoit en ſecret le jeune Damon ; elle en étoit aimée : ſon ſein qu'animoit la jeuneſſe, palpitoit de crainte devant la lunette prophétique, elle la ſaiſit d'une main tremblante ; elle craignoit d'y lire un malheur éternel : l'amour & l'eſpoir l'encouragerent au premier coup-d'œil ; elle s'écria : ô grand Xuixoto, que vous êtes bon ! & d'où venoit ce cri de joie ? de ce qu'elle appercevoit le convoi funébre de ſon mari qui s'acheminoit lentement vers le temple ; ſon cercueil étoit couvert d'un drap mortuaire richement décoré : quatre mois après, non loin de cette même tombe, où ſon tyran étoit ſcellé d'un marbre que rien ne pouvoit rompre, elle recevoit la main de ſon amant à un autel où maîtreſſe d'elle-même, elle

elle couronnoit ses vœux & sa constance : cette image qu'elle seule appercevoit, la charma au point qu'elle embrassa le septuagenaire qui étoit à ses côtés, avec le même transport qu'elle eut embrassé le jeune Damon ; le podagre s'étonna de ses vives caresses : Elmire eut la curiosité indiscrette de consulter le verre opposé, & elle vit ce Damon qu'elle croyoit si tendre, devenir un tyran plus dur & plus inflexible que le premier ; sa jalousie étoit au comble, & elle fuyoit vers un couvent, pour se dérober à ses fureurs.

Elle pâlit, la lunette lui échappa des mains, Adiram la reçut, il étoit présent & ne put résister à l'exemple général, il ne savoit pas qu'un regard, qu'un seul regard lui coûteroit toute sa félicité ; il apprit d'abord qu'il seroit grand, qu'il obtiendroit des titres, qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quel cœur doué de quelques passions fortes, n'est point ambitieux ? & que pouvoit-il souhaiter de plus ? le destin lui promettoit ensuite des trésors immenses & la belle Cléone pour épouse. Surpris lui-

même de ſes belles deſtinées, il voulut ſavoir comment le reſte de ſa vie ſe concilieroit avec les faveurs de la fortune, tant dans ſa préſomption il les jugeoit immuables; mais que vit-il en appliquant l'autre verre à ſon œil? autant d'ennemis qu'il avoit de rivaux; il recueille la haine, parce qu'il a trop fait ſentir la ſupériorité de ſes talens; il eſt abattu, parce que ſa conduite fut hautaine, inſolente; ſon orgueil rencontre un orgueil plus terrible qui l'humilie & le réduit au ſilence; on le mépriſe autant qu'il a mépriſé ſes ſemblables. Semblable au voyageur, parvenu avec peine au ſommet d'une montagne eſcarpée, qui trouve un ſentier gliſſant, tombe & roule dans les précipices; cet ambitieux éprouve une chûte horrible: chacun y applaudit & ſe vange des dédains qu'il a prodigués; c'eſt à qui ajoutera à la dériſion publique, & ſa femme elle-même ne gémit point du revers qui terraſſe ſon époux. Sa fierté lui avoit fait autant d'ennemis qu'il y avoit de gens ſenſés; il ne fut plaint de perſonne; délaiſſé du genre humain

à raison de son insupportable orgueil, on grava sur son tombeau une épitaphe qui attestoit la joie qu'on avoit ressentie de son abaissement.

Quelle fut la cause des malheurs d'Adiram? d'avoir sçu qu'il deviendroit grand avant cette époque: il se servoit de son esprit, de sa raison; il avoit des vertus lorsque sa fortune étoit encore douteuse; mais la fatale connoissance du sort brillant qui l'attendoit, accrut son audace. Il se rendit odieux, & malheur à quiconque même sans consulter aucune lunette, connoîtra trop tôt ses hautes destinées.

On vit arriver sur ses pas deux personnages remplis l'un pour l'autre d'un mépris profond; l'un étoit un poëte, & l'autre un philosophe: le poëte prit le premier la lunette, & le philosophe se mit à l'observer; car il n'y avoit pas de spectacle plus risible à ses yeux, que la vanité d'un versificateur, soit disant poëte; celui-ci passoit sa vie à polir du cuivre avec tout le soin imaginable; il faisoit une dépense prodigieuse d'esprit, pour orner

toutes les idées frivoles du siecle; il ne les vouloit que petites, brillantes, manierées, par fois libertines : quel spectacle au premier coup-d'œil? Ses brochures reposent sur les toilettes, les femmes s'écrient, c'est un auteur charmant, délicieux, il nous interdit la fatigue de penser, il faut qu'il soit de nos soupers; le poëte tourne la lunette pour consulter un peu l'image de la postérité; il apperçoit une renommée légere d'environ quinze années, qui se dissipoit sans qu'on s'en apperçut: il se voyoit bientôt descendre tout vivant dans le fleuve d'oubli, fait pour ensevelir tout le bel esprit du monde, & les almanachs fameux qui en sont les annales dépositaires.

Le philosophe vit avec plaisir le nuage sombre qui venoit de se répandre sur le front de son camarade, & il s'amusa beaucoup de son étonnement; il prit à son tour la lunette & vit du coté favorable le génie en personne, c'étoit un bel ange rayonnant de gloire; une flamme pure & sacrée brilloit sur sa tête immortelle; notre philosophe ne manquât pas

de croire que c'étoit ſon propre génie qui s'offroit à ſa vue; il conſulta par air le criſtal oppoſé, quel changement! Ce n'eſt plus cet être brillant & lumineux, c'eſt une furie qui s'élance par bonds inégaux, qui attaque les dogmes de l'univers, renverſe ces appuis ſacrés du genre humain, ébranle l'eſpoir & la conſolation des infortunés, plonge l'eſprit dans un doute affreux ou dans un égarement ſtupide, briſe l'effigie de la morale touchante, & ne ſouffle que les feux impurs de la débauche ou le poiſon contagieux de l'athéiſme: tel parut aux yeux de notre philoſophe ce génie ſi différent de lui-même, lorſqu'il abuſe de ſon autorité puiſſante. Je ne ſais ſi le philoſophe, ou plutôt celui qui en uſurpoit le nom, s'y reconnut; mais il tenta de briſer la lunette véridique, en ſe vantant néanmoins de chercher par-tout la vérité.

L'aveugle Myope, malgré le petit partage d'entendement que lui avoït prêté la nature, poſſédoit aſſez de folie pour vouloir s'inſtruire de ce qu'elle avoit à craindre ou à eſpérer de

l'avenir : elle prit la lunette avec la plus grande vivacité, & ne vit rien. Toute en colere, elle la retourna & n'en vit pas davantage : furieuse, elle combla Oradou de reproches & d'injures, prétendant qu'on la trompoit ; que les dons de Xuixoto étoient tout aussi bien faits pour elle que pour un autre, & qu'elle devoit avoir, elle, une destinée marquée dans les décrets du ciel, une destinée enfin toute particuliere. La pauvre femme ne comprenoit pas que la faute n'étoit que dans son œil ; hola, folle! s'écrioient ceux qui l'entouroient, & ils oublierent qu'ils n'avoient guères de meilleurs yeux. Myope continua de végéter avec sa vue courte, & tout en végétant de se plaindre de Xuixoto & d'Oradou : elle garda toujours au fond du cœur une profonde estime pour elle-même, & préféra, comme de raison, son œil qu'elle croyoit excellent, à l'œil perçant des aigles.

Un jeune homme vertueux, plein de sensibilité, encore entre les mains de la nature, voulut aussi connoître l'avenir. Son ame pure

s'élançoit vers tous les objets pour saisir la vérité, la confiance, le bonheur; il ne voyoit dans l'univers que des cœurs généreux; il le peuploit d'amis sinceres, d'hommes compatissans; il ne connoissoit que de nom la calomnie, la dissimulation, le mensonge; il prodiguoit sa tendresse aussi aisément que son or, épenchant son ame ingénue dans les intimes confidences de l'amitié la plus abandonnée. Oradou touché de ses vertus, lui dit, lorsqu'il étendoit la main pour prendre le don fatal : bon jeune homme, reste, reste paisible dans l'obscurité qui t'environne, tu perdrois trop à être détrompé. Crois que Xuixoto a fait sagement, lorsqu'il vous a condamnés à ne point voir le sombre labyrinthe des cœurs; cette ignorance heureuse & réciproque, sert à vous cacher dans l'ombre des perfidies qui vous désespéreroient, si elles étoient exposées au grand jour.

Ce discours révolta le jeune homme; donne, dit-il, donne, destructeur atrabilaire de la nature humaine, tu ne connois pas les liens les

plus doux & les plus forts du cœur de l'homme, l'amitié, l'estime; je les sens avec transport: mon cœur né pour la vertu, la reconnoît dans mes semblables: donne, que je contemple cet ami que j'estime, cette beauté que j'aime, cette file de jours heureux, qui tour à tour doit se couler dans leur douce société. Des sentimens aussi vrais, aussi tendres, sont à jamais inaltérables.

Oradou lui remit la double lunette en soupirant; le jeune homme vit d'abord son ami attaché à tous ses pas, partageant ses plaisirs & ses peines, adoptant toutes ses opinions & prêt à verser son sang pour sa moindre querelle. Il vit sa maîtresse exhaler dans chaque mot l'amour le plus affectueux, pâlir, trembler, frémir dès qu'un regard se détournoit, s'abandonner aux plus vives alarmes, dès qu'un sourire égal n'étoit plus sur ses levres; sa main ne pouvoit se détacher de la sienne, & le plus beau jour du printemps étoit un jour ténébreux & mélancolique, dès qu'il étoit éloigné d'elle.

Ah! dit-il, je savois bien que l'humanité étoit ainsi faite, les méchans l'ont calomniée, le bonheur tient au besoin d'aimer nos semblables, il faut étendre la sphere de l'amitié pour étendre celle du plaisir, il ne faut qu'aimer dans ce monde, pour être aimé de même. Il dit & retourne le cristal. Hélas ! que ce cœur à découvert va recevoir de traits! de quelles fleches imprévues ne sera-t-il pas blessé! il voit un petit monstre noir, toujours implacable, toujours séditieux, percer d'un dard envénimé le cœur de son ami : ce petit monstre étoit l'amour propre, d'une maigre stature, mais violent ; il précipitoit par-tout ses pas, il ne savoit sacrifier aucun desir, ni souffrir aucune concurrence ; il vouloit précéder tout ce qui l'environnoit. Cet ami si fidele & qui n'agueres parloit de sacrifier sa vie, se trouve empoisonné de la vapeur infernale qu'exhaloit le petit démon ; une inimitié secrette se fait jour dans son cœur : la contrainte rend le poison plus actif, il fermente, il se manifeste par des signes d'abord équivoques ; le sourire de-

vient ferré, le mouvement de la main convulsif, l'œil qui voudroit careffer fe baiffe, la fureur interne fe trahit, & comme honteufe de fes excès, fe compofe & fe renferme; enfin, comme un fleuve qui fe déborde, éclate tout-à-coup, fon bras leve le fer fur le même fein qu'il a tant de fois preffé contre fon cœur; & pour comble d'étonnement & d'infortunes, il voit celle qu'il adoroit uniquement, confommer l'adultere avec ce même ami, confident de fes penfées, & rougir non d'être découverte; mais de n'avoir pas fçu l'abufer plus long-tems.

La lunette tomba des mains de ce malheureux jeune homme; ce fut alors qu'il vit le bonheur précipité de fon trône & dépouillé des rayons céleftes dont fa crédulité l'avoit embelli. Cette amitié dont il fe formoit une image vivante, animée, pleine de dignité & de force, n'eft plus qu'une ftatue froide, honteufe & dégoûtante, ou plutôt c'eft une furie armée de fes propres bienfaits; cet amour divin eft tombé dans la fange de la trahifon;

il fuit, il va enſevelir dans les déſerts le regret d'avoir placé ſon cœur dans un etre abject; ces larmes de tendreſſe auxquelles il ajoutoit foi, ſont un bitume dévorant qui tourmente ſa penſée; il tombe dans une ſombre miſantropie, & le reſte de ſa vie il paya de pleurs douloureux, mais impuiſſans, ſon imprudente curioſité.

Le pauvre Irus a l'air abattu, aux vêtemens déchirés, appuyant ſur une canne ſon corps maigre & décharné, attendoit que la foule fut diſſipée; car chacun le repouſſoit. Sa poſture humiliée annonçoit l'indigence: ſes jours n'avoient été qu'une longue chaîne de calamités; & qui pouvoit lui faire ſupporter le fardeau de l'exiſtence, ſi ce n'étoit l'eſpoir d'un meilleur ſort? il avoit quitté ſon grabat, où il rêvoit quelquefois que la fortune lui devenoit moins cruelle: il s'approcha d'Oradou, en ſoupirant, il leva les mains au ciel & lui dit: permets que je ſache juſqu'à quand je ſerai malheureux; l'incertitude de l'avenir m'eſt cent fois plus cruelle que le préſent.

Oradou n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaisie; Irus poussa un cri lamentable, & le força par ses ardentes prieres, à lui donner la lunette fatale; il la saisit d'une main desséchée, & tour-à-tour appliqua chaque verre sur l'œil qui lui restoit: la pâleur vint blanchir un visage déjà exténué; hélas! que vois-je, s'écria-t-il douloureusement, point d'adoucissemens à mes maux, tous mes jours s'écouleront dans la misere, pas un instant de félicité. Irus étoit destiné à être toujours misérable, il ne voit pour consolateur que le spectre du trépas; mais il recule à l'aspect de ce consolateur horrible.

L'histoire rapporte qu'un monarque s'étant déguisé, se jeta dans la foule, & voulut aussi consulter les arrêts du destin: il se vit entourer d'hommages, de respects; on lui obéissoit; ses fantaisies étoient des ordres, point de sédition, point de soulevement; le murmure se cachoit, & la révolte quoiqu'il fit, ne devoit point lever sa tête dans aucun point de ses vastes Etats; mais à sa mort, pas une larme sur sa tombe,

pas un regret dans le cœur d'un ſeul citoyen : ſon peuple voyoit paſſer ſon convoi avec indifférence pour ne pas dire avec joie ; & ſes obſèques n'étoient qu'une cérémonie curieuſe. Le monarque ayant apperçu de quelle maniere ſon peuple honoreroit ſa cendre & traiteroit ſa mémoire, ne l'aima plus & ceſſa d'en être aimé.

D'autres exemples feroient ſuperflus ; la curioſité des cœurs inſenſés eut par-tout des ſuites auſſi funeſtes, & les hommes furent aſſez injuſtes pour imputer à Xuixoto la découverte de leurs infortunes : falloit-il encore nous tourmenter par cette funeſte ſcience ! s'écrierent-ils de concert ; ſans elle nous aurions joui du préſent, nous n'aurions connu que des heures agréables.

Xuixoto entendit ces nouveaux reproches : les murmures du genre humain ne le toucherent pas, mais il écouta ſa clémence ; il rappella Oradou & reprit aux hommes le don fatal de pouvoir lire dans ces malheureuſes lunettes, leurs futures deſtinées.

PORTRAIT.

BAVIUS eſt un égoïſte ferme, un mauvais coucheur qui prend toute la couverture, & laiſſe gêler ſon pauvre camarade, dont il uſe les draps & les lui fait laver enſuite à la premiere fontaine; il donne généreuſement un œuf pour gruger toute une baſſe-cour; un chou pour avoir tout un potager, une ceriſe pour qu'on lui donne tout un verger; il donneroit une falourde pour avoir toute la forêt, une tulipe pour poſſéder parterre & boulingrin, boſquets, labyrinthe & caſcades. Vous ne pouvez être ſon traiteur, ni ſon échanſon, ni ſon limonadier, donc vous êtes un homme à fuir, un homme ſans mérite, ſans talent ni aménité.

Que ne joue-t-on un tel perſonnage ſur le théâtre? *Le Donateur intéreſſé.*

VÉRITÉ.

Une vérité abſolument neuve, eſt la choſe du monde la plus rare : il ſemble que l'eſprit humain tournoie dans tout ce qui a été dit, & lorſqu'il s'agit ſeulement d'ajouter à ce qui eſt, il éprouve les plus grandes contradictions. Il faut un million de têtes pour rencontrer une tête privilégiée.

L'écrivain qui fait acheter ſa penſée par la peine & le plaiſir de la déviner, eſt un homme d'eſprit; mais il eſt un peu charlatan.

Toutes les fois qu'une premiere vérité s'eſt préſentée, on a commencé par la contredire. L'orgueil & la pareſſe y ont trouvé également leur compte; mais cette vérité combattue a rendu certains bons eſprits attentifs; ils ont examiné les reproches qui lui étoient faits, & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſort de deſſous le nuage & eſt généralement admiſe.

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions, elles servent plus qu'elles ne nuisent : il est vrai qu'il y a une époque & que cette époque est quelquefois reculée ; mais celui qui embrasse dans sa pensée l'intérêt du genre humain, doit à l'exemple de la nature, s'appuyer sur le tems, qui seul donne une base aux grandes opérations.

DES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

QUAND je vis annoncer les Confessions de J. J. Rousseau, jamais je ne me sentis plus d'avidité pour la lecture d'un livre. Le nom de son auteur, son caractere libre, ses ouvrages moraux, tout me disoit : il va se mettre nud après sa mort, tel qu'il sera au jugement dernier. Il va me revéler l'homme entier ; car il a dit qu'il étoit le plus véridique des écrivains. Il n'a flatté personne pendant sa vie : il

ne

ne se flattera pas lui-même : il me dévoilera ce qui est caché dans les profondeurs inexplicables du cœur humain. Oh ! quel cours de morale je vais faire ! je vais donc apprendre d'un philosophe, & qui a arboré l'étendard de la véracité : *Quod latet arcana inenarrabile fibrâ.*

Et qu'y avoit-il de plus intéressant & de plus utile, que de suivre J. J. Rousseau dans les diverses situations de sa vie, de pénétrer dans les mouvemens les plus secrets de son cœur ; & de voir dans un des meilleurs hommes qui aient existé, ce que sont les autres ?

Rien n'égaloit mon impatience ; car je me disois encore : je vais lire le journal fidèle des actions de la vie d'un homme ; je vais voir les motifs les plus cachés de sa conduite. Brûlons toute la théorie des philosophes ; en voici un qui se confesse devant l'univers, & comme rien ne l'y force, que son aveu est libre & volontaire, il seroit ou le plus hypocrite, ou le plus menteur des hommes, s'il déguisoit quelque vérité essentielle après avoir solemnellement juré de ne pas le faire.

Je sais que la vie du plus vertueux des mortels doit être mêlée de vertus & de vices, de bons & de mauvais mouvemens, d'actions louables & répréhensibles, & que de très-grandes qualités peuvent être accompagnées de très-grands défauts.

Sans doute qu'une pareille confession ne pouvoit être qu'instructive pour l'univers, & je l'attendois avec une impatience que je n'aurois pas ressentie pour la résurrection d'Homere, d'Horace & de Corneille.

Quels furent mon étonnement & ma douleur quand je vis un style de roman, des phrases apprêtées, de l'esprit, l'histoire de la vanité de l'auteur, & que je jugeai que toutes ces phrases étoient faites pour soutenir sa réputation d'écrivain, & non pour montrer l'homme à découvert.

Je ne blâme point les aveux des délits marqués au coin du libertinage, de l'ingratitude & de l'inhumanité; c'est par ces aveux mêmes que le livre m'a paru précieux. Mais je ne vois, ni la liaison des faits, ni la confession

humble & journaliere : ou il n'est pas si coupable qu'il l'a dit, ou ce qu'il a fait de mal a été accompagné d'un plus grand nombre de vices. Si la confession n'est pas entiere, elle est nulle, elle est d'un hypocrite : il semble avoir formé le plan de se peindre dans la fange pour montrer qu'il en étoit sorti. Il y a une sorte d'orgueil à dire : je n'étois rien, & je suis devenu célèbre : j'étois enclin à tous les vices, & je suis devenu vertueux : j'étois un menteur, & j'ai écrit la devise : *Vitam impendere vero.*

Je ne saurois dire combien le livre m'a déplû moralement par-là. A chaque page il flatte, il caresse son orgueil ; il m'entretient de ses amours, & c'est uniquement pour me faire remarquer combien il étoit séduisant. Est-il de bonne foi avec son lecteur ? Je n'oserois l'assurer ; mais selon ma maniere de lire, je trouve une infinité de lacunes dans la marche secrète de sa conduite, & une foule de contradictions s'offrent à moi pendant cette lecture. Il est bien constant qu'il a écrit pour être imprimé.

Ce n'eſt point l'égoïſme que je lui reproche, je voudrois qu'il me parlât encore plus de ſes affections ſecrètes, qu'il eût banni toute charlatanerie ; mais le nom de confeſſion qui eſt à la tête de l'ouvrage me fait dire : l'homme, le philoſophe dans le tombeau, ne ſe confeſſent pas ainſi.

Je m'arrête, n'étant pas ſcrutateur du cœur de l'homme, encore moins ſon juge : je ne dirai pas que Rouſſeau n'a voulu faire qu'un livre, je dis ſeulement que l'ouvrage m'a déplû, que ce n'eſt point une confeſſion, que je ne ſais quoi de faux & d'apprêté tranſpire à chaque page ; que je ſuis chagrin qu'un philoſophe comme lui ait dit : je vais me mettre nud pour n'en rien faire. Les turpitudes qu'il revele, les vices du cœur ſont des aveux qui ne ſont ni amenés, ni motivés.

On lui a reproché d'avoir fait la confeſſion d'autrui en faiſant la ſienne : ſans doute c'eſt un mal, un tort fait à autrui ; mais il étoit inſéparable du projet qu'il avoit formé : il ſe plaçoit ſous le jour éternel de la vérité, où tout doit être vu & publié.

Son invocation est d'une audace extravagante. J. J. Rousseau qui offre son livre à Dieu! qu'est-ce que tous les livres qu'est-ce que tous les hommes devant le regard de la Divinité? c'est une figure de rhétorique enfantine, indigne d'un philosophe, & qui imprime à son auteur un caractere de folie.

Il eut écrit dans ses confessions la vie d'un Sardanapale & d'un Cartouche que je ne l'en estimeroit pas moins, parce que l'aveu & le répentir effacent tous les crimes : mais me taire ce que j'attendois, supprimer une infinité de révélations qu'il m'avoit promises, & qu'il est impossible qu'il ait déguisé involontairement; ne point répondre à l'attente qu'offroit un projet aussi désintéressé, aussi sublime; prodiguer l'esprit, l'affetterie & les graces du style dans un moment si imposant, aussi solemnel, voilà ce que je ne lui pardonne pas; car ôtez le mot de confession, & ce n'est plus qu'un roman appuyé sur quelques faits isolés.

Mais la faute principale est à ceux qui ont publié cet ouvrage, qui n'ont pas senti qu'il

n'y avoit aucune gravité dans ſes confeſſions, & que l'auteur n'ayant pas ordonné qu'il fût publié, il s'étoit joué de ſa matiere, & la preuve en eſt qu'il s'étoit oublié juſqu'à lire ſon manuſcrit devant quelques beaux eſprits de Paris. Or les confeſſions d'un homme, ſi elles étoient ce qu'elles devoient être, n'étoient pas faites pour un cercle d'auteurs.

Si les éditeurs ont retranché une ſeule ligne, ils ont détruit tout le livre. Il n'étoit pas permis de donner par fragment un écrit auſſi important pour l'humanité; tout Rouſſeau nous appartenoit, & non à ſes éditeurs, qui n'ont vu qu'un marché dans un livre qui intéreſſoit l'homme, la philoſophie & la morale. Ils devoient le ſupprimer ou le donner tout entier; mais les éditeurs reſſemblent à ces héritiers qui ne connoiſſent pas le prix des tableaux qu'ils poſſédent, & qui en reçoivent au haſard de l'argent.

Pour moi, ayant à donner mon avis ſur le caractere d'un homme qui intéreſſera la génération future, & qui pourroit être un pro-

blême pour elle, je dirai, que quoiqu'il fût l'auteur de l'Emile & du Contrat social, il étoit atteint d'une sorte de folie. Les disparates de sa vie le prouvent assez, & le sentiment que j'éprouvois en sa présence, fut un sentiment de compassion, en voyant que la nature avoit placé l'extravagance puérile & les imaginations bizarres à côté des sources de l'éloquence & de la chaleur pénétrante du génie.

J'ai eu lieu d'observer que plusieurs hommes étoient fous, quoiqu'ayant donné des preuves éclatantes de sagesse & de justesse dans le raisonnement. La tête humaine concilie les extrêmes, & cet apophtegme est sur-tout applicable au célebre & infortuné Rousseau, dont j'aime tous les écrits, excepté ses Confessions, que je voudrois pouvoir anéantir, parce que ce livre donnera beau jeu aux nombreux ennemis de la philosophie & des lettres.

MELANCOLIE.

VALLÉE solitaire, je n'aime plus à m'égarer dans tes sentiers tortueux ; ce gazon, ces arbustes que le printemps a revêtu d'un nouvel éclat, n'ont plus d'attraits pour moi : un néant ténébreux m'environne : il ne jaillit plus jusqu'à mon cœur l'ardent foyer de vie caché dans le sein de la nature, & tandis que tout renaît sur la terre, je me sens mourir.

Qu'est-ce que le monde ? il flotte au milieu de l'abîme muet de l'éternité : rien n'existe, car tout passe : la vie n'est que la mort sous un autre nom : la destruction est à côté de tout ce qui se meut, une consomption lente, mais toujours agissante, mine le grand Tout de la nature : tout s'efface, tout meurt.

J'envisage sans effroi la loi générale à laquelle j'étois soumis, lorsqu'au milieu de mes années, je me trouve atteint d'un mal

que je ne puis définir, & pour lequel l'art qui guérit, n'a point de remede.

O Dieu ! accorde-moi des larmes que je puisse pleurer ? hélas ! mon cœur est donc mort, desséché!

Comme tout est solitaire autour de moi ! l'heure est donc venue ; oui, je crois entendre l'ange de la destruction qui m'appelle au lieu où tant de mortels sont descendus.... tous ont respiré, ils ne sont plus.

Je résisterois à la douleur la plus aiguë, & je céde à la langueur qui m'accable : j'ai sû souffrir les chagrins de la vie, & les maux du corps; mais le mal inconnu qui mine mon existence, détruit aussi les facultés de mon ame; plus d'énergie, plus de volonté, plus d'imagination, un voile épais me dérobe à moi-même : je n'ai plus de plaisir à contempler ce vaste horizon que j'admirois ; demain je ne le verrai plus, mon heure est arrivée, la nature va m'échapper.

Une voix sourde & lamentable, semble résonner à mon oreille : la main des heures

ouvre à la race vivante le ſein des tombeaux, elle y entaſſe froidement les générations & les ſiecles.

Je voulois me livrer aux études & à la philoſophie dans ce ſéjour étranger & paiſible; les ſciences m'ouvroient leur ſanctuaire, & j'aimois à y pénétrer ; je chériſſois avec encore plus d'ardeur l'art que j'ai cultivé : hélas! je ne ſens plus rien, les penſées que ma main avoit tracées ſur le papier, je ne les reconnois plus : mon génie eſt éteint, j'apperçois la gloire comme une fumée que le vent diſſipe au loin, & que pourſuit un deſir puéril.

Ce lac tranquille où ſe réfléchiſſent les nuages, ces montagnes que mon œil fixoit avec attendriſſement, ce tableau vaſte ne me dit plus rien; la nature eſt décolorée, mon cœur ne ſent plus ſes beautés : tout m'annonce la deſtruction de mon être.

Je lis ſur-tout les fronts la pitié, mais froide & paſſagere; tous les regards diſent, *il va mourir* : en vain j'appelle à mon ſecours

la voix consolante de l'amitié, rien ne me répond; l'amitié, oui, l'amitié elle-même est lasse de mes plaintes, la vue de mes maux lui devient importune : son zele se refroidit, se glace : ah! qu'ai-je à attendre des hommes? Si l'être qui m'aimoit ne m'écoute plus, ne m'entend plus, s'il s'éloigne, laissez-moi fuir le regard des humains; mon cœur est fermé, la douleur y repose : cruels! laissez mon ame à cet abandon.

J'irai au travers des rochers, m'asseoir sur le sommet inhabité des monts où plane l'aigle; j'entendrai à mes côtés le bruit sourd du torrent destructeur qui va ravager la plaine: j'aime cette nature triste & sauvage : accourez tempêtes; mugissez à travers ces arbres dépouillés; l'orage qui est dans mon sein, est plus terrible que celui qui couche & déracine les arbres sur le penchant des montagnes : le nuage de la mort s'avance : j'entends une voix funébre qui me crie, tu dois mourir .... que les ténèbres s'amoncellent autour de moi, & que je n'apperçoive plus au feu

rougeâtre des éclairs que la tombe où l'homme dort : un ſentiment pénible a pénétré dans mon ame ; l'amitié m'échappe, la conſolation me fuit, tout m'abandonne ; je tends encore les bras ; hélas ! je ſuis ſeul & ne puis vivre ſeul : non loin de ma demeure eſt un clocher antique, reſte d'un temple ruiné, c'eſt parmi ces débris que je veux repoſer mon corps ſouffrant ; là je trouverai peut-être des objets qui me font pleurer, ces objets naguères m'ont attendris, & ſi je pleure je ſerai guéri.

Ah ! ſi je pouvois m'enfoncer dans quelqu'antre ignoré de ce mont *Jura* que j'apperçois, & qu'on ne me retrouvât plus ! il me ſemble que cette eſpece de mort ſeroit paiſible, & que j'abandonnerois les humains, comme ils veulent que je les quitte : aucun d'eux ne compâtit à mes maux ; mes maux ſont imaginaires pour leur inſenſibilité : quittons cette contrée où je ſuis étranger ; dérobons-nous à la pitié ſtérile : non, je ne veux plus affliger l'œil de l'amitié ; elle eſt comme les autres vertus, elle n'a qu'un degré de

force & de puiſſance : je croyois l'amitié plus vive & abandonnée ; mais rien de ſublime n'appartient à l'homme : je raſſemblerai mes forces, j'irai retrouver ma patrie, les amis de mon enfance ; là peut-être quelques larmes honoreront ma mémoire.

Adieu ! horizon lointain ! hautes montagnes ! vertes collines ! je vous regarde encore, vous ſubſiſterez, & moi je vais tomber : non, je n'aurai pas le temps de revoir ma patrie, les voilà ces aſtres paiſibles que nos peres ont vus quand nous étions encore dans le néant, & que verront les générations futures quand il n'exiſtera plus rien de nous : pourquoi ai-je pourſuivi la renommée, lorſque j'étois né pour paſſer ſi rapidement ſur la terre ? que me font déſormais les diſcours du monde ? la gloire la plus brillante donneroit-elle la moindre ſuſpenſion à mes douleurs ? il faut oublier toutes ces illuſions, il faut n'arrêter des penſées que ſur la mort, & me préparer au paſſage de ce monde à l'Eternité. De tous les livres que j'ai lu, il n'y a

que celui d'*Young* qui contiennent des vérités ; qui soit même consolant : c'est un livre lumineux puisqu'il m'entretient de la vaine figure de ce globe, & qu'il me découvre cet autre séjour où l'immortalité nous attend ; je veux mourir en tenant dans mes mains ce livre dont toutes les pages réfléchissent les promesses sublimes que la Religion a faites aux hommes. Embrassons cette colomne céleste, quand tout s'écroule autour de moi !

SHAKESPEARE.

LA nature qui se joue de nos systêmes, de nos poëtiques, de nos gros volumes de dissertations, se plaît selon sa libre fantaisie à former un homme de génie au milieu d'un siecle grossier ou à demi barbare : elle brave la loi des climats que des critiques fameux lui ont imposée : elle produit un esprit de feu sous une zône qui n'est pas tout-à-fait celle de la Grece : elle rafine l'intelligence d'un

ſeul homme à proportion que ſes compatriotes, ſont plus bornés : elle nous cache ſon ſecret, & ſe plaît à déranger ainſi, & nos diſcours, & nos prononcés académiques.

Tel fut Shakeſpeare, génie vraiment original, qui ne copia ni le théâtre grec, ni aucun théâtre connu ; mais qui recompoſa l'art ſur l'imitation fidèle de la nature : ſes tableaux ont une vérité précieuſe, qu'il eſt impoſſible de ne pas ſentir & reconnoître pour peu qu'on les étudie : chez ce poëte, l'art n'eſt point accompagné de ces graces étudiées, de ces parures, de ce poli & de ce goût que chériſſent tant les nations dégénérées, qui s'imaginent qu'embellir & créer ſont ſynonymes : il a tracé ces majeſtueuſes proportions qui doivent vivre dans les ſiecles, & qui moulées ſur les traits hardis des paſſions, ont une empreinte forte que notre ingénieuſe foibleſſe doit trouver giganteſque.

Depuis deux cent ans, une nation éclairée & ſenſible eſt idolâtre de Shakeſpeare : le peuple qui par-tout ailleurs eſt, pour ainſi

dire, étranger aux productions de ſes poëtes; accourt en foule à ces pieces théâtrales qui le font frémir & pleurer; ſon enthouſiaſme ne ſe refroidit point.

Mais tandis que Shakeſpeare enlevoit ces applaudiſſemens journaliers que nul autre n'a jamais balancés, & qu'on ne ſe laſſoit point en Angleterre d'admirer cette multitude de tableaux vrais qui peignent l'homme dans tous les états, dans tous les mouvemens, dans toutes les ſituations; Voltaire en France le traduiſoit en ridicule, & l'appelloit un *ſauvage ivre* à qui une fermentation paſſagere arrachoit quelques traits heureux. Les diſciples du poëte françois, miſérables échos de ces outrageantes diatribes, le repréſentoient ſans être trop gais eux-mêmes, ſous la robe lugubre d'un habitant des cimetieres, tenant en main une tête de mort avec laquelle il ſe plaiſoit à converſer: cette charge groteſque étoit une excellente raiſon pour tous les beaux eſprits; car elle s'accommodoit très-bien avec l'ignorance où ils étoient tous, de ſes ouvra-

ges

ges dramatiques, & même de la langue dans laquelle il avoit écrit. Jugé de toutes parts comme si on l'eut entendu, on l'appella un créateur de monstres, curieux d'enterremens & de noires atrocités : cet arrêt passa au tribunal de la gaieté françoise, & le barbare fut renvoyé aux bords de la Tamise.

Le poete dénigrant étoit en droit depuis quarante années de dire à la nation, *il faut admirer ceci, il faut dédaigner cela : c'est aux François, le seul peuple qui ait du goût, qu'il appartient de juger ce qui se fait dans les quatre parties du monde* : il sembloit le maître de la renommée littéraire, tant l'opinion publique s'obstinoit à le croire sur sa parole : mais l'écrivain françois (& on ne s'en doutoit seulement pas) avoit quelques raisons secrétes pour ridiculiser avec l'arme qui lui étoit familiere, un rival qu'il avoit pillé fréquemment : il ressembloit, comme on l'a fort bien dit, à ces voleurs qui mettent le feu à la maison dont ils ont emporté les meubles, afin de cacher leur vol.

Point de faiseur de tragédies qui pour réhausser sa petite maniere, ne fit retentir partout à l'imitation du maître, que les François seuls avoient du goût, & que l'art dramatique ne pouvoit appartenir qu'à nos mœurs douces & débonnaires : ces tragédies outroient l'admiration superstitieuse qu'on avoit pour Corneille & pour Racine, dans l'espérance qu'il en rejailliroit quelques parcelles sur leurs productions, & ils firent même entendre que vouloir se dérober aux régles académiques, annonçoit un anti-patriotisme condamnable; ce qui fut presque décidé dans tous les Journaux, & sur-tout dans le Mercure de France, où un petit jugeur dont la plume durcissoit la langue, se pavanoit tout à son aise.

Mais il est toujours dans l'histoire de l'esprit humain un moment où l'erreur d'une nation se dissipe comme celle d'un individu : le génie a des droits qui pour être méconnus ne sont point anéantis.

Un traducteur célebre fit reviser & juger le procès, en mettant sous les yeux de la na-

tion ces pieces que personne n'avoit encore lues, & toutes les petites sentences ridicules de l'inconséquence & de la vanité tomberent; les poëtes subalternes furent les premiers à puiser dans Shakespeare les scènes qu'il leur auroit été difficile d'entendre : on avoit enveloppé l'auteur Anglois d'une huée universelle sur les pamphlets de Voltaire; le même peuple battit des mains, lorsque des versificateurs lui apporterent sur son théâtre, quelques-uns de ces morceaux qu'on admiroit également sur les bords de la Tamise.

Le traducteur épris des beautés de son modèle, & ne se dissimulant pas ses défauts, trouva dans les ressources de son talent, l'art de rendre les métaphores hardies & populaires qui sont en usage chez les Anglois : ce n'étoit pas assurément un travail ordinaire que celui de dompter le dédain superbe de notre langue, & de la ployer à tous les tours libres & variés de l'original : il a fallu du courage pour cette lutte patiente & vigoureuse. Enfin, Shakespeare a paru tout entier, & c'étoit

rendre en France un service à l'art dramatique : les ennemis du poëte Anglois en ont profité eux-mêmes, & les paisibles amateurs des lettres ont joui avec reconnoissance de ces chefs-d'œuvres, où l'histoire est quelquefois approfondie, & où les passions du cœur de l'homme sont peintes avec tant de force & de fidélité.

Dans toute dispute littéraire, il ne faut donc que savoir attendre; les injures de Voltaire sont tombées, & les arrêts du défunt magicien accoutumé à exercer son empire sur les esprits, sont descendus à leurs places : autant il avoit mis de soin dans sa version infidèle à défigurer les morceaux les plus simples & les plus pathétiques, autant le traducteur s'est appliqué dans une longue fréquentation, à rendre toutes les beautés de son modèle; il sut assujettir à notre langue des détails qui n'en paroissoient pas susceptibles, il prit la physionomie du stile anglois, empreinte toujours précieuse, & qui conserve le trait vivant de l'ame de l'écrivain; il créa une

foule de tours nouveaux & d'expressions hardies qui ajoutent à la dignité de la langue sans blesser son orgueil : je ne craindrai point d'être démenti par ceux qui s'occupent des ressources que notre idiome peut obtenir, en assurant que ses grandes richesses & sa précision énergique reposent dans les belles traductions d'*Young*, d'*Ossian* & de *Shakespeare.*

VERS AU PRINCE HENRI,

Frere du Roi de Prusse, sous le nom de Comte d'Œls, *à son passage à Lausanne le* 24 *Juillet* 1784.

JE l'ai vu ce héros qui des bords de la Sprée
Est venu visiter un peuple de pasteurs ;
Je l'ai vu simple & grand ; sa valeur adorée
Autrefois à *Freyberg* (*a*) subjugua tous les cœurs.

(*a*) Bataille de Freyberg, gagnée par le prince Henri, le 24 Octobre 1762.

Victorieux, il répandit des larmes,
Il rendit l'eſpoir aux vaincus
Qui tremblans à ſes pieds y dépoſoient leurs armes
Il raſſura les Saxons éperdus ;
Il ſauva leur beau territoire,
Et le triomphe de ſa gloire
Fut encor celui des vertus.

Eh! qui diroit que ſous ce front paiſible
Mars a caché ſes redoutables feux ?
Que ce mortel ſi doux fut toujours invincible?
Il paroît ignorer lui ſeul qu'il eſt fameux.
Celui qui des combats dirigea le tonnerre
Sait parmi nous dépoſer ſa grandeur.
Et l'amitié qui conſole la terre,
Plaiſir trop peu connu dans un rang ſolitaire,
Eſt un plaiſir toujours cher à ſon cœur.

Il aime les talens ; ſon eſprit les embraſſe ;
Rarement un guerrier ſent le prix des beaux vers,
Mais cet eſprit ſi fin, dont on connoît l'audace,
Se plaît aux jeux brillans qui charment l'univers.

O mes concitoyens ! menez dans ma patrie
Ce héros qu'elle attend pour mieux le célébrer;
Couronnez de lauriers ce modeſte génie,
Que Paris de plus près ſaura mieux admirer.

Ma muse est empressée, elle est bien excusable.
O mes concitoyens ! partagez ce moment.
Votre plaisir au mien deviendra comparable.

Vous attendez un héros éclatant
Et vous verrez encore un philosophe aimable.

Ces vers ont été lus au Prince par Mademoiselle Necker.

L'AVARE DE MOLIERE.

Au lieu de la peinture d'un homme avare, Moliere nous a donné une peinture *fantasque* de la passion de l'avarice. Je l'appelle fantasque, parce que ce portrait, tel qu'il [illegible] tracé, n'a point d'original dans la na- [illegible] En peignant cette passion primitive, & [illegible] mélangeant point; Moliere a ôté au [illegible]u les ombres, les lumieres dont l'ac- [illegible]eul produit la force & la vérité. Aussi [illegible]piece dégénere-t-elle en charge, elle [illegible] plus souvent qu'une farce : il faut [illegible]; à côté des traits excellens, on

trouve des traits de *Taconet.* Les lumieres & les ombres consistent sur la scène, dans le mélange des passions différentes, qui font, avec la passion dominante, le caractere de l'homme : sans ce mélange les traits seront durs, extrêmes, n'exprimeront qu'un personnage forcé, & la vie réelle ne transpirera point d'une maniere douce & insensible. La peinture dramatique exige donc qu'avec l'affection dominante, on détermine encore les mœurs de l'homme, sans quoi l'on peindra bien la passion, mais d'une maniere abstraite. On ne verra point l'homme, & l'on peut dire de plusieurs comédies, ce qu'on a dit de la célebre statue d'Apollon d'Apollodore, que fit Silanion : *Qu'elle ne représentoit pas tant la colere d'Apollodore, que la passion de la colere.* (Non hominem ex ære fecit, sed iracundiam).

La nature ne nous fournit point d'exemples de personnes tout-à-fait absorbées, & changées dans une seule passion; aucune métamorphose ne sauroit être plus rare, ni plus

incroyable ; cependant on a fait des portraits dans ce mauvais goût, & ils ne manquent pas d'admirateurs ridicules, qui, lorſqu'ils trouvent un caractere exprimé groſſiérement, de maniere que chaque muſcle eſt tendu, & chaque trait chargé, ſe croient obligés de crier au miracle. La comédie où l'on fait dominer un ſeul caractere pour lui aſſujettir tous les autres, eſt évidemment ſans vérité & ſans art ; les autres perſonnages n'ont plus l'air que de ſervir à l'échaffaudage, & l'intrigue du poëte paroît à nud, au lieu de la marche ſimple & naturelle des événemens. D'après cette fauſſe idée moderne, le livre de Lebrun, *des paſſions*, contiendroit une ſuite des plus juſtes portraits moraux, & les *Caracteres de Théophraſte*, devroient ſur la ſcène réuſſir bien ſupérieurement à ceux de Térence.

Rien n'eſt plus commun parmi nos auteurs modernes, que le défaut de tracer ainſi des caracteres dramatiques d'après une idée abſtraite, & de croire que des idées perſonni-

ſiées ſont des perſonnages vraiment agiſſans. Deſtouches, dans ſes nombreuſes comédies, avec ſes êtres métaphyſiques, a manqué tous ſes portraits. Dans *le philoſophe marié*, il a peint ſa famille; il a mieux réuſſi. Il faut dans une comédie, non pas un caractere dominant; mais pluſieurs caracteres agiſſans, de ſorte qu'on ſoit incertain & qu'on ne ſache vraiment lequel domine. Pourquoi faire une comédie pour un titre? L'homme de génie, au lieu de viſer à une idée unique, iſolée, cherchera le tableau ſimple & naturel d'après le cours des événemens. Le caractere ſortira de l'aſſemblage des autres caracteres, & non par des traits outrés, ou des maximes; car ces prétendues pieces de caractere ſont des efforts pénibles, qui n'aboutiſſent qu'à montrer les recherches minutieuſes du poëte, au lieu d'offrir la liberté, la grace & la franchiſe de ſa touche. Il n'a pas vu ce qu'il peint; il a créé ſon perſonnage à force de combinaiſons. Que de peines pour être froid & petit!

Il faut remarquer que Shakeſpeare eſt dans

ce point un parfait modèle des beautés qui ſont de l'eſſence du drame. Qui lira dans ce point de vue ſes comédies avec attention, trouvera que les caracteres, tout fortement prononcés qu'ils ſoient, s'expriment dans la plus grande partie de leurs rôles exactement comme les autres, & ne développent leurs qualités eſſentielles & dominantes qu'occaſionnellement, ſuivant que les circonſtances naturelles y donnent lieu, ſans paroître jamais forcés. Cette excellence particuliere de ſes comédies, vient de ce qu'il a toujours copié fidélement la nature, & de ce que ſon génie ardent & ſenſible étoit attentif à toutes les occaſions qu'il trouvoit dans le cours des ſcènes, de faire ſortir tous ſes perſonnages ; tandis que les plats imitateurs ſe font une habitude de ne regarder qu'à leur but avec le ſoin le plus forcé, & de tenir leurs caracteres dans un jeu & une agitation perpétuelle : on pourroit dire à l'égard de ces efforts mal-adroits, qu'ils en uſent avec les perſonnages de leurs pieces comme certains plaiſans avec les gens

de leur connoiſſance, qui, pour prouver leur eſprit les tourmentent & les perſécutent de leurs bons mots; & la vérité fuit, parce qu'elle ne peut être fondée que ſur l'univerſalité des caracteres.

Vérité, s'appelle en poéſie, une expreſſion conforme à la nature des choſes. Pour parvenir à cette vérité dans la poéſie, Horace recommande deux choſes : 1°. d'étudier avec ſoin la philoſophie ſocratique : 2°. de tâcher d'acquérir une exacte connoiſſance de la vie humaine; la premiere, parce que le propre avantage de cette école eſt : *ad veritatem vitæ propiùs accedere*; la ſeconde, pour donner à notre imitation une reſſemblance d'autant plus univerſelle.

Dans les ouvrages d'imitation on peut néanmoins s'attacher trop à la vérité; c'eſt-à-dire, que l'écrivain en voulant copier la nature, peut ſe fatiguer trop à exprimer chaque trait particulier de l'objet : dans cette maniere, il néglige l'idée univerſelle du genre. On peut faire à ces écrivains le reproche

fait à l'école flamande, dont les tableaux tirés de la nature réelle, n'offrent pas, comme ceux d'Italie, le beau idéal. Ce n'eſt que par l'union de la vérité particuliere, rendue fidélement & tout-à-la-fois embellie, que l'imagination poétique mérite la louange extraordinaire qu'Ariſtote donne à la poéſie, quand il dit, *qu'elle eſt bien plus philoſophique que l'hiſtoire.*

Par l'expoſition de la nature générale de l'homme, le philoſophe apprend donc comment les événemens qui réſultent du contrepoids de certaines inclinations & paſſions oppoſées à d'autres, doivent être; c'eſt-à-dire, qu'il apprend la marche principale de tel ou tel caractere; mais pour ſavoir d'une maniere claire & certaine juſqu'où & à quel degré de force tel ou tel caractere, dans certaines circonſtances, ſe montrera de la maniere la plus vraiſemblable, cette découverte eſt uniquement le fruit de la connoiſſance du monde. Corneille avoit ſinguliérement ennobli l'eſpece humaine dans

LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE, (a)

POËME HÉROÏ-COMIQUE,

Traduction libre, de l'anglois de Pope.

CHANT I.

JE chante un de ces larcins que l'amour inspire, une grave querelle, née d'un badinage audacieux. J'aspire à une double gloire dans ce sujet léger, d'être lu de toi, ingénieux ami, & d'être applaudi de Bélinde. C'est sous son œil que je promenerai mes pinceaux. Si elle sourit, si mes vers ont une partie de ses graces, je serai sûr de plaire, du moins à une moitié du monde.

O Muse! (car il faut t'invoquer, soit qu'on

(a) Cette traduction est tellement libre, qu'on n'y retrouvera que le fonds du poëme: je l'ai modifié d'un bout à l'autre; car tel fut mon plaisir.

chante

chante la destruction d'un superbe Empire, ou la chûte d'une tresse de cheveux). O Muse! qui parlas confidemment à l'oreille du vieil Homere, découvre à mon esprit un mystere inexplicable. Comment un Marquis jeune & galant a-t-il pu armer sa main du fer contre la tête d'une Belle? Dis-moi par quel prodige plus inouï encore, une Belle est demeurée insensible aux prieres d'un jeune Marquis? Une Beauté qu'on supplie, a-t-elle le cœur si farouche? Un petit Maître est-il né si barbare?

Les rayons du soleil se jouoient dans l'onde incertaine de deux rideaux de moire, qui ombrageoient l'asyle silencieux des amours & du repos. Sa douce lumiere tentoit d'ouvrir deux beaux yeux dont l'éclat devoit l'effacer. Déja l'Epagneul favori avoit secoué trois fois son grelot; déja les mules légeres avoient doucement frappé le tranquille parquet; déja la montre au son argentin, avoit répondu douze fois au doigt qui interrogeoit son ressort. Les Amans, qui vantent leurs insom-

nies, s'éveilloient. Il étoit midi : les appas de Belinde reposoient encore mollement sur le duvet ; un songe se mêloit aux douceurs d'un sommeil délicieux. Porté sur ses aîles dorées, un Sylphe planoit en ce moment sur sa tête charmante, & rafraîchissoit son tein animé par le rève le plus heureux.

Elle voyoit un jeune homme plus élégant, plus paré que ne l'est un Marquis au milieu d'un bal, s'avancer vers elle d'un pas vif & léger, se pencher amoureusement & avec respect, approcher sa bouche séduisante de son oreille. Morphée est assurément le moins sévère des Dieux ; mais l'incarnat de la pudeur n'en colora pas moins vivement les joues de Belinde, lorsqu'elle entendit une voix plus douce que le son d'une lyre, murmurer ces mots aux bords de sa couche.

O ravissante Beauté ! ô spectacle enchanteur de mille esprits célestes dont tu fais les délices & les desirs ! si dans ta tendre enfance tu as entendu parler de génies invisibles & puissans, errans parmi la race humaine, la

vérité te parloit au berceau. Reconnois un Sylphe, & que l'œil de ton esprit, franchiſſe la ſphère des objets terreſtres.

Apprends à diſtinguer la foule des ſubſtances aériennes qui peuplent les cieux & t'environnent. Le Philoſophe trompé par ſon orgueil, calcule, raiſonne & ſe trompe; il rejette l'auguſte vérité qui ſe découvre ſans effort à une ame innocente & timide. Telle eſt la beauté qui devient dépoſitaire de nos ſecrets; nous nous plaiſons à lui révéler nos profonds & curieux myſtères; & tandis que l'incrédule prophane s'obſtine à nier ce qu'il ne conçoit pas, c'eſt elle qui apperçoit le ſyſtême radieux de la ſcience cabaliſtique, & qui jouit en ſilence des connoiſſances exquiſes & rares qui ſont l'orgueil, la volupté & la paix de ſes beaux jours!

Sans ceſſe environnée de mille amoureux habitans des airs, ainſi tu marches à ton inſçu au milieu de la milice innombrable qui t'accompagne en foule & qui ſuit par-tout tes pas, au bal, aux ſpectacles, au milieu des cercles;

ſonge à ce cortège, garde inviſible & fidèle de tes attraits, & laiſſe enſuite tomber tes regards ſur un Duc que ſuivent deux Pages.

Nous ſommes auſſi anciens que le monde & néanmoins dans la premiere fleur de la jeuneſſe. Autrefois nous animions les corps ſouples & voluptueux des plus belles femmes de la terre; nous ſommes paſſés dans des corps plus déliés & plus ſubtils. Les femmes meurent, hélas! mais le goût des femmes ne meurt pas avec elles. La fantaiſie qui les dominoit pendant leur vie, eſt indeſtructible & ſubſiſte après leur trépas. La Joueuſe aime encore à voir mêler des cartes, & ſon cœur treſſaille de joie à la vue d'une partie d'*hombre*. La Ducheſſe n'eſt plus portée dans un char rapide; mais ſon œil ſuit avec plaiſir un équipage brillant, traîné par de rapides courſiers & ſoulevant au loin des tourbillons de pouſſiere. Ainſi l'ame des femmes rejoint l'élément particulier qui compoſoit leur caractere. La Beauté fiere & hautaine s'élève en feu vers la ſphère embraſée, c'eſt une Salaman-

dre ; celle qui, complaiſante & douce, ne ſut point déſeſpérer ſes amans, habite le pur cryſtal des flots ; & Nymphe facile & tendre s'écoule comme eux. La Prude deſcend dans les entrailles de la terre ; dévorée de jalouſie, elle exerce encore dans l'ombre ſes noires méchancetés. Pour les innombrables coquettes, changées en Sylphides légères, elles voltigent & folâtrent dans le vague immenſe des airs. Nous jouiſſons encore d'un plus admirable privilége ; une fois dégagé des liens groſſiers, & doués de corps fluides, obéiſſans, nous changeons à notre gré de figure & de ſexe ; nous pouvons ennivrer à la fois de mille délices, les ſens de la chaſte mortelle qui dédaigne des plaiſirs vulgaires. Inviſibles & fortunés habitans de ſa couche, dans des ſonges faits exprès pour la toucher, nous exerçons ſur elle notre amoureuſe puiſſance, & toujours reſpectée, elle jouit ſans crainte des plaiſirs les plus doux. Vous la voyez auſſi vanter & appeller le ſommeil ; elle ſe plonge avec extaſe dans les images

que là nuit ramene; loin de la terre & transportée dans des régions nouvelles, c'est à l'aide des rêves enchanteurs que nous la sauvons des transports d'un amant hardi & passionné. Au milieu du tumulte d'un bal, de la licence des déguisemens, des douces vapeurs d'un festin délicieux, quand elle se promene sous des myrthes fleuris, dans ces routes solitaires où l'astre des nuits blanchit les boccages & roule en silence son paisible flambeau, nous opposons à tous ces charmes une égide miraculeuse qui la rend froide ou indifférente; en vain la Danse, fille & mere de la volupté, l'invite à s'y rendre; en vain la tendre harmonie interroge son cœur & tente de l'amolir par les sons les plus doux; en vain les propos les plus flatteurs chatouillent son oreille, elle est chaste & fortunée, & cette sagesse que la médisance même admire, est l'ouvrage d'un Sylphe!

Il est d'autres femmes que le courroux du ciel livre aux froids embrassemens des Gnômes; ce sont ces beautés orgueilleuses, uni-

quement idolâtres de leurs attraits ; les Gnômes remplissent leur esprit de chimériques fumées de grandeurs & de noblesse, les rendent dédaigneuses & vaines, élevent leur sourcil altier, dirigent leur œil dur & menaçant ; elles affectent des airs qui éclipsent leurs charmes ; on n'ose leur offrir ces présens d'une ingénieuse galanterie qu'elles regardent comme un outrage ; toute impression douce ou flatteuse n'arrive jamais jusqu'à leur cœur ; leurs Tyrans, sombres, jaloux, impérieux, les soumettent à une vanité folle, & le cordon & la jarretiere ne peuvent encore humaniser leur morgue. Ainsi leur froide extravagance n'a jamais compris tout ce que signifie les noms de Duc & de Mylord.

Parlerai-je d'autres Gnômes qui font jaillir les coups d'œil furtifs des coquettes, en instruisant les jeunes filles, captivées sous des loix austères, dans l'art de baisser modestement la paupiere & d'ouvrir habilement un œil timide qui voit tout. C'est par eux qu'elles apprennent à dissimuler de bonne heure, &

quand, à la vue d'un jeune homme, une prompte rougeur s'allume ſur leurs joues; leur ſcience profonde leur aide à cacher le plaiſir qui brûle au fond de leur cœur.

Mais les Sylphes, Souverains plus délicats, ont un plus noble emploi; tous les pas d'une innocente Beauté leur ſont confiés; ſa démarche quelquefois paroît myſtérieuſe, incertaine; le monde cauſe, craint, tremble pour elle & le vulgaire conduit par les apparences, oſe la ſoupçonner : aveugle erreur! Notre main la préſerve du péril au ſein du danger même; elle erre, mais ſans s'égarer, dans le profond labyrinthe des amours : qui le croiroit? Le moyen que nous employons pour la guérir d'une premiere folie, eſt de lui inſpirer à l'inſtant même une folie plus ſéduiſante.

Quel cœur demeureroit inſenſible à la vue d'un préſent offert avec adreſſe, (c'eſt-à-dire, qui prévient un ſecret deſir) ſi un rival inſpiré par nos leçons, en propoſant tout-à-coup une partie de bal, n'effaçoit pas le plus riche

cadeau ? Lorſque d'une voix animée & touchante, le beau Montroſe chante ces airs tendres, qui, par degré, s'inſinuent au fond de l'ame, quelle farouche Beauté réſiſteroit à cette mélodie ? Mais à l'inſtant même le diſcret Damon, ſans être apperçu, ſerre la main de la belle diſtraite.

Et de quelle vigilance infatigable il nous faut uſer en veillant ſur des femmes adorables ! A quelle heure ne pénétre pas l'encens qui fume pour elles ! Les heures les moins ſoupçonnées ſont les plus dangereuſes ! Tantôt ce ſont de blonds cheveux qui ſont capables de tourner une tête ; il faut en appeller d'autres auſſi beaux & plus fins ; tantôt c'eſt une jambe dont la délicateſſe enchante : nous lui oppoſons de belles dents & une bouche qui ſourit avec grace. Nous combattons les plumets étourdis par d'autres plumets non moins extravagans ; les équipages dorés ſont balancés par des voitures légères & d'une forme encore plus élégante. C'eſt ainſi qu'à force de ſoins nous détruiſons tour-à-tour mille

ſéductions par un charme contraire, & ce qu'on appelle dans les femmes *légéreté*, *coquetterie*, *caprice*, eſt l'art ou plutôt le chef-d'œuvre des Sylphes.

Mon nom eſt Ariel; j'ai l'honneur d'être le chef de la garde Aérienne qui t'environne. O Beauté que mille Sylphes reſpectueux adorent en ſilence! Redouble d'attention!... En parcourant les orbes céleſtes, j'ai lû dans l'aſtre qui préſida à ta naiſſance.... Acheverai-je. Hélas! ta tête eſt menacée d'un grand malheur. Avant que le ſoleil ſe précipite dans l'océan, un accident terrible.... Quel eſt-il? De quelle main doit-il partir?... C'eſt ce que j'ignore. L'inflexible deſtin eſt notre maître; il triomphe également de notre pouvoir, de notre pénétration, de notre vigilance. O digne objet de nos plus tendres ſoins, tremble en ce jour! & ſi tu m'en crois, fais un effort ſublime ſur toi-même, & que ce jour ſe paſſe ſans rendre & ſans recevoir une ſeule viſite.

Ariel parloit toujours en ſonge, expoſant

les naïves allarmes que sa tendresse inquiette lui suggéroit ; mais Mirine impatiente se plaint, gémit, gronde, s'élance sur le lit couleur de rose, & par ses tours dissipe les pavots qui enchaînoient les sens de sa belle Maîtresse. Belinde s'éveille, & si l'on peut ajouter foi à la voix de la trompeuse Renommée, ce fut sur un billet doux que tombèrent ses premiers regards. Elle y lut les blessures que ses yeux faisoient, les chaînes qu'elle donnoit, les tourmens qu'elle causoit ; elle sourit & oublia le Sylphe & le songe.

Belinde sort du lit non moins éclatante que l'Aurore, abandonnant la couche du vieux Titon. Son sein demi-nud, par ses doux mouvemens, fascine l'œil amoureux des Sylphes ; ils contemplent ce que l'œil profane d'un mortel n'a jamais vu ; une partie de ses charmes dévoilés, sa longue chevelure qui flotte en ondes négligées, ses lèvres plus fraîches que le bouton de rose humecté par la rosée du matin ; tout en elle exprime la beauté pure

& virginale. Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où plusieurs vases d'or & de crystal étoient mystérieusement rangés. La tête nue, elle adresse ses vœux aux Dieux brillans de la parure, à ces Rois immortels du monde. Voilà qu'une image ravissante respire au fond d'un miroir! Ses yeux s'attachent sur les siens & y demeurent fixés; elle sourit amoureusement à l'adorable Déesse, unique objet de son admiration, de ses soins, de son respect. A côté de cet autel où regne le silence attentif, une humble Prêtresse, les yeux baissés, prépare les pures essences offertes en encens à la Déesse, & qui font partie du culte dont l'adoratrice est religieusement pénétrée.

Les cérémonies commençent; on ouvre le dépôt des trésors cachés où la Beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, sortent mille graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des fla-

cons d'or ; l'air eſt embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante & l'ivoire des dents de l'éléphant, ſe trouvent unis & métamorphoſés pour le même uſage. Plus loin ſont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour & une armée d'épingles.

La Beauté devient plus belle ; ſon front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ſes yeux brillent d'un rayon plus animé, ſon ſourire enfin eſt plus doux. Je ne ſais quelle grace accomplie ſe répand inſenſiblement ſur toute ſa perſonne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! les Sylphes enchantés couronnent l'ouvrage ; l'un met la derniere main à l'édifice de ſes cheveux, l'autre imprime à ſa robe une légéreté aérienne. Le plus malin donne à ſa jupe un pli heureux & ſéducteur ; le dernier regard de Belinde interroge encore le miroir ; elle eſt ſatisfaite ! elle fait éclater cette joie, préſage ſûr des triomphes qu'elle médite. Elle croit devoir

enfin à l'adresse de Sylvie, cet ensemble parfait qu'une main humaine n'a jamais sû créer.

CHANT II.

Le Soleil, quand il commence sa pompeuse carriere & qu'il se couronne de ses plus magnifiques rayons, n'a point cet éclat qu'avoit Bélinde lorsqu'elle sortit à pied de son palais; car quel autre nom donner au séjour qu'habite une Beauté divine? Elle descend sur les bords de la Tamise. Ducs & Marquis forment son cortege, & les femmes les plus belles, qu'elle efface, composent sa Cour.

Elle attire tous les regards, mais ils deviennent respectueux en tombant sur *elle*; c'est une admiration chaste & pure comme ses attraits. Sur sa gorge d'albâtre, brille une croix de Diamans qui emporteroit les hommages d'un Sectateur de Moïse ou de Mahomet. Le feu des rubis orne sa tête altiere; ses yeux vifs comme sa pensée & aussi inconstans, rayonnent à la fois sur mille objets. Son

geſte eſt un éclair; elle multiplie le charme de ſon ſourire. Il eſt toujours nouveau, il exprime une idée ou un ſentiment; il ſéduit ſans tromper, il réprime ſans rebuter. Fiere ſans orgueil, noble ſans ennui, vive, folâtre, éblouiſſante, elle plaît univerſellement ſans y prétendre, elle frappe le plus audacieux de reſpect. Elle fait oublier juſqu'aux défauts de ſon ſexe (s'il en eſt avec tant d'agrémens;) du moins elle eſt aſſez belle pour qu'ils ſervent de nuances à ſes autres charmes.

Mais ce qui cauſoit ſur-tout le tourment des cœurs, en faiſant la volupté des yeux, c'étoit deux boucles de cheveux qui ſe jouant ſur un col plus blanc que les lys, deſcendoient ſur une gorge enchantereſſe; on les voyoit tour-à-tour y flotter, y repoſer comme pour redoubler le ſupplice des Adorateurs. Tels ſont les nœuds invincibles dont l'Amour ſe ſert pour enchaîner ſes captifs volontaires ou rebelles. Le filet ſaiſit l'oiſeau qui fend les airs, l'hameçon arrête l'humide habitant des eaux, les beaux cheveux enlevent tous les cœurs.

Un jeune Marquis fut frappé de l'éclat de ces deux boucles ondoyantes, & forma le projet de les posséder. Force ou ruse, peu lui importe, pourvu que nouveau Jason il enleve ce trésor. A l'Amour tout paroît légitime; l'Amant le plus soumis devient téméraire pour arriver au but qu'il ambitionne.

Dans ce grand dessein & qui l'occupe tout entier, le Marquis avoit devancé l'aurore; il avoit invoqué tous les Dieux fantastiques de la Mythologie, vainqueurs des plus séveres Beautés; & toi, dont on ne sauroit contester l'existence, Amour, tu ne fus pas oublié! Il t'érigea un autel quarré, composé de ces vieux Romans où tu triomphois à la fin d'un douzieme volume, de ces Romans pudiques & fastidieux, admirés, que dis-je? lus jadis tout entiers de la Nation Françoise. Le langoureux Cyrus opprime Clélie. Astrée pese sur Artamene. Il te consacra aussi un gand, trois jarretieres cédées ou surprises. Les tendres billets qu'il reçut donnerent l'essor à la flâme; trois soupirs en augmenterent

l'activité;

l'activité ; l'autel s'embrâſe, le feu conſume ce digne ſacrifice ; il ſe proſterne ; c'eſt à genoux qu'il demande à l'Amour cette boucle qui doit faire le bonheur de ſa vie. Si ce tréſor eſt une fois entre ſes mains, il n'en ſortira jamais. L'Amour l'entendit ; mais comme le Marquis n'avoit pas brûlé avec ces Romans, les ſoporifiques Tragédies qu'ils ont fait naître, l'Amour pour ſe venger n'exauça que la moitié de ſa priere.

Cependant la barque galante qui porte Bélinde, flotte ſur la Tamiſe. L'onde énorgueillie paroît plus tranſparente ſous ce brillant fardeau. L'harmonie des plus doux inſtrumens, mariée avec art aux charmes des plus belles voix, gliſſe ſur le cryſtal mouvant des eaux & va frapper l'écho des rivages. Un vent frais agite mollement les voiles & ride la ſurface tranquille du beau fleuve ; le vaiſſeau vole, Bélinde rit ; la joie entre dans tous les cœurs.

Mais le Chef de la Légion aîlée, Ariel étoit loin de partager cet enjouement. Inquiet,

rêveur, il frémiſſoit de ce malheur inconnu qui menaçoit Bélinde. Il appelle tous les eſcadrons légers ſoumis à ſon empire. Les Sylphes accourent des quatre coins du monde; les airs qu'ils diviſent, imitent le doux frémiſſement des Zéphirs; on croit ſentir leur ſouffle aimable. Ceux-ci ſe jouent & ſur les cordages de ſoie & dans les banderoles flottantes; d'autres planent & étalent au Soleil leurs aîles de pourpre. Tantôt ils nagent dans un nuage d'or, tantôt dans un vif azur. Leur corps diaphane & changeant, font des priſmes qui refletent tous les tons de la lumiere. La pure roſée compoſe leurs vêtemens immortels; on diroit voir tour-à-tour les couleurs de l'aurore, les flammes du midi, les éméraudes du couchant. L'œil d'un mortel ne ſauroit appercevoir ces ſcènes raviſſantes; Flore étale ſur la terre des nuances moins vives, moins variées; & ces purs enfans des Cieux qui en font l'ornement, ſe montrent à chaque inſtant ſous mille formes radieuſes & nouvelles.

Ariel, assis sur le grand mât doré, ordonne qu'on fasse silence : le murmure cesse. Roi des peuples élémentaires, il surpasse de la tête les Sylphes qui l'entourent. On le reconnoît à son plumage de feu, à son sceptre azuré ; mais le trouble est peint sur ce front gracieux, & tous les Sylphes alarmés se pressent autour de lui dans un triste silence : après un long soupir, il parla ainsi.

O vous Sylphes, Sylphides, Milices aëriennes, & vous puissants génies, vigilantes Fées, audacieux Lutins, écoutez votre Chef. Comme votre puissance est diversifiée, vos emplois sont partagés de même sur la terre. Les uns parmi vous peuplent les Régions célestes, & respirent dans un élément pur. D'autres montent & descendent sur les rayons du Soleil, & leurs aîles colorées annoncent l'Aurore. Ceux-ci d'une main plus puissante, roulent dans les plaines éternelles ces Planetes dont l'aspect est doux & favorable : les plus élevés en dignité tracent l'Ellipse immense de ces Comètes qui n'achevent leur révolution qu'à

l'aide de plusieurs siècles. Il en est dans les rangs inférieurs dont tout le soin est de rattacher ces Etoiles qui tombent du Firmament. Il en est qui s'amusent à teindre l'écharpe d'Iris, à pétrir les brouillards légers, à composer ces météores brillants que les anciens Poëtes ont appellé l'Olympe, à fomenter de leurs douces halcines les plus beaux fruits qui parent la surface de la Terre ; tandis que d'autres, fidèles aux ordres d'un Ciel vengeur, liguent les vents fougueux, allument le flambeau des éclairs, dirigent l'épée de la Foudre, conduisent le Tonnerre & les Orages; du sommet de leur élévation ils apperçoivent le Globe, si grand pour les humains, comme une fourmilliere, les Rois comme des Nains; les trônes comme des monticules ; eux seuls font la destinée des Empires, tandis que tous ces petits Souverains bouffis d'orgueil, croyent avec leurs soldats pigmées assurer les Etats, gouverner des Royaumes, ébranler les couronnes.

Pour vous, Sylphes, moins célebres, mais

plus heureux, tous vos ſoins conſiſtent à veiller ſur la beauté des femmes. Doux ſoins, aimable emploi, que je me félicite de partager avec vous! Non, la gloire ne vaut pas un tel bonheur : notre étude conſtante, vous le ſçavez, eſt d'empêcher que le vent ne diſſipe la poudre légère qui embellit leurs treſſes, de retenir le doux parfum des eſſences toujours prêtes à s'exhaler. Quand la main du Chymiſte les délaye, à ſon inſçu & d'une main inviſible, nous y verſons les pleurs de la roſée & nous en compoſons cette eau dite immortelle, que le Pharmacopole s'attribue, & qui par une eſpece de miracle donne un teint nouveau, rappelle le Printems ſur des joues pâles, & ranime la fleur de la ſanté ſur un viſage flétri. Eh! dans la profonde ſcience de la toilette, qui mieux que nous conduiroit ces légers pinceaux, orneroit auſſi élégamment une ſuperbe tête, placeroit une mouche avec un art unique & ſuprême; qui rendroit enfin les femmes ſi aimables (ſans qu'on puiſſe analiſer le charme qui

maîtrise), si notre imagination ne travailloit pour elles & ne les rendoit adorables sans qu'on devine pourquoi. Nous leur révélons en songe les systèmes des modes, les projets des étoffes, les révolutions des coëffures qui tiennent à celles des Etats, tous les plans nouveaux enfin. Elles ne font que suivre à leur réveil, les dessins ingénieux tracés de nos mains.

Il s'agit aujourd'hui de la plus aimable d'entre elles. Mais un accident cruel, inconnu & que je ne puis pénétrer, doit fondre sur sa tête..... Vous frémissez.... Le destin inexorable tient ce secret terrible enfermé dans de profondes ténèbres, & notre art infructueux, se brise ici contre un avenir impénétrable.

O mes amis! je ne puis vous dire si cette Vierge adorée doit enfreindre les austeres loix de Diane, ou casser une porcelaine; si quelque tache imprévue obscurcira sa gloire ou son jupon; si dans quelque bal elle égarera son cœur, ou son éventail, ou (si ce

que je tremble à dire) dans ce jour trois fois infortuné, sa fidèle Mirine, malgré des baisers capables de rendre à la vie, doit descendre au sombre rivage des morts.

Redoublez votre vigilance, ô mes chers amis, protégez la beauté, qui ne soupçonne pas même le danger; soyez ses dieux tutelaires! Sur-tout qu'aucun de vous n'abandonne le poste important dont ma confiance va l'honorer. Berbine veillera sur ses pendants. Zephirette suivra constamment le jeu de son éventail. Momentille demeurera fixée sur l'aiguille diamantée de sa montre, & toi heureuse Crispine, sois fiere de ton poste & n'abandonne point ces deux boucles qui carressent & roulent sur son beau sein. Moi je me charge de sa petite chienne, (comme de ce qu'elle a de plus précieux au monde), c'est-à-dire, que je réponds de ses jours.

Pour tout prévenir, cinquante Sylphes, sentinelles assidues, veilleront sur chacun des plis de son jupon. Malgré les riches paniers, les remparts redoublés de baleine, les palis-

ſades des franges, & le reſpect dû aux falbalas, on a vu des téméraires... vous m'entendez, Sylphes, ſoyez plus prompts que la main ſacrilège.

Si quelqu'un parmi vous, (je ſuis loin de le préſager), mais enfin ſi le malheur de Belinde vouloit qu'il s'en trouvât un ſeul qui par légéreté ou par inattention, vint à trahir ſa conſigne, je plains les maux dont ma fureur le rendroit la victime; ma vengeance iroit auſſi loin que ſon forfait; le perfide!... apprenez qu'il ſeroit enſeveli tout vif dans un vaſe de pomade; delà il tâcheroit vainement de dégager ſes aîles brillantes; elles ſeroient engluées & flétries; il perdroit ſes graces après ſa liberté; que dis-je! ce ſeroit encore un trop léger châtiment: métamorphoſé ſans retour en vil peloton, le cœur percé, criblé de mille flèches, ou s'il faut le dire, ſuſpendu, expoſé à la fumée d'un chocolat ardent, ſon œil épouvanté verroit ſans ceſſe cette vaſte mer écumante bouillonner ſous ſes pieds, & menacer de l'engloutir.

Ainſi parle Ariel ; les Sylphes interdits étoient tous tremblants ; il commande, & au premier ſignal l'eſcadron ſemblable à une nuée d'abeilles, environne inviſiblement l'objet aimable ; les uns ſe précipitent dans l'or mobile de ſes cheveux, les autres occupent chaque facette de ſes pendants, ceux-ci ſe nichent dans les plis de ſa robe & de ſon éventail ; mais tous ſaiſis d'une douleur ſecrette, & ſongeant au préſage fatal, attendent conſternés, quel ſera l'arrêt de ce deſtin obſcur qui les maîtriſe.

CHANT III.

DANS ces plaines vaſtes & charmantes où roule la Tamiſe orgueilleuſe ; où elle voit, les tours d'une ville ſuperbe ſe reproduire encore dans le miroir de ſes eaux, s'éleve le Palais de Hamptoncour, ſéjour des demi-Dieux mortels. C'eſt-là que ſe rendent les Miniſtres d'un Peuple libre & fier ; c'eſt-là qu'il regle avec le Trident de Neptune les

destinées de plusieurs Empires; c'est-là que la belle Souveraine d'un triple Royaume, respectueusement entourée de ses graves Conseillers, les écoute & boit son thé.

Au pied de ce Palais, s'arrêta l'Esquif flottant qui portoit Belinde, & le cercle des Adorateurs qui lui composoient une espece de Cour. Un sallon magnifique s'ouvre; elle y entre dans le sage dessein d'y consumer une journée entière, terme encore trop court pour tout ce qu'elle y doit entendre & débiter: on traita d'abord d'une visite: on décida sur l'étiquette d'un bal: on proposa gravement une Fête: on loua la Reine, sa robe, un écran. Les Courtisans cachant sous un langage aisé la réflexion la plus concentrée, l'œil & l'oreille attentifs, interprêtent tous les regards. La fine ironie lance ses traits imperceptibles; la plaisanterie déguise vainement le fiel de la satyre; terrible & mordante, elle frappe la victime, & l'on rit. Chaque mot imprime un ridicule, stigmate ineffaçable. Si la médisance épuisée se rallentit un

instant, le silence soudain s'empare de l'assemblée; en vain l'ingénieux mouvement de l'éventail, les graces éloquentes d'une nouvelle tabatiere viennent au secours, le sourire est vague & forcé : on n'y voit plus cette vivacité, ce feu, cette finesse qui accompagnent les flèches de la causticité.

Déja le soleil précipitoit sa course, & dardoit ses obliques rayons. Les Sénateurs fatigués de l'audience, opinoient au hazard. L'aboyante chicane à demi-enrouée, n'avoit plus qu'un hurlement rauque & sourd. L'avide Négociant écoutant enfin le cri de ses entrailles, abandonnoit la Bourse. Les femmes, pour tout dire, achevoient leur toilette; lorsque tout-à-coup, Belinde, enflammée du desir de la gloire, sûre de ses destins vainqueurs, défie au combat (*a*) la fortune & l'adresse de deux jeunes Cavaliers. Déja même elle portoit sur son front cet air triomphant, présage de leur défaite. Le défi est accepté & le champ de bataille est prêt.

(*a*) Le jeu d'Hombre.

On voit sous les armes trois bataillons, qui [illegible] neuf combattans. La belle Amazone, le coude légérement appuyé sur le tapis verd, range ses soldats dans le meilleur ordre. Le combat s'engage; aussitôt la légion aérienne des Sylphes fond d'un vol rapide, qui fait vaciller les flammes des bougies, & se loge sur les principales enseignes. Ariel s'établit sur le premier Matador. Ce chef des Sylphes avoit jadis été femme. Faut-il s'étonner s'il est toujours jaloux d'avoir en tout lieu la prééminence.

Quatre Rois redoutables paroissent sur les rangs; leurs moustaches leur impriment un air terrible; leurs longues barbes les rendent vénérables; leurs Epouses augustes accompagnant leurs pas, portent en main des fleurs, symbole de leur empire. Marche derriere elles une troupe d'Esclaves fiérement coëffés, armés de hallebardes, bigarrés de divers écussons qui distinguent leurs différens partis. La gracieuse Héroïne dit que *Pique triomphe*, & Pique triompha! Elle comman-

de, & ses Matadors s'avancent, pareils en figure & en audace aux Chefs bazannés des Africains. Invincible Spadile! ce fut toi, dit-on, qui le premier signalas ton bras; tu enchaînas au char de la victoire deux captifs humiliés & vaincus. Le superbe Manise remporta aussi un double avantage; jusqu'à Baste parut dans la mêlée & défit au moins un soldat ennemi.

Cependant le grave Roi de Pique, la main armée d'un large cimeterre, qui lui tenoit lieu de sceptre, s'avançoit avec son long manteau de pourpre retroussé, qui laissoit voir sa jambe royale à découvert. Un téméraire Esclave crut s'illustrer en l'attaquant; mais le Prince indigné ne dédaigna pas la vengeance de ce foible ennemi, il le fit tomber à ses pieds; un autre Esclave non moins insensé mordit de même la poussiere.

O fortune! c'est sur-tout aux champs poudreux de Mars qu'éclate ta capricieuse inconstance. O revers! ce brave Quinola (*a*)...,

(*a*) Allusion au jeu de reversis.

il eût dans toute autre bataille terrassé des têtes couronnées, semé l'épouvante & la terreur, & il expire aujourd'hui comme un simple Guerrier, sous l'épée victorieuse du Monarque.

Le destin de Belinde l'emportoit sur celui de ses deux adversaires ; mais la fortune change & vient seconder le Marquis : il amene sur le champ de bataille une jeune & tendre Amazone, pleine d'amour & de courage. Elle combat vaillamment pour défendre les jours d'un Epoux chéri. Telle la fille de Jupiter aux yeux doux & bleus, étoit terrible sous les armes. Elle fond sur le tyran des Treffles, & d'une main invincible, le renverse dans les flots de son sang. Que lui sert maintenant cette pompeuse robe, ce riche diadême, cette taille gigantesque, & cet orgueil nouveau qui lui mit le globe de la terre dans une de ses mains ? L'affreux tyran se débat, & vomit dans la rage son ame criminelle. Le Marquis enhardi par ce succès, fait soudain marcher ses Carreaux. Leur Roi superbement paré, l'air menaçant, le visage de

profil, soutient la valeur de son héroïque Epouse ; ils redoublent de courage ; ils unissent leur force ; ils chargent ensemble ; ils foulent aux pieds les bataillons épars : alors tombent confondus dans l'horrible mêlée, Piques, Treffles, Cœurs, & Carreaux gissants sur la poudreuse arêne.

Ainsi quand les Africains heurtent dans les combats les nombreux habitants de l'Asie, vingt peuples mêlés, différens de couleurs & d'habillemens, forment un spectacle effrayant & curieux. Le Maure noyé dans son sang tombe, expire sur son meurtrier, son corps d'ébène couvre la blancheur de celui de son adversaire. O honte! ô crime! on dit qu'on a vu dans ce désordre épouvantable, un esclave des Carreaux égorger sans remords la Reine des Cœurs.

A ce revers inattendu, Belinde se trouble & pâlit ; elle voit le menaçant Codille & son effroi redouble. Elle se croit défaite, elle perd tout espoir ; mais souvent dans les périls extrêmes, le plus foible secours est ce

qui nous sauve. L'As de Cœur s'avançoit alors avec une insolente intrépidité ; Belinde dans ses mains en secret cachoit le Roi, qui indigné d'avoir vu son Epouse lâchement massacrée par un traître, enflammé de colere & de vengeance, s'élance comme un trait, le perce, & le perfide est au rang des morts.

Belinde pousse un cri de joie, que les Sylphes charmés firent voler jusqu'aux cieux ; elle bat des mains en signe de victoire. Foibles mortels, ne sçaurez-vous jamais être heureux sans orgueil ? La prospérité vous enfle le cœur, & vous oubliez que si la roue de fortune vous élève, un autre tour vous abaisse. Tremblez : tout bonheur s'évanouit, & le jour de votre triomphe peut éclairer votre chûte.

Les vainqueurs & les vaincus sont bientôt confondus & renfermés pêle-mêle dans un même tiroir ; emblême frappant du sort commun à d'autres combattans qui se parent des noms les plus orgueilleux, & qui subissent le même destin. Le jeu est fini : & déja l'on dresse un

Autel

Autel d'un travail exquis. Les vases fragiles & précieux, cuits & dorés à la Chine, couvrent une table industrieusement façonnée; le pur Moka est réduit en poudre; l'Esprit de vin s'allume, & sa flamme azurée effleure & prépare le breuvage délicieux. Il exhale un parfum enchanteur qui vivifie les sens. Ce nectar, ami du cœur, ce puissant céphalique, se verse dans des coupes brillantes. Tous les Sylphes réunis, couronnent celle de Belinde. Ceux-ci, de leurs aîles, rafraîchissent la liqueur brûlante; ceux-là, étendent leur plumage comme pour protéger & garantir ses dentelles & sa parure.

L'arabique liqueur, qui de ses sucs spiritueux échauffe le froid cerveau du politique & le fait prophétiser, la vapeur du caffé, dis-je, inspire au jeune Marquis une audace inouïe . . . . Arrête, mortel hardi; arrête & tremble; crains le supplice de Sylla: c'est bien plus que son crime que tu veux commettre, redoute un plus terrible châtiment.

O combien de ressources s'offrent aux hom-

mes pervers pour exécuter leurs forfaits ! Dieu ! que le mal est prompt & facile ! l'artificieuse Clarice éclairée par la profonde jalousie de son sexe, avoit pénétré les desseins du Marquis. Elle tire malignement de sa poche & comme par distraction, ô sort ! ô jour désastreux ! elle tire .... le dirai-je ? une paire de ciseaux ; ils étoient damasquinés comme pour mieux frapper la vue ; la perfide sembloit s'en amuser nonchalamment ; mais elle avoit ses projets, & la trahison présidoit à cet acte qui sembloit innocent. Le Marquis voit briller l'acier ; son fatal éclair semble l'inspirer ; il approche, il saisit cette arme cruelle. Tel aux jours merveilleux des preux Amadis, siecles antiques, siecles fameux, par de grands coups de lances, un Chevalier avant que d'entrer dans la Lice des Tournois, recevoit sa dague ou sa rondache des mains d'une femme !

Il ose approcher le ciseau sacrilége, à l'instant même où Belinde se baissoit avec grace pour savourer le Nectar odoriférant. Les

Sylphes alarmés volèrent dans les tresses de ses beaux Cheveux, & par trois fois ébranlèrent le triple étage de ses diamans, & trois fois Belinde comme inquiete, jeta derrière elle un regard étonné ; trois fois le Marquis sentit sa main tremblante se refuser à ce cruel office.

Ariel consterné, vouloit deviner le projet du Marquis ; mais il ne pressentit jamais le forfait, tant il étoit horrible. Ainsi une sagacité plus qu'humaine, n'a pu atteindre, même en idée, au soupçon & à la possibilité d'un crime aussi étrange, aussi nouveau.

La tête de Belinde, pour la seconde fois, est menacée. Le Marquis rouvre le barbare ciseau & fait adroitement glisser une boucle entre les deux aciers. Sa main hardie est prête à consommer le crime. Un Sylphe zélé s'élance, oppose son corps subtil au tranchant fatal ; l'impitoyable acier le partage, & avec lui ces Cheveux adorables dont rien n'égaloit la finesse. La substance Aérienne du Sylphe se rejoint aussi-tôt, mais la plus belle des

boucles eſt ſéparée à jamais de la plus belle des têtes.

Peindrai-je ici tout ce qui ſuivit un pareil attentat ? Non, il n'appartient qu'à Homere de chanter la colere des Dieux. Les éclairs, les foudres ſortirent des yeux de Belinde ; les ſpheres des Amours en tremblerent. Le ciel n'entendit jamais pouſſer des cris plus douloureux, ſoit que la mort enleve un époux des bras de ſon épouſe, ſoit que plus aveugle encore, elle frappe ſon petit chien, ou ſoit qu'une porcelaine touchée par une main maladroite tombe ſur le parquet, & ſe briſe en éclats.

Triomphe ! oſa s'écrier le Marquis dans le délire & l'ivreſſe de la victoire, triomphe ! la Boucle eſt à moi ! glorieuſe conquête ! lauriers, venez ceindre mon front ! oui, je le jure par ce tréſor que je tiens ; avant que je m'en deſſaiſiſſe, les Poiſſons auront ceſſé de vivre ſous les eaux, les Roſſignols de chanter dans les airs, les Romans d'être lûs des femmes, les femmes d'écrire des billets intéreſ-

ſés, les coquettes de n'aimer qu'elles. Me voilà immortel!

Il dit, & ſort emportant la Boucle que deux Sylphes accompagnerent en pleurant; elle eſt encore brillante quoique détachée de la tête de Belinde; elle conſerve ſes parfums & ſa couleur dans ſa grace muette & inanimée; elle rappelle les tréſors qu'elle a careſſés tant de fois, & quand on la voit, on voit, pour ainſi dire, l'orgueilleuſe beauté dont elle faiſoit le principal ornement.

Pleurez Amours, pleurez! c'eſt ainſi que le fer détruit ce qu'épargne le tems. La nature prévoyante avoit caché ce dangereux métal dans les entrailles profondes de la terre; l'homme a ſçu l'en arracher pour en faire l'inſtrument du crime. Le fer a frappé les plus grands des humains; il a abattu les pompeux édifices, les antiques monumens de l'orgueil des Nations; il a renverſé Ilion & Carthage, ces ouvrages des Dieux; il a enſeveli trois fois la ſuperbe Rome ſous ſes murs ruinés; & comme tout lui céde dans le mon-

de, il a partagé une de tes Boucles, ô incomparable Beauté! ſois inconſolable, pleure & contemple les ravages qu'il exerce également ſur la face de la terre & ſur la tête des Belles!

CHANT IV.

Vous avez vu les flots écumeux de l'Océan irrité; vous avez admiré ſon courroux grondant & majeſtueux : ainſi parut Belinde. Un jeune Roi, qui dans ſon premier combat compte marcher à la victoire, & ſe voit priſonnier; une femme amoureuſe & dédaignée; un petit maître arrèté, volant à un rendez-vous; un tyran que le bras de la mort ſaiſit tout-à-coup & entraîne dans la tombe; Cloris enfin, furieuſe à la vue de ſa robe froiſſée, n'éprouverent jamais le déſeſpoir que Belinde reſſentit, en ne voyant plus rouler ſur ſon beau ſein qu'une boucle ſolitaire.

Ariel eſt inſtruit par l'événement. Son cœur

est serré de douleur, mais il ne pût soutenir plus long-temps les soupirs, les sanglots, les larmes de celle qu'il étoit chargé de protéger; il s'arracha d'auprès d'elle, pleurant son désastre & maudissant un destin qui fut impénétrable. La troupe des Sylphes interdites, se conforme à la douleur de leur chef; tous le suivent en silence, n'osant battre de l'aîle, & cachant leurs têtes sous leur plumage.

Mais dans les froides cavernes de la terre étoit enfoncé un vieux Gnôme tout rechigné, un méchant Ombriel, à l'œil jaune, au teint bronzé, irréconciliable ennemi du jour & de la beauté. Il entendit de son antre les sanglots de Belinde, & il y répondit par ce rire infernal qui applaudit au désastre. On le vit s'élever avec effort sur ses aîles pesantes, méditer un nouvel acte bien ténébreux, chercher à tâtons l'asyle obscur qu'habite la Reine des Vapeurs. Sur les traces d'un Hibou qui lui servit de guide, il trouva, il démêla la sombre & longue avenue qui y conduit; jamais un rayon de soleil n'est venu

réjouir l'aridité de ces lieux ; jamais le souffle caressant des Zéphirs n'y a courbé la moindre fleur. De pâles nuages environnent sans cesse ce séjour où pese un air épais ; & dans ce lourd atmosphère, on ne conçoit que des pensées lugubres, filles de la tristesse & de l'ennui.

C'est-là que dans un coin, seule, rêveuse, chagrine, inquiète, l'oisive & sombre Déesse est toujours couchée, enfermée entre quatre rideaux qui semblent concentrer tous les noirs soucis. Elle pousse par intervalle de profonds soupirs, dont on ne peut jamais deviner la cause. La migraine assiége son chevet, & la bisarrerie est sur le pied de son lit ; à ses côtés sont assises la Méchanceté & l'Affectation. L'une, vieille Fille, que le célibat a consumée ; son tein est pâle & même plombé ; un chapelet roule entre ses mains décharnées, & l'aigre voix de la Satyre sort de son sein flétri comme du fond d'un sépulcre ; elle leve au ciel des yeux en prieres, le bénit ; mais si son regard se fixe, il semble vouloir tuer le prochain.

L'autre eſt jeune & belle, & on la haït. Elle ſe donne des airs fades & ſe dit agoniſante, tandis que le coloris de la ſanté brille ſur ſes joues. Sa tête appeſantie, preſſe un riche oreiller. Affligée de maux imaginaires, elle narre longuement de prétendues ſouffrances dont il faut écouter le récit; elle veut qu'on la plaigne, qu'on ſoupire avec elle ſur ſes maux. Elle triomphe quand ſes gémiſſemens ont trouvé des cœurs crédules. Alors elle roule un œil languiſſant, ſe pâme méthodiquement & s'évanouit avec un art étudié.

Autour de la Déeſſe errent mille fantômes vains; & ces chimères brillantes, ouvrages creux d'une imagination égarée; tels ſont les Lacs de pieces d'or, les Palais enchantés, les Pyramides de cryſtal, les Sceptres, les Trônes, les Illuſions de l'Eſpérance, & les Lauriers poëtiques.

Le vieux Gnôme auſſi horriblement parfumé qu'un vieux Duc, la main garnie d'un rameau, pareil à celui de la Sybille, qui conduiſoit Enée, aborde la Divinité mélancolique:

qui créa la famille diversifiée des vapeurs....
« Je vous salue, dit-il, ô Reine énigmatique d'un sexe plus énigmatique encore; maîtresse absolue de ses caprices, c'est-à-dire, de sa raison; car vous le dirigez depuis l'Aurore de son Printems jusqu'au Crépuscule de son Automne, & quelquefois par de-là. Je vous salue, vous dont la main libérale enrichit chaque jour le bizarre cerveau des Femmes d'idées vraiment nouvelles! vous enfin qui les douez de vapeurs réellement distinguées. Leurs goûts ne sont que des folies, vous le savez. C'est par vous que l'une essaye sur elle-même tous les ingrédiens de la Pharmacie, elle y résiste, & ne raisonne plus qu'en Médecin; que l'autre est Métaphysicienne, crée des systêmes qui expliquent tout & platonise à l'infini; que celle-ci fait des Romans dont elle voudroit qu'on la crût l'Héroïne; que celle-là achete du blond Phébus l'Art des Vers, & s'imagine ensuite les avoir composés. C'est encore par vous que la charitable Prude rend impitoyablement une visite éternelle, & y distile à

longs traits un mistique assoupissant. Mais, ô Déesse! connoissez la plus charmante des mortelles; elle a échappé jusqu'ici à votre vaste empire. Depuis qu'elle est belle, elle n'a jamais boudé, crié, ni tempêté. Elle se ressemble toujours à elle-même, & l'orgueilleuse semble ainsi mépriser vos dons, avantages que vous offrez à tout son sexe. Ah! si jamais j'ai sçu enlever un agrément, déchaîner sur des fronts polis comme l'ivoire cette maladie fatale à la beauté; si d'une main adroite & malicieuse, j'ai peint d'un vermillon jaune les lèvres éteintes de nos vieilles Coquettes; si j'ai inventé des soupçons nouveaux pour irriter la jalousie des maris crédules; si j'ai orné leurs fronts d'un panache imaginaire; si j'ai dérangé les lits & froissé les jupons de leurs chastes épouses; si par un tour plus cruel, j'ai détruit l'édifice flottant de la coëffure du jour, qui voloit se montrer en pompe au spectacle; si enfin, menaçant le fil délié des jours heureux & chéris du plus joli des Epagneuls, j'ai fait verser des larmes très-sincères aux

plus doux yeux du monde; au nom de tant d'exploits, au nom de ce dernier : ô Déeſſe! exauce mes vœux. Ordonne, & qu'un eſſain de vapeurs fonde ſur la tête de Belinde. Belinde chagrine, le ſombre voile de l'ennui couvrira l'Angleterre ».

A ces mots la morne Déeſſe, l'œil froid & dédaigneux, en l'exauçant, parut le rebuter; elle enferme cependant dans une outre profonde les ſoupirs, les larmes, les clameurs, l'octave des ſanglots, dont la Nature fit préſent aux Femmes, afin qu'elles pûſſent ſe plaindre d'une force un peu plus qu'humaine; elle livre ſon préſent d'une main languiſſante, ſe rejette ſur ſon oreiller, bâille & continue des ſoupirs qui n'ont ni principe, ni fin. Ce fut ainſi qu'Uliſſe reçut jadis du miſantrope Eole les vents fougueux, ſoigneuſement entaſſés dans le ventre d'un Bouc.

Le vieux Gnôme, réjoui de poſſéder ce funèbre tréſor, perce les ſombres abîmes & reparoît ſur la terre. Tout s'attriſte ſur ſon paſſage. Il hâte ſon vol de Hibou & plane pe-

ſamment ſur la tête échevelée de Belinde. Alors noyée dans ſes larmes, penchée ſur le ſein d'une amie qui la preſſoit tendrement entre ſes bras, elle déploroit ſon infortune. A l'inſtant le monſtre déchire l'outre fatale qui vomit ſoudain toutes les horreurs qu'elle renferme. Belinde ſe relève, & ſa colere ſurpaſſe la colere d'une femme. Taleſtris l'irrite encore par ſes clameurs, & levant les mains & la voix vers les cieux, elle dit :

« Chere & malheureuſe amie; amie infortunée! ſous quel aſtre fatal es-tu née? » (tous les échos d'alentour répétoient ces exclamations plaintives) »; quoi! un audacieux, un téméraire poſſédera inſolemment le plus bel ornement de ta tête! quoi! le plus pur amidon, les eſſences les plus ſuaves, les ſoins les plus aſſidus, & jusqu'ici les plus adroits, auroient été vainement employés!... Je la revois cette main perfide & ſacrilège.... Etoit-ce donc pour elle que ta tête délicate enduroit de ſi longs ſupplices, & ſe livroit, en tremblant, à un fer enflammé &

tortueux.... O charmante boucle naturellement ondoyante, frisée, parfumée, & qui n'en est pas moins ravie, tu fais le triomphe d'un voleur & le dépit de mille Amans qui croiront ! ... que les femmes vertueuses vont parler ! quel étonnement elles vont feindre ! ... quel discours tiendra leur bouche sévère ! non, non, l'honneur ne sçauroit le permettre ; l'Honneur, ce Dieu fier & terrible que nous encensons à regret ; mais auquel, hélas ! nous immolons nos plaisirs & jusqu'à nos fantaisies. Afflige-toi malheureuse amie ; afflige-toi ; jamais femme n'en eut un plus juste sujet. J'entends d'ici l'écho des discours malicieux ; mon œil apperçoit & les sourires moqueurs des fats, & les mines des bégueules titrées, & tous les gestes qui t'accableront sur ton passage. Le trône de tes vertus, dans un seul jour est renversé. Non, tu n'es plus cette beauté qu'environnoit le respect ; aurai-je moi-même le courage si rare d'opposer la voix de l'amitié aux railleries d'un monde qui rit de tout ? Aurai-je l'héroïsme de ne point désavouer

pour mon amie.... Pleure infortunée, pleure..... Cet insolent Marquis!.... Tu le veras bientôt porter dans un cristal orné de brillants, cette Boucle lâchement usurpée; sa main coupable se parera orgueilleusement de son larcin, comme d'un illustre trophée. Ah! plutôt que la terre & les mers soient confondues, & s'il le faut, que plutôt mon Perroquet, le plus cher des Perroquets, se taise & périsse „.

A ces derniers mots, ses yeux étincellent de courroux. Elle lance un regard au Chevalier de Plume, son esclave imbécile, qu'elle maîtrise sans effort, & qui près d'elle, pousse la servitude au-delà même de ce qu'une femme exige. Chevalier! dit-elle, si vous prétendez à ma main, enlevez cette Boucle au Marquis, & le don de mon cœur sera le prix de votre courage. Le Chevalier de Plume ouvrit de grands yeux stupides; c'étoient les siens; son gros visage épanoui ne disoit rien, il peignoit son ame; après avoir rongé la pomme de sa canne, & tiré à deux ou trois

reprises sa pesante boëte d'or & ses lourds bijoux, il se munit de trois prises de tabac, s'évertue, & se lève à l'ordre de sa souveraine: il ramasse toutes les forces de son génie, & abordant le Marquis, il lui dit d'un ton qu'il tâchoit de rendre important: *Allons Marquis, c'est assez plaisanter, vois quel tapage pour rien, eh! rends cette maudite Boucle... c'est moi qui t'en prie; qu'en veux-tu faire? tu as le diable au corps...* Il acheve, & ravi de s'être entendu si bien parler, il examine ses gros galons, caresse son jabot, & reprend consécutivement trois prises de tabac. » Ami, dit le Marquis, je suis au désespoir, qu'un discours aussi éloquent que le tien, aussi persuasif, ne puisse me toucher; si tu recommençois, je n'y tiendrois sûrement pas; mais dans la crainte d'être séduit, je te jure par cette Boucle, qui m'est sacrée, par ces Cheveux adorables que tu vois, & qui ne pourront plus, hélas! croître sur une tête divine, qu'attachés nuit & jour à mon bras, ils me suivront jusques dans mon tombeau: le

Chevalier

Chevalier de Plume est pour Belinde ; mais les Dieux sont pour moi ». A ces mots qu'il prononce en triomphateur, il déploye la Boucle & l'étale à tous les yeux.

Ombriel ricane & s'applaudit. Sa main impatiente du mal, casse la bouteille infernale où la tristesse & la douleur étoient emprisonnées. Aussitôt Belinde laisse tomber sa tête sur son sein humide de larmes & enflé par les sanglots ; ses yeux s'obscurcissent sous le voile de ses paupieres. Immobile & comme anéantie, elle élève une voix gémissante, qui feroit pleurer le marbre & l'airain. « O jour fatal ! & qui laissera dans mon âme un long & douloureux souvenir ! jour affreux ; où j'ai perdu ce que j'avois de plus cher ! sort cruel ! sort ennemi, qui m'a conduite à Hamptoncour. Détestable voyage ; sans toi je serois encore heureuse. Hélas ! on me l'avoit bien dit, que la Cour étoit un séjour dangereux, & que toute personne de mon sexe y est plus ou moins trahie. Que n'ai-je sçu fuir ce théâtre des orages ; que ne suis-je née plutôt

dans ces climats lointains où le Jeu d'Hombre & le caffé sont inconnus ! tranquille dans un pays sauvage, j'aurois conservé le plus touchant de mes attraits, & loin de ces mortels téméraires & polis, civils & perfides, semblable à la Rose qui naît, brille, se développe, tombe & se fanne sur sa propre tige, au milieu d'un désert, je n'eusse point été l'objet de l'attentat inoui qui outrage ma renommée ! quel démon a guidé mes pas dans un Palais ! & pourquoi me suis-je embarquée? La musique sur les eaux, le jeu, la table, la conversation enjouée & piquante, me déguisoient donc le piege funeste où je devois tomber ! N'auroit-il pas mieux valu cent fois m'ennuyer solitairement à la lecture de quelque Tragédie Françoise ? ou plutôt, imprudente que je suis, que n'ai-je écouté les signes frappans qui m'annonçoient ce malheur ! Ma Pommade rebelle a chancelé trois fois sous ma main. Le Zéphir retenoit jusqu'à son haleine insensible, & mes porcelaines ont tremblé par trois fois sur ma toilette ; mon Perroquet,

que ma voix invitoit, s'est tû lorsque je le baisois. Mirine, la douce, la caressante Mirine est entrée en fureur. Quels présages, si j'avois sçu les entendre! que me reste-t-il maintenant de mes tresses flottantes? Restes infortunés sans gloire & sans éclat, à quoi tient-il que ma main ne vous attache & ne détruise ce qu'a épargné un barbare? Souvenir cruel, image désespérante! il est donc vrai que de ces deux Boucles qu'on disoit formées de la main des graces, qui rouloient sur mon col, l'ombrageoient légèrement, & en relevoient la blancheur; il ne m'en reste plus qu'une! hélas! reviens sur tes pas, ravisseur inhumain; r'ouvre l'odieux ciseau; qu'il serve une seconde fois ta furie; qu'il ne laisse plus sur ma tête aucune trace.... Ah monstre! si tu voulois commettre un larcin, devois-tu me ravir une Boucle insensible qui n'a pu ni frémir, ni se défendre de tes attaques!

CHANT V.

Ainsi Belinde exhaloit ses plaintes douloureuses. Sa tristesse lui donnoit de nouveaux charmes : tous les cœurs furent attendris de ses accens ; mais le tien ne le fut pas, inflexible Marquis. Un triple airain repoussoit de ton cœur la pitié, & l'on dit que tu ne fus pas même ému. Sourd aux reproches de l'amitié en larmes, en vain Talestris, tour à tour, tonne, supplie, menace, redemande presque à genoux cette Boucle ravie : il n'écoute aucunes prieres. Tel le dévot fils d'Anchise, brava jadis les soupirs d'Anne, les pleurs, les cris, & le désespoir superbe de la Reine Didon, son Amante.

Alors la grave Clarice, à l'air composé, au maintien précieux, jette sur l'assemblée un de ces regards qui disent : je vais parler, écoutez-moi. On prête l'oreille, tandis qu'elle rougit sous plusieurs nuances, & qu'elle baisse les yeux avec un orgueil modeste. Son éven-

tail se déploye préalablement sur sa gorge découverte, mais avec art: elle prit un ton moral & sententieux, qui ne ressembloit pas mal à un véritable sermon. Elle soupira deux fois, & dit:

„ Hélas! que sert à la beauté ce culte perpétuel que tant d'adorateurs lui rendent, & que lui revient-il de captiver sous ses loix le sage & l'insensé? Pourquoi notre cœur seroit-il donc énorgueilli de ces hommages vains, de cet encens qui s'évapore? C'est la vanité qui a imaginé l'art éternel de la toilette; & pourquoi ces efforts surnaturels, pour orner quelques attraits qui se flétrissent & s'effacent? Fatale & dangereuse ambition, que celle de prétendre éblouir tous les spectateurs dans une promenade; & de vouloir paroître légère & sémillante dans un festin! ridicule vraiment insensé, que de s'efforcer d'attirer du fond d'une loge les regards empressés d'une foule d'étourdis qui se rangent sur notre passage, qui se tourmentent à nous présenter la main, qui nous traitent d'une maniere idolâtre &

comme des êtres angéliques, qui fatiguent enfin nos oreilles des propos les plus flatteurs! toute cette gloire mise au creuset n'est que fumée; elle trompe toujours celle qui s'y confie. Oui, si la renommée pure & sans tache ne vient à l'appui des charmes d'une honnête femme; si l'on ne peut dire en voyant une beauté parfaite, elle est invulnérable aux traits de la médisance; ses attraits, croyez-moi, seront bien-tôt comptés pour peu de chose. Ah! si le tems arrêtoit son vol quand nous travaillons à réparer ses outrages; si les graces d'un menuet, si l'éclat d'un bal suspendoit cette main invisible, qui creuse insensiblement des rides sur notre front; si la poudre & les essences éloignoient l'instant où nos cheveux blanchissent, qui de nous alors s'interdiroit la danse & la toilette? Qui voudroit s'ensevelir dans les soins obscurs de l'économie domestique? Les plaisirs deviendroient la principale affaire, & l'on seroit justifié par l'emploi même du tems. User du rouge ne seroit plus un péché; on lanceroit un tendre

regard ſans crime; la fréquentation des ſpectacles n'attireroit plus la cenſure, & la volupté deviendroit l'objet unique & eſſentiel: mais puiſque friſés ou non, tous les cheveux ſont nés pour changer de couleur; que le tems applatit les joues naturellement vermeilles, comme celles qui ont eu recours à l'art; que la taille la plus ſvelte groſſit malgré l'ingénieuſe compreſſion des baleines, & que la coëffure la plus induſtrieuſe, enfin, ne nous empêche pas de vieillir; acquérons de bonne heure cette raiſon (préférable à tout le reſte), & qui doit nous faire apprécier les hommages des hommes. Que ce ſolide eſprit l'emporte ſur le brillant de la beauté! celle-ci n'eſt qu'un preſtige; l'autre plaît, ſubjugue, entraîne, a des droits plus certains, & gagne tous les cœurs. Un audacieux a pu....; mais que peuvent maintenant contre lui les murmures, l'emportement, la fureur; bruit inutile? il vaut mieux paroître inſenſible à l'affront, alors il retombera infailliblement ſur ſon auteur „.

Ce diſcours ne fit point fortune. Dans ſon

dépit, Belinde en fronça le fourcil & mordit fes lèvres. Taleftris, plus vive, ne put fe contraindre, & lâchant à la prêcheufe un coup d'œil affaifonné de dédain; *à cette belle harangue*, dit-elle, *qui ne reconnoîtroit une prude?* Ce mot funefte & véridique n'eut pas plutôt frappé la voute du fallon, que tout fut en rumeur. Un grand combat commence; chacun s'écrie, ou bat des mains, fe lève en tumulte, ou tombe d'étonnement fur les fauteuils. Ce cliquetis des éventails, le froiffement des paniers, le cri des étoffes préludent au combat. Tout le monde parle, s'agite, & l'œil étincelant, chaque Héroïne défend fon parti. Les voix devenues plus perçantes que le clairon, échauffent la bataille. Chacun défend avec chaleur la caufe qu'il a embraffée; les paroles fe croifent; le trait que l'un a lancé revient fur lui-même, & la langue eft une flèche, qui tantôt frappe & tantôt manque fon coup. La confufion eft à fon comble, & ceux qui bleffent, gémiffent à leur tour d'être bleffés. Comme ce choc en-

nemi n'étoit pas un choc ordinaire, les armes dont se servoient les combattans étoient extraordinaires, & imprimoient des blessures, qui, quoique sanglantes pour l'amour-propre, ne donnoient point la mort, mais faisoient en revanche crier beaucoup plus haut.

C'est ainsi que le divin Homère peint les Dieux divisés, & leur cœur céleste embrâsé de ce même courroux qui brûle le cœur des vils mortels. Tel il nous représente ces batailles, livrées dans le ciel & sur la terre. Mars cuirassé combat l'égide de Pallas. Le Dieu qui touche la lyre est opposé au Dieu qui porte le caducée : Jupiter enflâme l'Olympe de ses foudres : Neptune ébranle la masse des eaux, soulève les tempètes; d'un coup de son trident, perce la voute des Enfers; & Pluton pâlissant sur son trône, ne voit qu'avec effroi un rayon de lumiere éclairer l'horreur de son ténébreux Empire.

Ombriel, au comble de sa joie, enfloit ses grosses joues livides, battoit des aîles & soufloit avec ardeur le poison de la discorde.

C'étoit du haut d'un trumeau doré, que son œil satisfait contemploit le trouble qui *alloit* toujours croissant. Tous les Gnômes rangés sur l'amphithéâtre des coëffures, montoient sur ces degrés d'étage en étage, appuyés sur des épingles en forme de lances; ils vont, viennent, excitent le combat, alterent malicieusement les paroles qui volent, changent la terminaison des syllabes, & font entendre tout autre chose que ce qui s'est dit. Ils se plaisent dans l'horrible confusion des propos, qui rompus & dénaturés, aigrissent tous les esprits.

Talestris animée se distingue dans ce *choc* illustre. La lance d'Achille fut moins prompte & moins ferme que sa parole; mais elle possédoit encore des armes plus capables de lui assurer la victoire; de ses deux beaux yeux elle perçoit les escadrons ennemis; elle frappe subitement à mort un Héros petit maître & un Héros bel esprit : quel exploit! leur langue glacée expire dans leur bouche; l'un méditoit un madrigal, & l'autre une fadeur; mais ils

demeurerent muets, inanimés, immobiles; bien différens du Cigne, qui sur les bords fleuris où serpente le Méandre, au moment de son trépas, frappe encore les échos de ses chants mélodieux.

Mais je t'oubliois, fameux Chevalier de Plume; il erroit comme s'il sçavoit combattre; il étoit si content de lui-même! & quand il fut salué d'un grand éclat de rire, il l'interprêta naïvement, comme un signe manifeste de la valeur intrinséque de ses discours; il n'apperçut point le léger mouvement d'épaule qui accompagna la joie qu'inspiroit sa présence; ses armes n'eurent jamais la pointe criminelle de l'Epigramme.

Au milieu de ce combat, le Père des Dieux & du sot genre humain, l'immortel Jupiter, du haut de l'Empirée, abaissoit ses regards sur cette fourmiliere émue qui bourdonne*, & tenoit dans ses mains la balance de la Justice: Monarque ami de l'équité, pour sçavoir qui l'emporteroit, il pesoit scrupuleusement, d'un côté, la Boucle de Cheveux, de l'autre,

l'eſprit univerſel de tous les petits Maîtres paſſés, préſens & futurs. Chancelante, incertaine, la balance vacille quelque tems : mais enfin l'eſprit trop léger monte & la Boucle deſcend.

Belinde qui devoit obtenir la victoire, ſentit l'influence céleſte, elle en devint fière & terrible ; & pour la premiere fois, elle lance au Marquis un regard enflâmé. Ah ! loin qu'il ſe dérobe à ſes coups, il vient s'y expoſer lui-même ; trop heureux s'il meurt des traits de cet œil courroucé qu'il adore : mais l'inéxorable Belinde, comme une autre Minerve, tenoit la foudre entre ſes doigts *délicats*, (c'étoit une priſe de tabac d'Eſpagne). Furieuſe, elle le lui jette au viſage ; les Gnômes malicieux s'emparent de tous les atômes ſtimulants, & les dirigent droit au cerveau de l'ennemi. Pas un ſeul ne s'écarte, la membrane ſubtile en eſt violemment ébranlée ; il pleure, il touſſe ; il éternue, le ſalon retentit vingt fois ; il n'entend plus, il ne voit plus, ſa tête eſt étourdie, il recule & va tom-

ber. L'active Belinde, pleine de sa vengeance, saisit ce moment, tire une aiguille d'or qui retenoit l'orgueil de sa chevelure, & levant un bras arrondi par les Amours ; Traître, meurs, dit-elle, ou rends-moi ce que tu m'as ôté.

Or, vous sçaurez que cette aiguille d'or (*a*) avoit été jadis un précieux médaillon, que son Bisayeul, pesant Antiquaire, que l'on croyoit sçavant parce qu'il étoit sot, porta long-tems avec gloire. Lorsque ce docte personnage eut reçu en pleine Académie les honneurs d'un éloge plattement funéraire, sa veuve transforma la médaille en une agraffe qui orna sa ceinture de deuil ; sa fille métamorphosa cette même agraffe en un hochet magnifique, & cela en faveur de Bélinde qui arrivoit alors au monde. La mere, dans la suite, mit le joujou au creuset, & les grelots bruyans devinrent une paisible aiguille qu'elle

(*a*) Allusion à plusieurs descriptions d'Homère, qui ne finissent pas.

laissa en mourant à sa fille ; & ; par les droits inviolables du sang ; notre Héroïne en devint l'incontestable héritiere.

Belle ennemie ! s'écria le Marquis ; ne t'enorgueillis point de ma défaite. Aujourd'hui je suis vaincu ; mais demain que ne peut-il pas t'arriver ? Un amant plus heureux que moi soumettra peut-être ce cœur altier. La mort ne m'épouvante point ; perdre le trésor que j'idolâtre ; est tout ce que je crains. Si tu veux te venger, attise plutôt les flâmes de mon amour ; que j'en sois dévoré, consumé ; ainsi je subirai le supplice le plus cruel ; ainsi... Rends la Boucle, ou meurs, crioit *encore* plus fort l'impérieuse Beauté. Le crédule Othello, dans sa jalouse rage, redemande avec moins d'ardeur ce fatal mouchoir, source de son prompt forfait & de ses longs remords.

Mais que les événemens ont de variété & d'incertitude ! Un souffle léger renverse notre espoir ; un instant malheureux suffit pour flétrir les lauriers les plus illustres ; on a vu de sublimes travaux sur le point d'être cou-

ſonnés, s'affaiſſer & s'anéantir. Cette treſſe de cheveux ravie avec tant d'audace & de courage, s'aviſe de diſparoître ; elle eſt tout-à-coup devenue inviſible. Le Marquis qui la tenoit ſoigneuſement ſerrée, la cherche & ne la trouve point. Jugez s'il ſe déſeſpére !... Ah ! ſans doute que les mains d'un profane raviſſeur ne pouvoient retenir ce tréſor : il n'appartenoit plus à la terre, il étoit fait pour monter vers la région céleſte.

Que l'Univers m'écoute en ſilence, qu'il entende ce que ma muſe immortelle daigne aujourd'hui lui révéler. Tout ce qui eſt perdu ſur la terre, eſt recueilli précieuſement dans le Globe de la Lune. Là ſont renfermés dans des vaſes de diamant, l'eſprit des Conquérans prompt & inflâmable comme la poudre, & le génie ardent des Poëtes, couſin-germain de la folie. On y voit dans de petits étuis de cryſtal, dans de jolis & d'étroits flacons, les connoiſſances de nos petits Seigneurs ambrés. On y rencontre des cœurs qui ſe diſent bleſſés des mêmes traits & qui ne ſont unis

que par un ruban de couleur d'or. Là, se trouvent les promesses des Gens de Cour, les aumônes d'un Traitant moribond, les agaceries des Coquettes, les pleurs de l'héritier d'un Riche avare, les projets pour le bien public, les Journaux & les Commentaires. On y contemple les utiles & nouveaux chefs-d'œuvre des Beaux-Arts; tels que le char traîné par six Puces superbement enharnachées; le Palais des Moucherons, les Papillons desséchés, l'Anatomie déliée des plus vils insectes; les manufactures de magots d'émail & tous les gros Livres de controverse.

Croyez-moi, races futures; j'ai vu, j'ai vu cette Boucle féminine monter à la voûte azurée, & s'y arrondir en étoile. Ma langue est véridique. L'œil d'un Poëte perçant comme celui de l'aigle, pouvoit seul la suivre dans son vol rapide. Ainsi Proculus assura seul à tout le Peuple Romain avoir vu Romulus s'élever vers l'Olympe, & s'asseoir au rang des Dieux. Incrédules, jusques à quand nierez-vous, autant ce que vous ne voyez pas,

que

que ce qui frappe vos regards? Levez la tête, & contemplez cette Boucle lumineuſe maintenant clouée au firmament, où elle ſe trouve métamorphoſée en un de ces aſtres qui portent une chevelure enflâmée. Telle brilla jadis celle de Bérénice, mais d'un éclat moins doux, moins propice aux amours. Les Sylphes l'ont accompagnée dans ſa route, & ſuivent aujourd'hui ſon cours fortuné dans les vaſtes plaines de l'Ether. Le cœur plein de l'image de leurs Maîtreſſes, les Amans iront déſormais contempler ce nouvel aſtre dans le Parc de Saint James (*); ils feront en ſon honneur des chanſons plus ou moins ingénieuſes. Aſſiſes ſur les paiſibles bords du beau Lac de Roſemonde, les tendres Anglaiſes ſalueront ſes rayons ſympathiques; & tandis qu'elles y verront l'Etoile de Vénus, la Planette brillante des Amours, le fameux Patridge, infatigable Aſtronome, à travers ſon tube de cent pieds,

(*) Promenade de Londres.

se vantera d'y lire les futurs destins de Versailles & de Rome.

O toi! dont cette perte excite encore les plus vifs regrets, cesse de pleurer; ce que tu as perdu est aujourd'hui l'ornement de l'Olympe; ce qui te reste de tes tresses blondes doit passer; l'éclat de ces beaux yeux qui te soumettent tant de cœurs doit s'éteindre; mais ces Cheveux, chantés par ma Muse, ne périront point. En échange d'une Boucle perdue, le souvenir de ton nom & de ta beauté vivra chez la race future.

Fin du cinquieme & dernier Chant; & du Tome III.

TABLE.

L'AUGUSTE assemblée. Songe. Page 1
Couronnement de Pétrarque. 14
Vœu. 20
Aristote. 24
Dialogue. Un prédicateur & un philosophe. 32
Anthropologie. 41
Trente années. 48
Spalanzani. 51
Songe. 56
Tisonner. 59
L'envie. Songe. 61
Musique. 64
Sénèque mourant à Néron. 65
A Sancho-Pança. 71
Vision poëtique. 77

Saignée. 79
Oiseau de proie. 81
Coutume Égyptienne. 86
Morceau du Dante. 88
Hindelbanck. 95
Herculanum. 98
Fontaine-André. 101
Epître d'Héloïse à Abailard. 110
Plan d'une association. 123
La bataille de Pharsale. 132
La mort de César. 138
Calas sur l'échafaud à ses juges. 182
Vieillesse des femmes. 190
L'amour voyageur. 192
Mot d'un malade. 195
A un groupe d'auteurs &c. 196
*A mademoiselle ***, actrice.* ibid.
A Saint Sébastien. ibid.
Ne point bouder. 197

Comédien. 199
Thése nouvelle. ibid.
Les regrets de Haller, sur la mort de sa femme. 209
Réticence. 213
Sur une question. 214
Cicéron. 217
Les trois barbares. 220
Point de vue. 221
Des jugemens littéraires. 223
Idylle. 231
Tyr 233
Les tours. 235
Prosateurs. 242
Crainte mal fondée. 245
Fourmis. 247
Parchemin. 249
Le public notre débiteur. ib.
Imagination. 253

Jour désastreux. 254
Plaisir. 255
Orgueil. 256
Adelaide du Guesclin. 259
Stérilité du théâtre françois. 260
Avocats. 261
Les lunettes. 262
Portrait. 286
Vérité. 287
Des Confessions de J. J. Rousseau. 288
Mélancolie. 296
Shakespeare. 302
Vers au prince Henri de Prusse. 309
L'Avare de Moliere. 311
La boucle de cheveux enlevée. 320

MAY 2 1951